JOHN WOO : ses premières armes à la télévision !

IMPACT

64

LOS ANGELES 2013

SEIZE ANS APRÈS NEW YORK 1997, KURT RUSSELL RESSUSCITE SNAKE PLISSKEN

MISSION : IMPOSSIBLE

SÉRIE CULTE POUR FILM CHOC

POURSUITE

KEANU REEVES PLUS SPEED QUE JAMAIS

CRYING FREEMAN

LE BLUES «MANGA» D'UN TUEUR LÉGENDAIRE

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
M 3226 - 64 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE


LOS ANGELES 2013 : P. 22.


ONCE A THIEF : P. 28.

IMPACT 64, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - Léonard Haddad - David Martinez - Sandra Vo-Anh - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Issue : Impossible **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépot légal** octobre 1996 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°64** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Carole Chomand - Sharon Crow - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - Edith Filipacchi - Sylvie Forestier - François Frey - Fabienne Isnard - Myrtho Joannon - Jérôme Jouneaux - Cécile de Lavenère - Etienne Lerbret - Bruno Maccarone - Christine Nicolay - Hélène Oswald - Gilles Polinien - André-Paul Ricci - Robert Schlockoff - Rachel Siegenthaler - Laurence Zylberman

ÉDITO

MISSION : IMPOSSIBLE : P. 8.

Et voilà que l'on recommence à parler très sérieusement de censure à la télévision. Pas question évidemment de censurer la bêtise, à moins de chercher à bannir Lagaffe, Pradel, Morandini et cie des tubes cathodiques. Une opération de salubrité publique. Pas question non plus de censurer la pub particulièrement envahissante ces temps-ci sur *M6*, surtout durant les soirées ***Aux Frontières du Réel***. L'audimat de Sculler et Muldy plafonne si haut que les annonceurs se bousculent au portillon, chéquier à la main. La regrettable rançon du triomphe. Non, il s'agit pour le CSA de contrôler les images, de vérifier leur taux de meurtre, de sexe, de violence. Récemment, sur *LCI*, Hervé Bourges confiait d'ailleurs à une journaliste que la plus haute instance de l'audiovisuel français n'allait pas tarder à sévir. Par un moyen très simple. Déjà en grondant ceux qui ne respectent pas les consignes. Puis en innovant. Première mesure originale : un comité de visionnage pour chaque chaîne. Seconde mesure : des programmes classés de catégorie 1 à 5. Des émissions visibles par tous - *Nounours*, les sitcoms crétinoïdes d'*AB Productions*, à la catégorie 5, taxant les films à caractère pornographique ou ultra-violent, autant de paliers que les parents attentifs auront le loisir de franchir, ou pas. Merveilleux.

Le 5, ils auraient pu le coller sur la matraque phallique des CRS défonceurs de porte d'église. Le film en question ? **L'Attaque de l'Eglise Saint Bernard** dont l'intrigue, aussi manichéenne que linéaire, consiste à profaner un lieu de culte pour en virer les occupants en délicatesse avec l'administration. Ça, c'est de la violence. De la vraie qui s'étale complaisamment partout où on veut bien la recevoir. La violence légale de malabars casqués contre des femmes, des enfants, des hommes... Le 5 à la télévision, les censeurs auront la possibilité d'en gratifier les interventions de Jean-Marie le Pen et de ses lieutenants. A moins qu'ils inventent le 6 car certaines idéologies nécessitent une classification à part, au-delà des normes en vigueur. Plutôt que de chercher la réponse à tous les maux de la société là où elle est vraiment, le CSA vise les boucs émissaires coutumiers, les «usual suspects» de rigueur. La solution de facilité. Les images violentes ne se trouvent pas exactement où les limiers d'Hervé Bourges les détectent. Dans les films. A les suivre dans leur raisonnement, on baignera sous peu dans une situation à l'anglaise. A savoir que la censure britannique frappe férocement le cinéma, la télévision et la vidéo, que des coupes sombres sont effectuées dans les produits jugés trop corsés pour le consommateur qui peut, à loisir et aux journaux télévisés, assister aux résultats des dernières prouesses pyrotechniques de l'IRA et aux rituelles empoignades entre supporters au vin mauvais.

La censure : une attitude qui ne se justifie pas dans le cas d'**Independence Day** puisque, malins et roublards, les duettistes Roland Emmerich/Dean Devlin tuent trois milliards d'êtres humains sans souiller l'écran d'un seul cadavre. Super pour une diffusion dominicale sur *TF1* ! De l'extermination propre sur elle. La plus inquiétante puisqu'elle fait totalement abstraction de la représentation de la vie. Passé un certain nombre de macchabées, les compteurs n'enregistrent plus. Catégorie 1 pour le CSA au même titre que *L'Ile aux Enfants* et *Le Manège Enfanté*. Catégorie 5 suivant un autre barème, celui de la négligence et de la bêtise.

Marc TOULLEC



POURSUITE : P. 32.

EXPRESSO

■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■

Faux-semblants

■ Steven Seagal dans THE GLIMMER MAN ■

Pluvieux comme **Seven**, rempli de bons mots comme un Tarantino, **The Glimmer Man** est le dernier film de Steven Seagal. Contrairement à **Ultime Décision**, il ne disparaît pas au terme de la deuxième bobine. Réalisé par un certain John Gray (à part le téléfilm **The Lost Capone** avec Eric Roberts, rien que des titres inédits), au lieu de Roland Joffé initialement envisagé, **The Glimmer Man** démarre comme une enquête rayon serial killer. Un tueur en série abat d'une balle entre les deux yeux plusieurs couples avant de les clouer au mur de leur chambre. Des crucifixions qui accusent un intégriste religieux, un fou de Dieu. Mais les apparence sont trompeuses. L'inspecteur Jack Cole, une autorité en matière de mysticisme oriental, l'apprend à ses dépens car les dernières victimes du prétendu cinoque ont pour identité son ex-femme et son mari. De multiples détails le chargent. Désormais suspect et flanqué d'un partenaire qui verse de chaudes larmes à la vision de **Casablanca** (Keenen Ivory Wayans), Cole découvre que les assassinats ont un rapport avec son passé, que des gâchettes de la Mafia russe se cachent là-derrière. Vous aimez Steven Seagal, alors vous serez servi ! Malheureux au box-office avec **Piège à Grande Vitesse**, la star essoufflée redouble de violence dans les empoignades, cogne plus dur, brise des os, des nuques, répand de la cervelle sur les murs. Petite coquetterie à son attirail d'exterminateur : une carte de crédit et une lame de cutter ! Un gadget dont il se sert pour trancher trois gorges d'une seule traite ! Sortie française : janvier 97. ■



■ *Elizabeth Hurley dans DANGEROUS GROUND* ■

Belle et active

Coutumier de la comédie (**Quatre Mariages et un Enterrement**, **Neuf Mois**, **L'Anglais qui Gravit une Colline**...), Hugh Grant fait une entrée remarquée dans le domaine du thriller, rayon médical. Proche du trafic d'organes du **Morts Suspectes** de Michael Crichton, **Extreme Measures** se déroule dans un grand hôpital new-yorkais. Guy Luthan (Hugh Grant) compte parmi ses dernières recrues, affecté au service des urgences. Il en vient rapidement à suspecter le Dr. Lawrence Myrick (Gene Hackman), neurochirurgien lauréat d'un Prix Nobel, de se livrer à des expériences interdites, de transformer certains malades en cobayes. Luthan et l'infirmière Jodie Trammel (Sarah Jessica Parker) mettent à jour un sinistre programme de recherches. Au péril de leur vie, ils s'attaquent à cette respectable institution nommée Lawrence Myrick, lequel pense pourtant travailler pour le bien de l'humanité. C'est tout le dilemme au centre de ce suspense signé Michael Apted (**Gorilles dans la Brume**, **Blink**) et que produit Elizabeth Hurley, ex-mannequin et madame Hugh Grant à la ville. Une beauté très active. Non seulement elle soutient logistiquement **Extreme Measures**, mais, de plus, elle tient le rôle principal de **Dangerous Ground**, un polar tourné dans les rues de Johannesburg par Darrel Roodt. L'ex-top model y incarne Karin, une strip-teaseuse sur les traces de Steve, son petit ami, en compagnie du frère de celui-ci, Vusi (Ice Cube). Au duo d'impliquer dans cette disparition Muki (Ving Rhames), cruel trafiquant de drogue d'origine nigérienne. Un rôle très physique pour une Elizabeth Hurley qui porte aussi joliment les pétoires qu'elle se déshabille dans des effeuillages néanmoins très soft !



■ *Hugh Grant dans EXTREME MEASURES* ■

EXPRESSIMO

● Avec déjà trois **Arme Fatale** et un **Maverick** en commun, Mel Gibson et Richard Donner remettent le couvert. Pour un **Arme Fatale 4** à ce point désiré par *Warner* que le studio offre 30 millions de dollars à la star réticente ? Non, pour **The Conspiracy Theory**, une production Joel Silver. Là, Mel Gibson personnifie un chauffeur de taxi dont le hobby principal consiste à répandre sur Internet des histoires purement fictives et de son cru sur d'incroyables conspirations gouvernementales. Or, il s'avère que l'une de ses fables paranoïaques tape dans le mille ; elle correspond à la réalité. Compromis, un agent du FBI (Patrick Stewart, le Captain Picard de ***Star Trek Next Generation***) s'ingénie à éliminer le gêneur.

● Keanu Reeves préférant se produire avec son groupe musical, la vedette de **Speed 2** ira à Jason Patric, tankiste soviétique dans **La Bête de Guerre** et vampire dans **Génération Perdue**. Un rôle qu'il souffle à Matthew McConnaughey, coqueluche d'Hollywood depuis la sortie du **Droit de Tuer ?**, à Billy Zane (**Calme Blanc**) et à un certain Jonathan Schaech. Sandra Bullock et Jan de Bont restent à bord, rejoints par Willem Dafoe qui jouera le méchant de service. Pas de bouleversement au générique d'un probable **Die Hard IV**, troisième séquelle de **Piège de Cristal**. Sous-titré **Tears of the Sun**, il transporte John McClane/Bruce Willis au fin fond de la jungle amazonienne. Le mari de Demi Moore se voit offrir le cachet de 25 millions de dollars (battu, le record de Jim Carrey sur **Disjoncté** !) pour retrouver les débardeurs sales du flic new-yorkais. A noter que **Tears of the Sun**, avant d'être adapté à la saga **Die Hard**, comptait parmi les projets de John Woo, projet repris un temps par Dwight Little (**Rapid Fire**). Pas de confirmation pour l'instant de la présence de John McTiernan derrière la caméra. Pour l'heure, le cinéaste de **Piège de Cristal** et **Une Journée en Enfer** travaille à **Master and Commander** dont l'intrigue prend position pendant les guerres navales napoléoniennes et s'articule autour du capitaine d'un galion français et de son chirurgien-agent secret. Singulier.

● Ça bouge chez *New Line* ! La société de production de Robert Shaye envisage très sérieusement de faire de **Seven** une série TV de grand standing avec Morgan Freeman (pas encore à la retraite ?) et Brad Pitt (sorti de prison ?). *New Line* vient également de signer un deal de trois films avec Jackie Chan et le **Full Contact** de Ringo Lam, une histoire d'un gangster gay qui voudrait bien se farcir un gangster hétéro sur fond de casse sanglant, fera l'objet d'un remake tourné par Marcus Nispel, réalisateur de clips pour George Michael et Elton John notamment.

● Le prochain **James Bond**, dix-huitième du nom, se profile déjà à l'horizon. Des rumeurs prétendent que Sean Connery aurait été contacté pour y incarner le méchant. Pourquoi pas après tout ! Plus fiable paraît être la participation de Natasha Henstridge, alias «La Mutante», dans le rôle de la girl de service. La mise en scène pourrait incomber à Roger Spottiswoode, réalisateur très inégal à qui l'ont doit des films aussi différents que **Underfire**, **Arrête ou ma Mère va Tirer !**, **Turner & Hooch** et **Les Soldats de l'Espérance**. Pierce Brosnan garde le smoking et le Walker PPK. Pourvu qu'il se décoince un peu... Quant à Martin Campbell, réalisateur de **GoldenEye**, il remplace Robert Rodriguez, viré par Steven Spielberg, sur le plateau du **Zorro** incarné par Antonio Banderas. Antonio Banderas qui vient d'incarner Che Guevara dans le **Evita** d'Alan Parker. Ironiquement, la star hispanique reprendra le rôle du célèbre révolutionnaire argentin dans **Tania**, un thriller d'espionnage mitonné par *Jagged Films*, la boîte de prod de Mick Jagger !

● Les séries TV donnant au cinéma des succès aussi faramineux que **Mission : Impossible** et **Maverick**, les producteurs jettent leurs filets dans le vivier de la petite lucarne. Chez *Universal*, on s'attèle fermement à **Bonanza**, classique du western fermier. Chez *Metro Goldwyn Mayer*, on complote des **Agents très Spéciaux**, dont les héros se nomment Napoleon Solo et Illya Kuryakin. Toujours chez *Universal*, le scénariste Richard Hatem (**Piège à Grande Vitesse**) travaille à une version grand écran d'**Agence Tout Risque** où les comédiens initiaux (Mr. T, Dirk Benedict...) seront remplacés par des vedettes. Lot de consolation : ils feront dans le film des apparitions sous forme de clins d'œil !

● Oliver Stone accumule les projets juteux. D'abord, il y a le thriller passionnel **Stray Dogs** qui devrait réunir Nick Nolte, Sharon Stone et Bill Paxton. Il s'agit d'une variation sur le thème du **Facteur Sonne toujours deux Fois** dans lequel un vagabond passe par un patelin où, entre une femme fatale et son mari, il vit une histoire aussi torride que dangereuse.
Arrivent ensuite deux autres pointures. Dans **Custer**, il sera question du tristement célèbre général de Little Big Horn, une figure de la légende de l'Ouest que pourrait interpréter Brad Pitt.
Complètement fou par contre semble être **The Great One**, une biographie épique d'Alexandre le Grand, fameux conquérant de l'Antiquité. Qui maniera le glaive contre les barbares ? Tom Cruise lui-même ! Bizarre, même si on a bien vu, dans les années 50, John Wayne les yeux bridés personnifier Gengis Khan !

Madame est servie !





■ *Geena Davis & Samuel L. Jackson dans THE LONG KISS GOODNIGHT* ■

Nikita fait une émule. Non pas le triste remake américain du film de Luc Besson, mais une variation sur le thème de la tueuse professionnelle. Pour ses voisins et ses proches, Samantha Caine (Geena Davis) est une femme ordinaire, une paisible femme d'intérieur, institutrice de son état. Mais les choses n'ont pas toujours été ainsi. Frappée d'amnésie huit ans auparavant, la mémoire lui revient aujourd'hui petit à petit. Un détail, un couteau par exemple, et des images se bousculent au portillon de son encéphale. Des images violentes qui la mettent sur le chemin du passé. Un passé qui la rattrape lorsqu'un tueur la prend pour cible. Attaquée, Samantha se défend énergiquement. Les réflexes lui reviennent. Elle découvre ensuite qu'elle n'a pas toujours été la tranquille habitante d'une banlieue cossue. Elle a été Charly Baltimore, membre d'une agence gouvernementale chargée des affaires délicates, d'éliminer les gêneurs. Sa fonction : comparable à celle d'un James Bond au féminin. Désormais dans le collimateur d'ennemis rancuniers, Samantha Caine cède la place à Charly Baltimore. Une nécessité absolue pour arracher sa petite fille des mains des méchants...
Décrit comme la rencontre de **True Lies** et des **Trois Visages d'Eve**, **The Long Kiss Goodnight** porte la signature de Renny Harlin, cinéaste heureux de **Cliffhanger** et de **58 Minutes pour Vivre** et malheureux de **L'Ile aux Pirates** avec Geena Davis, sa dame. *«Les protagonistes du film sont réellement complexes»* annonce la grande Geena. *«Je ne connais pas un seul personnage qui ait autant de facettes que l'héroïne du film. Il m'a plus que séduit, enthousiasmé. Et comme tout ce qui concerne l'action sort de la routine, je n'avais aucune raison de m'abstenir»*. Surtout que son partenaire se nomme Samuel Jackson, interprète du privé Mitch Henessey, anciennement frère d'arme frisé de John Travolta dans **Pulp Fiction**. Plus onéreux budget misé par la firme *New Line*, **The Long Kiss Goodnight** pourrait avoir une suite, **The Kiss After Lightning**. En cas de succès seulement...
Sortie française : février 97. ■

La grande panne



■ *Kyle MacLachlan dans THE TRIGGER EFFECT* ■

Scénariste, à plusieurs niveaux de responsabilité, de **Jurassic Park**, de **L'Impasse** et de **Mission : Impossible**, David Koepp passe à la mise en scène. Son premier long métrage, **The Trigger Effect**, part d'un prétexte très simple : une gigantesque panne prive Los Angeles et sa banlieue non seulement d'électricité, mais aussi du téléphone généralement épargné. Et la panne dure au-delà du délai toléré dans l'attente du rétablissement du «jus». Le couple Matt (Kyle MacLachlan) et Annie (Elisabeth Shue) prend d'autant plus conscience de la gravité de la situation que leur petite fille doit être opérée d'urgence d'une infection de l'oreille. Avec leur ami Joe (Dermot Mulroney), ils prennent le chemin de la centrale électrique et passent par la ville où folie et violence gagnent du terrain.
Sorte de prélude à l'apocalypse, de retour à la barbarie primitive, **The Trigger Effect** clame sa dette envers Rod Serling et la série ***La Quatrième Dimension***. Bien que l'élément fantastique (les origines de la panne) soit vraiment bénin, David Koepp souligne la parenté entre son film et **Les Monstres de Maple Street**, l'un des épisodes-clés de la mythique série, un exemple éclatant de paranoïa collective à l'échelle d'un quartier dont les habitants sont persuadés de la présence d'une créature extraterrestre parmi eux. **The Trigger Effect** suit la même trajectoire paranoïaque. ■

TELEVISION

● Les premiers bilans de la bataille du début de saison à la télé US commencent à tomber. Hors sitcoms, les nouvelles séries ne font pas vraiment d'étincelles. A part peut-être trois : ***Early Edition*** sur *CBS*, l'histoire d'un pauvre gars légèrement looser qui reçoit tous les jours le journal du lendemain ; ***Dark Skies*** sur *NBC*, version hard des ***X-Files*** ; et ***Mr and Mrs Smith***, très sympathique mélange de comédie et d'action avec Scott Bakula et la superbe Maria Bello. Par contre, c'est déjà fini pour ***Lush Life***. Le sitcom avec Lori Petty a dégagé des programmes de la *Fox* après deux semaines !

● ***Public Morals***, un ***New York Police Blues*** version humoristique, marque les débuts de Steven Bochco dans la comédie. Dans le cast, on retrouve Bill Brochtrup, le réceptionniste gay de ***NYPD***.

● Peter Strauss revient à la télé. Dans ***Maloney***, il interprète un personnage mi-flic mi-psychiatre qui mène les enquêtes de façon peu conventionnelle. La série vient de démarrer le jeudi soir sur *CBS*, face au champion de l'audimat ***Seinfeld*** sur *NBC*.
Le premier duel a tourné au désastre puisque le comique a réuni 22 points d'audience (environ 20 millions de foyers) quand le pauvre Peter a dû se contenter de 8,6 points !

● Spike Lee se lance à la télévision. Il prépare actuellement une série pour la chaîne *ABC*. Pas de titre pour le moment, mais on sait déjà qu'il s'agira d'une histoire d'amitié plutôt comique entre deux new-yorkais, un Blanc et un Noir.

● Pour la première fois, deux studios s'associent pour produire une série : *Warner* et *Universal* avec ***Cloak & Dagger***.
Un vieux projet de deux copains, John McMamara et Sam Raimi, qui rêvaient de faire une version moderne de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***. Comme chacun se trouve lié par contrat avec son propre studio (*Warner* pour McMamara et *Universal* pour Raimi), les compères ont réussi à convaincre les pontes des deux majors de travailler ensemble. La série devrait voir le jour à l'automne prochain.

EXPRESSIMO

● Savant fou dans **L'Ile du Dr. Moreau**, Marlon Brando devrait prochainement reprendre du service côté Cosa Nostra et Mafia. Il négocie actuellement son retour dans le rôle d'un patriarche de la Pieuvre, un rôle-jumeau de celui qu'il tenait dans les deux **Parrain** de Francis Coppola, Don Corleone. Et pour cause ! Le Don Clericuzio du projet en question est au centre du roman de Mario Puzo, «The Last Don». Mario Puzo étant l'initiateur de la trilogie **Le Parrain**, il y a de fortes chances que ce **The Last Don** cinéma soit un **Parrain IV** ! Avant, Marlon Brando aura été un réalisateur de snuff movies dans **The Brave** de et avec Johnny Depp.

● Remis à flot par le succès du pourtant médiocre **Peur Primale**, Richard Gere s'installe dans le domaine du thriller. Dans **Day of the Jackal** de Michael Caton-Jones, remake du **Chacal** de Fred Zinnemann, l'ex-prince charmant de Pretty Woman incarne le flic obsédé par l'arrestation d'un tueur méthodique et discret (Bruce Willis) à deux doigts de mettre le big boss du FBI dans sa ligne de mire. Après quoi, Richard Gere se consacrera à **The Red Corner** de Jon Avnet (**Beignets de Tomates Vertes**). Son rôle : un avocat spécialisé dans le rachat des grosses entreprises. En Chine pour les besoins de son métier, il découvre une jeune Chinoise assassinée dans sa chambre d'hôtel. Evidemment, tout le condamne et la police chinoise lui colle au train.

● Quand il ne porte pas secours à des naufragés français depuis son yacht, quand il n'assiste pas aux assemblées générales de l'église de scientologie, Tom Cruise nourrit des projets cinématographiques. S'il n'a pas encore dit oui à une suite de **Mission : Impossible** qu'écrit actuellement William Goldman (**Les Hommes du Président**, **Misery**), il certifie à John Woo qu'il sera de **The Devil Soldier**, une fresque épique. L'histoire se déroule au 19ème siècle et raconte, en Chine, les déboires d'un aventurier américain que les services de l'Empereur engagent pour combattre les rebelles. A lui de faire de ses troupes une armée moderne ! A ce point amoureux de la Chine, il va jusqu'à changer de nom, épouser une autochtone et donner sa vie à ce pays. John Woo perçoit déjà dans **The Devil Soldier** la possibilité de mettre en scène un véritable **Lawrence d'Arabie** asiatique. Très prometteur. Mais il faudra attendre deux ans pour voir le projet enfin se concrétiser. Également sur les tablettes de Tom Cruise : **The Man in the Mirror** d'après un roman de David Ignatius, journaliste au *Washington Post*. Le film raconte l'investigation que mène en Chine une taupe de la CIA chargée de découvrir qui a trahi l'Oncle Sam au profit de Pékin.

Le tunnel infernal !



■ *Sylvester Stallone dans DAYLIGHT* ■

Sylvester Stallone mise gros sur **Daylight** : son adieu (vraiment ?) aux gros budgets dans lesquels il rivalisait avec Arnold Schwarzenegger. Dans ce monumental **Daylight** mis en images par Rob Cohen (**Dragon : L'Histoire de Bruce Lee** et **Cœur de Dragon**), le comédien plonge en plein film catastrophe sur le mode des seventies. Sous la double influence de **La Tour Infernale** et de **L'Aventure du Poséidon**, **Daylight** se déroule dans un tunnel entre Manhattan et le New Jersey où survient une gigantesque explosion. Conséquences : les survivants sont pris au piège. Impossible de communiquer avec l'extérieur sinon par téléphone portable. Non seulement la voûte du tunnel s'étiole sur la tête des survivants, mais les eaux de l'Hudson montent dangereusement. Les quelques rescapés de la déflagration (un couple en pleine réconciliation, des loubards, un dingue de sport, un auteur dramatique...) n'ont plus qu'une planche de salut : Kit Latura (Stallone), ancien responsable des urgences d'un grand hôpital, qui prend les choses en main et organise l'évacuation. Une entreprise extrêmement périlleuse...

«***Daylight** se définit en film d'action sans arme et sans méchant. Il se rapproche des grands spectacles des seventies, des productions un peu passées de mode aujourd'hui mais qui possèdent néanmoins un incroyable potentiel*» soutient la productrice, Raffaella de Laurentiis, qui oublie que le Roland Emmerich du très évitable **Independence Day** revendique la même parenté. Et qui dit film catastrophe dit tournage épique, pas douillet du tout. «*Nous avons commencé les prises de vues dans d'épais nuages de fumée. Puis, nous avons affronté le feu. Ensuite, c'était l'eau. Des chevilles, elle est progressivement passée aux épaules des comédiens. Autour, les techniciens portaient des tenues de plongeurs*» commente Rob Cohen, lequel soutient mordicus que les 117 jours de tournage à Cinecitta sur seize plateaux ont été particulièrement âpres. Le feu semble en valoir la chandelle puisque les premières images du film atteignent une dimension rare dans le spectaculaire. Le propre fils de Stallone, Sage, participe à l'aventure.

Sortie française : mi-décembre prochain. ■

En double exemplaire !



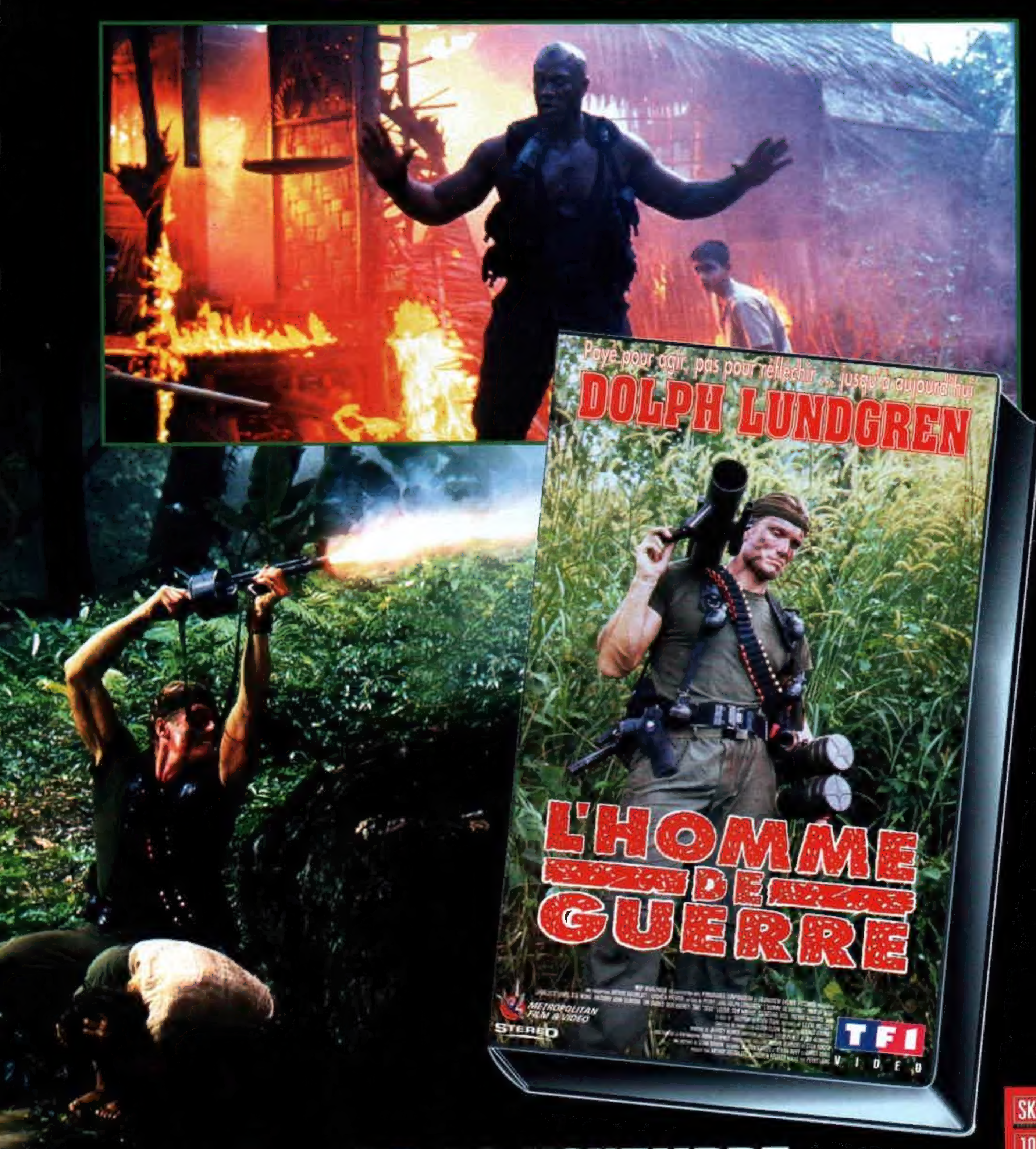
■ *Jean-Claude Van Damme dans MAXIMUM RISK* ■

Van Damme aime les cinéastes de Hong Kong. Après John Woo (**Chasse à l'Homme**) et avant Tsui Hark (**The Colony**), il exhile Ringo Lam, un réalisateur spécialisé dans les films d'action hautement énergétiques. Ce sont notamment **Full Contact** (un homonyme du Van Damme avec Chow Yun Fat), **Mad Mission**, **City on Fire**, **Prison on Fire** et **Guerre non Déclarée**, le seul de sa filmographie à avoir bénéficié d'une distribution en France, vidéo exclusivement. En lui offrant les rênes de **Maximum Risk** (ex-**Bloodstone**, ex-**The Frenchman**), Van Damme a eu le nez creux puisqu'il s'agit là d'une éclatante réussite. Quoique sanctionné d'un bide commercial aux Etats-Unis, **Maximum Risk** empile cascades délirantes et gunfights très sanglants sur un tempo ultra rapide. De l'action made in Hong Kong transplantée sans dommages à Hollywood. Dans **Maximum Risk**, Van Damme interprète des frères jumeaux. Pas un rôle à la **Double Impact** cependant. Le premier rend l'âme dès les premières minutes. Le second, un flic français, prend immédiatement le relais pour apprendre son existence. Et mettre le doigt dans une affaire particulièrement brûlante. Le policier au béret basque découvre que le frangin duquel il ignorait tout travaillait en fait pour la CIA, du moins dans la dernière partie de sa vie. Avant, il appartenait à la Mafia russe, sa mère, dans le besoin, l'ayant vendu très jeune pour gagner quelques milliers de dollars. Pas si pourri que ça le frangin. Et homme de goût puisque sa petite amie possède les formes sculpturales de Natasha Henstridge. Homme prévoyant puisque sur un compte en banque à Nice sommeillent de substantielles économies...

Très musclé, bien interprété (Jean-Claude Van Damme y est meilleur que de coutume), **Maximum Risk** bénéficie également de la présence de Jean-Hugues Anglade dans la peau d'un autre flic français, grand ami du héros.

Sortie française : avril 96.

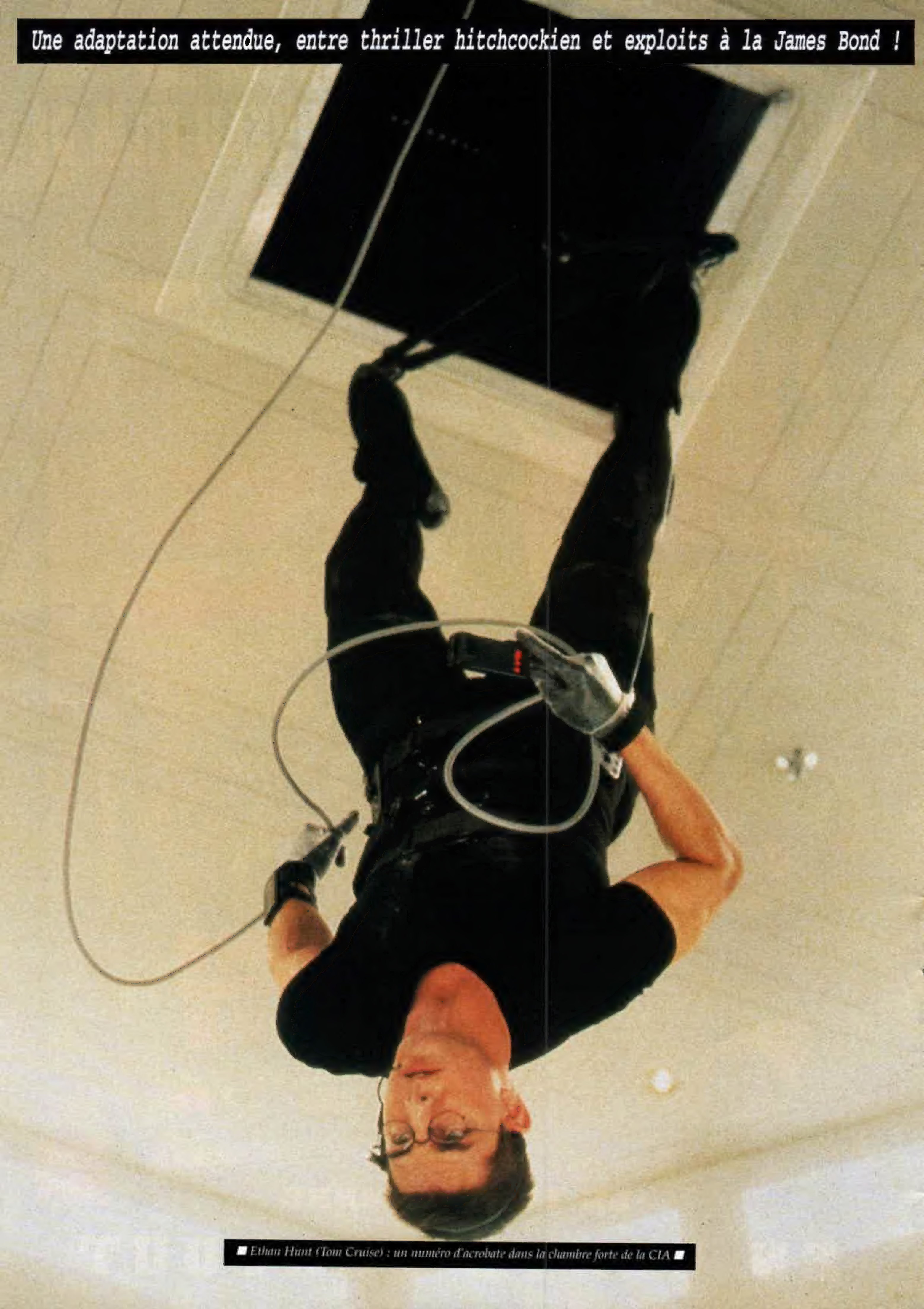
APRÈS "AU DESSUS DE LA LOI" ET "UNIVERSAL SOLDIER", LE NOUVEAU FILM DE DOLPH LUNDGREN



LE 19 NOVEMBRE

EN VENTE PARTOUT

Une adaptation attendue, entre thriller hitchcockien et exploits à la James Bond !



■ *Ethan Hunt (Tom Cruise) : un numéro d'acrobate dans la chambre forte de la CIA* ■

MISSION : IMPOSSIBLE

Le véritable événement de la rentrée n'est pas l'invasion de la Terre par des aliens crétins, mais évidemment l'adaptation cinéma d'une série culte. Un MISSION : IMPOSSIBLE qui a bien failli ne jamais voir le jour, le projet ayant germé il y a de cela seize ans, en 1980 ! Adaptation impossible ? Non. Mais il fallait bien une star de la dimension de Tom Cruise pour forcer le destin et réussir là où tant d'autres avaient échoué.

Les **Incorruptibles**, **Le Fugitif**, **Maverick**... L'adaptation au cinéma d'une série télévisée célèbre est une valeur sûre au box-office, mais souvent une source inépuisable de problèmes, d'interrogations. Faut-il être d'une fidélité à toute épreuve, ou construire sur les bases de la série un film totalement indépendant ? Faut-il présenter sommairement les personnages en jouant sur leur popularité acquise, ou remettre les compteurs à zéro ? La solution semble pourtant d'une simplicité absolue : il suffit de trouver l'équilibre ! Mais vu le nombre de projets en souffrance, évoluant de réécritures partielles en réécritures totales, relancés avec espoir ou abandonnés par ras-le-bol, on se dit que l'équilibre est d'une rare précarité et que les décideurs hollywoodiens font bien de patienter afin d'être sûrs de ne pas envoyer leur projet au casse-pipe. Encore combien d'années avant de voir au cinéma **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** ou **Le Saint** annoncés depuis des lustres ? Mystère.

Mission : Impossible n'a pas échappé au doute légitime du spectateur informé, sur les chances de voir, un jour, une adaptation sur grand écran tant le projet s'est enlisé dans des développements hasardeux. Diffusée sur *CBS* de 1966 à 1973, la série renaît à la fin des années 70 avec le rachat, par *Paramount*, de la franchise appartenant à *Desilu Productions*. La major hollywoodienne est déjà fermement décidée à exploiter au cinéma les aventures dopées à l'espionnite de l'Impossible Mission Force, cette équipe spécialisée, notamment, dans le nettoyage à sec des républiques bananières. Le premier scénario envisagé en 1980 rend déjà compte des difficultés rencontrées et des maux de tête contractés par les responsables, qui jugent bon d'adapter l'esprit de la série au contexte de l'époque. L'énorme succès rencontré par ***Mission : Impossible*** reposait, pour beaucoup, sur l'incrédulité de ses spectateurs qui n'imaginaient pas que de telles opérations secrètes puissent se dérouler dans la réalité, et savouraient par conséquent un spectacle de pure fiction, de pur divertissement. En 1972, l'affaire du Watergate, conjuguée à une avalanche de gaffes commises par la CIA, dévoile à une Amérique stupéfaite et fâchée les dessous d'une politique faite de coups bas. Le mythe de l'espion télévisuel ayant été sérieusement ébranlé par les cambrioleurs-agents secrets de Washington, *Paramount* décide donc d'une révolution : dans le script, on apprend que tous les membres de l'IMF, Jim Phelps en tête, ont connu des heures difficiles, parfois derrière les barreaux ! A peine l'idée lancée et développée que *Paramount* la refuse : l'IMF n'est pas constituée que de saints, d'accord, mais de là à transformer les héros en escrocs, pas question !

Deux ans plus tard, *Paramount* fait donc machine arrière et demande à Harold Livingston (**Star Trek le Film**) d'écrire un scénario plus évident dans le traitement de ses personnages. L'auteur remet bientôt au studio une histoire schématique, où les très gentils espions neutralisent de très méchants comploteurs dans une succession de scènes spectaculaires, malheureusement très coûteuses. Refus instantané des pontes, qui approchent en 1984 Leonard Nimoy, un choix semble-t-il judicieux. Non seulement l'acteur a intégré sur la fin l'équipe de l'IMF dans la série originale sous le nom de Paris, mais il a de plus déjà connu les honneurs d'une promotion quand le Mr Spock des ***Star Trek*** télé est devenu une star du grand écran. Nimoy planche donc sur un scénario intitulé «Good Morning Mr Phelps», racontant comment les super-espions confondent des terroristes désirant utiliser des réacteurs nucléaires pour faire fondre la glace polaire. Coulé dans le moule des **James Bond**, ce script ne parvient pas à convaincre *Paramount*, qui persiste néanmoins dans sa volonté de produire le film. Les réécritures hasardeuses se succèdent jusqu'en 1988, année où les scénaristes américains, qui réclament leur part du gâteau hollywoodien, décident d'une grève exceptionnellement dure. Conséquence : **Mission : Impossible** cinéma est enterré.

Durant cette même période, la chaîne *ABC*, en manque de nouveaux programmes vu la pénurie de scénaristes, met en chantier dans la précipitation ***Mission : Impossible, 20 ans après***. Ne retenant de la célèbre équipe que Jim Phelps/Peter Graves, la série s'expatrie en Australie pour contourner la grève. Sur place, des scénaristes du cru sont engagés pour écrire des histoires ■■■

■ *Jim Phelps (Jon Voight) : un espion d'élite à la carrière bien fournie* ■

■■■ s'inspirant dans un premier temps des épisodes du ***Mission : Impossible*** d'origine. *«Quand nous avons commencé à tourner, la grève était terminée»* se souvient Peter Graves. *«Nous aurions dû alors revenir aux Etats-Unis et embaucher les scénaristes américains dont nous avions besoin. Mais il était trop tard, et nous avons travaillé avec ce que nous avions sous la main. Même si certains Australiens ont fait preuve de compétence, cela ne suffisait pas à apporter du sang neuf à la série»*. Lancée à grand renfort de publicité sur le network, ***Mission : Impossible, 20 ans après*** ne rencontre pas le succès attendu : *ABC* la déménage rapidement du prime-time et changera cinq fois de jour et d'horaire dans son année et demie de diffusion.

L'échec de ***Mission : Impossible, 20 ans après*** n'entame pourtant pas la popularité de la série de Bruce Geller, dont les nombreuses rediffusions en parallèle rallient à chaque fois de nouveaux adeptes. Quand Tom Cruise décide en 1992 de fonder sa propre maison de production dans les quartiers de *Paramount*, en compagnie de son ancien agent Paula Wagner, il sait que malgré des années de galère, l'adaptation cinéma de ***Mission : Impossible*** reste un projet viable. *«Sitôt que nous nous sommes installés à* Paramount, *je me suis renseigné sur les droits de la série* **Mission : Impossible** *et j'ai annoncé au studio mon intention d'en tirer un film. C'était le projet idéal pour lancer notre société car il réunissait tous les ingrédients d'un grand spectacle divertissant et bourré de suspense»*. Grand fan depuis son enfance de la série créée par Bruce Geller, Tom Cruise a suffisamment d'influence sur le studio pour l'obliger à le suivre. *«Il y avait eu plusieurs tentatives infructueuses pour adapter* **Mission : Impossible**» ajoute Paula Wagner. *«Tom et moi avons trouvé une approche qui nous séduisait et a immédiatement séduit les gens de* Paramount. *La télévision a créé certains des mythes les plus populaires de notre temps, dont* **Mission : Impossible** *fait désormais partie. Cette série possède une image très forte. Le fait qu'elle compte des millions de fans à travers le monde, que les gens connaissent ses personnages, ses intrigues, sa musique est évidemment un immense atout. Mais les origines du film comptent finalement moins à nos yeux que sa qualité. Et nous pensons qu'il se suffit à lui-même»*. La façon qu'a **Mission : Impossible** de «se suffire à lui-même» est assez singulière : aucun acteur de l'IMF (Peter Graves ayant décliné l'invitation à reprendre «son» rôle de Jim Phelps), un célèbre thème musical utilisé quatre fois seulement (dont deux dans les génériques de début et de fin !) et, surtout une façon de se référer à la série à des fins essentiellement destructrices. En fait, les instigateurs du projet auraient voulu méchamment profané le ***Mission : Impossible*** de Bruce Geller qu'ils ne s'y seraient pas pris autrement !



■ *Ethan Hunt, Claire (Emmanuelle Béart), Luther (Ving Rhames) et Krieger (Jean Réno) : mission accomplie* ■

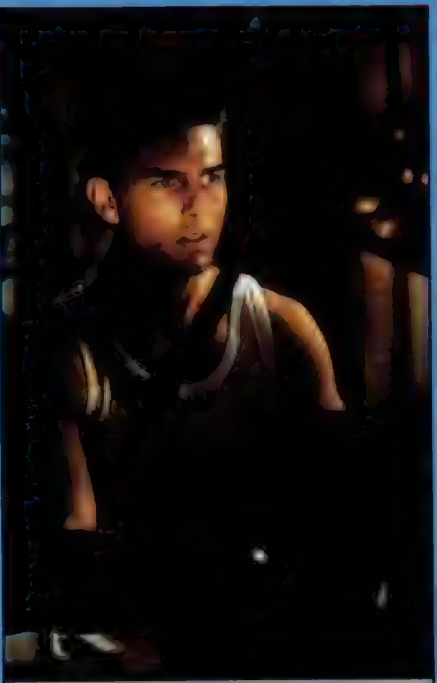
Avant de déboucher sur un exercice de haute trahison, Tom Cruise se met en quête d'un réalisateur capable de mener le projet à bien, pendant que des mauvaises langues persiflent à Hollywood : la star ne trouvera personne d'autre que... lui-même ! *«Jouer est très personnel»*, se justifie Tom Cruise, *«mais mettre en scène l'est encore plus : vous ne donnez pas simplement votre vision d'un personnage, en tant que réalisateur vous créez votre propre univers. J'avais envie de réaliser, mais je ne n'ai pas trouvé matière à me lancer. De plus, il était hors de question que je m'attaque à un projet de l'ampleur de* ***Mission : Impossible*** *pour un pre-* ■■■

■ *Un intérieur à Prague : une ville propice à l'espionnage international et aux activités des agents-double* ■

OBJECTIF : TRAHISON !

Vous avez envie d'une bonne adaptation, assez fidèle, de la série culte *Mission : Impossible* ? Facile. Revoyez **Les Experts**, le film très sympa de Phil Alden Robinson, avec Robert Redford dans le rôle d'un pseudo-Jim Phelps embarquant une équipe de grosses têtes dans une mission périlleuse d'espionnage informatique. C'était il y a quatre ans maintenant, et l'adaptation officielle, véritablement estampillée «Mission : Impossible» cherchait encore ses maîtres. Elle les a trouvés aujourd'hui : Tom Cruise, Brian de Palma et trois grosses pointures scénaristiques, bien décidés à faire passer du petit au grand écran un projet ankylosé par des années de surplace dans les bureaux des executives hollywoodiens. Un projet développé avec un credo se limitant à un seul mot d'ordre : trahison ! Trahison envers la série adaptée et trahison comme moteur dramatique du film. Un choix radical, manière de marquer violemment son territoire, quand on sait que la force de *Mission : Impossible* résidait dans la capacité de ses auteurs à se passer de tout conflit entre les protagonistes et à construire un suspense proportionnel à la solidarité liant les membres de l'IMF.
Car **Mission : Impossible** cinéma est en fait entièrement bâti sur... une impossibilité. La seule présence de Tom Cruise, initiateur du projet, aurait dû mettre la puce à l'oreille des fans qui espéraient retrouver, d'une façon ou d'une autre, «leur» série sur écran géant. Tom Cruise, une star à l'ancienne, véritable, comme Hollywood en abrite finalement aujourd'hui bien peu, c'est-à-dire un nom mondialement célèbre qui écrase un casting par la force des choses, bouleverse naturellement un scénario pour des raisons de recentrage, et influe directement sur la nature profonde d'un film. Avec Tom Cruise, son statut inébranlable, ses grosses ambitions (il est ici producteur), **Mission : Impossible** ne pouvait jurer fidélité à la série dont la vedette est une équipe, où l'héroïsme global est éclaté dans le partage des rôles.

Le film de Brian De Palma s'applique donc à tuer, littéralement, l'esprit de la série dans les premières scènes où Ethan Hunt (Cruise) et ses collègues s'introduisent, sur ordre de Jim Phelps (Jon Voigt), dans l'ambassade américaine à Prague pour confondre un espion venu de l'Est et s'apprêtant à voler une disquette top secret. L'opération tourne au fiasco pour une raison inconnue et tous les membres de l'IMF, y compris Phelps et sa femme Claire (Emmanuelle Béart) sont assassinés sous les yeux de Ethan Hunt, impuissant. Celui-ci se tourne vers le commanditaire de la mission, Kittridge, un agent de la CIA qui lui explique que l'équipe de l'IMF était infiltrée et qu'il s'agissait de démasquer la taupe par le biais de cette opération factice. Seul survivant, Ethan Hunt se retrouve suspecté et doit prendre la fuite afin de démêler les fils d'une gigantesque machination...
Sans trop en dévoiler sur un scénario accumulant les retournements de situation prévisibles et les fausses pistes grossièrement balisées, **Mission : Impossible** s'engage dans un processus de dénigrement du second rôle visant à ne laisser planer aucun doute (ou presque) sur ce qui apparaît pourtant comme une évidence : dans le match de géants opposant l'esprit de la série à la volonté de Tom Cruise, la star a fait la décision dans les premières minutes. Dans son concept, **Mission : Impossible** ne suivra pas les traces des **Incorruptibles**, du **Fugitif**, des adaptations à la fois fidèles et indépendantes à la série, mais rentrera dans le rang de la production hollywoodienne de consommation courante, ambiance **La Firme**, avec Tom Cruise justement dans un rôle d'avocat piégé et seul contre tous.



■ *L'ambiance nocturne d'un espionnage très Rideau de Fer* ■

L'arrivée aux commandes de Brian De Palma, en quête de reconnaissance publique, va tirer vers le haut un projet qui s'apprêtait à boire la tasse, qualitativement du moins. Avec son formalisme inégalable, ses débordements dramaturgiques, sa valise de références au «bon cinéma» et son rapport aux acteurs en constante évolution (revoir **Le Bûcher des Vanités** pour s'en convaincre), De Palma apporte une réelle personnalité de cinéaste dans un genre de film populaire qui a appris depuis longtemps à s'en passer. Il ne transforme évidemment pas le charbon en diamant, mais fait de **Mission : Impossible** un objet bizarre, passionnant, bourré de contradictions, de tensions, de frustrations. Connu, et aujourd'hui reconnu pour être la première star de ses films, De Palma tente de tirer le meilleur des parti-pris contestables et du scénario rafistolé de **Mission : Impossible**. Et aiguille le film vers l'aventure parano, où la machination affecte tellement le héros qu'elle en distord la réalité, selon un principe cher à Alfred Hitchcock. Si le réalisateur ne parvient pas à mettre Tom Cruise à la hauteur du Cary Grant de **La Mort aux Trousses**, il l'entraîne malgré tout par moment dans un cinéma supérieur, notamment lors de la rencontre au restaurant entre Hunt et Kittridge, scène aux frontières du fantastique et à faire perdre la tête.
Vendu comme un film d'action ininterrompue, ce qu'il n'est en aucune façon, **Mission : Impossible** excerce un pouvoir d'attraction extraordinaire. C'est une œuvre à la fois totalement ratée et entièrement parfaite, une mécanique ridicule et un sommet de manipulation, un tout et un rien. Un choc des extrêmes qui crée une dynamique étonnante jusque dans les scènes d'action du film : la mission à Prague, la chambre forte de la CIA, et le TGV. Pas très bien intégrées (à l'exception de la première), pas indispensables non plus, elles perturberaient l'atmosphère générale du film si un détail ne venait pas tout remettre en cause : ces séquences sont aussi des gros morceaux d'anthologie ! A voir, donc. Et à revoir, assurément.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■



■ *Ethan Hunt empêche Krieger de se lausser aller à ses penchants naturels : la violence* ■

UIP présente Tom Cruise dans une production **Cruise-Wagner/Paramount Pictures** *MISSION : IMPOSSIBLE* (USA - 1996) avec John Voight - Henry Czerny - Emmanuelle Béart - Jean Réno - Ving Rhames - Kristin Scott-Thomas - Vanessa Redgrave **photographie de** Stephen H. Burum **musique de** Danny Elfman **effets spéciaux de** Industrial Light and Magic **maquillages de** Rob Bottin **scénario de** David Koepp & Robert Towne d'après une histoire de David Koepp & Steven Zaillian **produit par** Tom Cruise & Paula Wagner **réalisé par** Brian De Palma

23 octobre 1996 **1 h 50**

■■■ mier film, que je lui consacre deux ans de ma vie alors que je pouvais simplement le produire». C'est chez un ami qu'il rencontre un soir, au cours d'un dîner, le réalisateur de **Phantom of the Paradise**, **Scarface**, **Les Incorruptibles** : Brian De Palma. *«J'ai toujours eu une immense admiration pour Brian, que je considère comme un styliste raffiné, un maître du suspense, un cinéaste classique au meilleur sens du terme. J'ai pensé qu'il était tout désigné pour tourner ce film. Paula partageait ce point de vue, et nous fûmes tout deux très heureux de le rallier à notre projet. Notre ambition était de produire un film sophistiqué, prenant en compte les nouvelles données politiques et accordant une importance égale à l'intrigue, aux émotions et aux sentiments des personnages. Seul un grand technicien comme Brian De Palma pouvait transcender les limites du genre et faire de* ***Mission : Impossible*** *davantage qu'un thriller et un film d'action traditionnel»* s'enthousiasme Tom Cruise, que certaines séquences de **L'Impasse** ont fortement impressionné.

De son côté, Brian De Palma ne se fait pas prier et joue franc jeu. *«Depuis* ***Les Incorruptibles****, je n'avais pas vraiment connu de succès public».* **Outrages** ne marche en effet pas, puis **Le Bûcher des Vanités** fait une courte apparition dans les tréfonds du box-office américain. Un échec commercial cuisant, comparé par la presse à celui de **La Porte du Paradis**, qui atteint De Palma en plein cœur. Le réalisateur se retranche dans son appartement de San Francisco, et s'apitoie sur lui-même en décortiquant de A à Z les critiques assassines des magazines. *«C'était tellement dur, je l'ai pris de façon tellement personnelle... Travailler deux ans sur un film que personne ne va voir... Ça fait mal. Aujourd'hui, la presse parle encore du* ***Bûcher des Vanités*** *comme de la catastrophe des années 90. A chaque fois que la formule est utilisée, je flanche».* De Palma tente ensuite de remonter la pente en revenant à un genre dont il connaît tous les mécanismes, le thriller fantastico-psychanalytique. **L'Esprit de Caïn**, comédie involontaire très sérieusement défendue aujourd'hui encore par son réalisateur, ne fait pas des miracles côté porte-monnaie. **L'Impasse** non plus, remake «positif» de **Scarface** avec le même Al Pacino. *«Je pensais vraiment que* ***L'Impasse*** *marcherait, mais les résultats n'ont pas été à la hauteur de mes attentes. Je me suis dit qu'il était temps de tout changer et de revenir à ce que j'avais fait sur* ***Les Incorruptibles*** *: prendre quelque chose de familier pour le transformer en quelque chose de neuf. Pour* ***Les Incorruptibles****, je n'avais pas de star. Kevin Costner et Andy Garcia le sont devenus en partie grâce à ce film, Robert De Niro n'était plus utilisé de cette façon depuis long-*



■ *Krieger aux commandes d'un hélicoptère qui s'introduit même sous le tunnel de la Manche* ■



■ *Claire, l'épouse de Jim Phelps, une espionne très glamour...* ■

LE «VRAI-FAUX» MISSION : IMPOSSIBLE CINÉMA

25 ans avant Tom Cruise, Peter Graves faisait une discrète sortie sur les écrans français de cinéma...

Le 1er octobre 1971 sort sur les écrans français de cinéma un film titré **Mission : Impossible**. Pas de doute, nous sommes bien en présence des espions créés par Bruce Geller. Générique, musique, exposition, intervention de Jim Phelbs, Rollin Hand et cie, incarnés par les visages connus de Peter Graves, Martin Landau et les autres... Rien ne manque à l'inventaire. Et pour cause ! Il s'agit tout bêtement de l'exploitation au cinéma d'un double épisode de la série, **Le Conseil**. Une idée très vénale de *Cinema International Corporation*, firme de distribution mondiale dirigée à 50 % par *Paramount*, dont *Paramount TV*, producteur et diffuseur de Bruce Geller, fait naturellement partie. Un tour de passe-passe très roublard.

Le Conseil en question, réalisé en 1969 par Paul Stanley, compte parmi les meilleurs épisodes de la série. Il met en scène l'équipe habituelle (Peter Graves, Barbara Bain, Martin Landau, Greg Morris et Peter Lupus), affublée d'une comparse, le Dr. Reese, chirurgien esthétique. Son intrigue s'articule autour de Frank Wayne, membre influent du Syndicat du Crime qu'il s'agit d'éliminer de la manière la plus machiavélique possible afin de photographier l'intégralité des livres de comptes. Les agents secrets dévoient ainsi Jimmy Bibo, ami d'enfance du malfrat tombé en disgrâce pour lui avoir soustrait de fortes sommes. Grâce à Bibo, Rollin Hand se métamorphose littéralement en un Frank Wayne plus vrai que nature... La suite de cette mission sidérante d'ingéniosité inclut notamment le faux Wayne contraint de changer d'identité. Une opération de chirurgie esthétique totalement pipée lui donne les traits de... Rollin Hand ! Au terme d'une machination qui ne se teinte d'aucun humour et qui verse allègrement dans les atmosphères du film noir (avec même un enterré vivant !), le vrai Frank Wayne devient la cible de son propre homme de main, un effrayant tueur pas très loquace aux ordres des «sages» du Syndicat du Crime. Pas satisfaits ces notables que leur lieutenant ait commandité l'assassinat de l'enquêteur Jim Phelbs. Un meurtre dont la prétendue victime ne termine pas cette heure trente de suspense intense les pieds devant...

Une pure merveille ce **Conseil** diabolique, orchestré à la perfection. N'empêche que les critiques cinéma ne l'accueillent pas en des termes très élogieux. *«L'invraisemblance et le faux-raccord dominent et cela perd beaucoup de son charme abrutissant n'étant pas présenté par Catherine Langeais»*, alors speakerine vedette de la Première Chaîne, écrivait *La Saison Cinématographique* !

■ M.T. ■

L'AVIS AUTORISÉ DE MARTIN LANDAU

INTERPRÈTE DU «CAMÉLÉONESQUE» ROLLIN HAND DANS LA SÉRIE TV DE BRUCE GELLER, MARTIN LANDAU DONNE SON POINT DE VUE SUR LE FILM DE BRIAN DE PALMA...

«Le film est si différent de la série que j'ai peine à reconnaître celle-ci. Une différence claire, intentionnelle de la part de Tom Cruise et de Brian De Palma. Ce **Mission : Impossible** *relève directement du film d'action à grand spectacle, de* **James Bond** *et de tout ce qui se fait actuellement. Il ne fallait surtout pas s'attendre à l'équivalent d'un roman de Dostoïevski.*
A l'avant-première mondiale à Hollywood, Paula Wagner, l'associée de Tom Cruise, m'a demandé mon opinion. Je lui ai répondu qu'il s'agissait là d'un bon divertissement. Je ne lui ai pas menti, mais ce film est si éloigné du concept de Bruce Geller. Chez Bruce Geller, il n'y avait ni violence ni cascades, rien de ce genre. Cela fait son originalité, sa spécificité et aussi sa modernité. C'est une série très cérébrale où l'on ne joue pas des muscles. C'est une série également très axée sur les performances de la technologie, une série qui met en scène des protagonistes très soudés, qui forment une véritable équipe. Jim Phelbs, Rollin Hand, Cinnamon et les autres se font entièrement confiance, y compris lorsque leur vie est en jeu. Dans la série, tout consiste à pénétrer quelque part, à en sortir sans que personne ne découvre le pot aux roses, la machination. Tout ça vole aujourd'hui en éclats dans ce film. La première chose que font ses auteurs ? Ils éliminent toute l'équipe. Tous, à l'exception de Tom Cruise. Il fallait bien que ce soit le cas pour qu'il reste la vedette, qu'il ne soit pas mis à égalité avec un autre comédien. Il est là à dire : «Regardez-moi, regardez-moi bien !» **Mission : Impossible** *ce n'est vraiment pas du James Bond. La série était très intelligente, très maligne. Le film choisit de lui tourner le dos, d'explorer un autre registre. Il n'y a pas plus différent, plus opposé que* **Mission : Impossible** *le film et* **Mission : Impossible** *la série».*

■ Propos recueillis et traduits par **Marc TOULLEC** ■

PS : En tournage dans les Studios Barrandov de Prague, la production de **Mission : Impossible** décide de rénover entièrement une loge à l'intention de Tom Cruise, la dotant notamment d'une confortable baignoire. Quelques mois plus tard, la production de **Pinocchio** s'installe dans ces mêmes studios et Martin Landau, le Geppeto du film de Steve Barron, tombe des nues en constatant que sa loge a tout du quatre étoiles. **Mission : Impossible**, le film ? Tout bénef' pour Martin Landau, mais à retardement !

temps, et Sean Connery traversait une période où ses films ne remportaient pas de gros succès. La raison pour laquelle j'ai accepté de réaliser **Mission : Impossible**, *c'est Tom Cruise. J'avais besoin d'une star pour attirer le public dans les salles et relancer ma carrière de réalisateur".* Opportuniste, De Palma ? Non, simplement lucide, conscient des exigences du marché, et prêt à s'investir à 200% pour livrer le meilleur film possible.

Mais avant de commencer un tournage, il s'agit en général d'avoir à disposition un scénario, ce qui n'est toujours pas le cas sur **Mission : Impossible** ! *Paramount* engage Gloria Katz et Willard Huyck, auteurs du script très familial d'**Indiana Jones et le Temple Maudit**. Ils sont virés au bout de quelques jours, à la demande de Brian De Palma qui ne navigue apparemment pas dans les mêmes eaux (plates) que le duo. Arrive sur le projet Steven Zaillian, dont le curriculum vitae affiche en haut de page : Oscar, Golden Globe, Writers Guild Award et Prix Humanitas pour le scénario de **La Liste de Schindler**. Un homme au talent fou, et qui n'a pas de problèmes pour remplir ses étagères ! Malheureusement, il n'est disponible que six semaines : De Palma et lui parviennent quand même, au terme d'un travail intensif, à dégager les grandes lignes de l'histoire. Zaillian passe le relais à David Koepp (**Jurassic Park**, **La Mort vous Va si bien**, **The Shadow**), avec qui De Palma entretient des relations privilégiées depuis **L'Impasse**. Tout comme il avait sans doute servi les intérêts du réalisateur en rédigeant le script de **L'Impasse**, on peut soupçonner David Koepp d'avoir repris l'histoire de Zaillian en lui donnant un cachet «De Palmien». *«Adaptation ou pas, l'important est que le film soit bon»*, envoie David Koepp. *«Le Fugitif était bon,* ***Les Incorruptibles*** *aussi. Je crois que les adaptations réussies sont celles qui vous font oublier, tout du moins partiellement, qu'elles se basent sur des séries télévisées. Concernant* **Mission : Impossible**, *remettre au goût du jour une série vieille de 25 ans, la restituer dans le contexte politique contemporain était un véritable défi. Après l'effondrement du bloc de l'Est, qui fournissait presque l'intégralité des méchants de la série, il fallait revoir de fond en comble l'angle d'attaque».* Koepp développe donc l'intrigue, avec en point de mire le souvenir d'Aldrich Ames, un agent de la CIA convaincu de traîtrise pour avoir vendu des informations confidentielles aux Russes. Retour à la case départ, au premier scénario de 1980, avec ces espions à l'héroïsme et au patriotisme défaillants ! Le tournage est sur le point de démarrer quand Tom Cruise sort de sa poche Robert Towne, scénariste oscarisé pour **Chinatown** et ami de la star. Même s'ils ne sont pas disserts sur la question, il paraît évident que Tom Cruise et Brian De Palma se sont livrés à une guerre d'influence via leur scéna- ■ ■ ■



■ *Sarah Davis (Kristin Scott-Thomas) : le froid professionnalisme cher à l'espionnage* ■



■ *Luther : un as de l'électronique auquel aucune serrure informatique ne résiste* ■

■ ■ ■ riste «attitré», qui s'est ensuite prolongée sur le plateau. **Mission : Impossible** s'en ressent, tiraillé entre une bonne dose de trouble, de tension notamment sexuelle, et un traitement souvent aseptisé, lisse, du super espion Ethan Hunt incarné par Tom Cruise. *«Bien qu'Ethan Hunt soit un homme d'action, sa force est davantage mentale que physique»* souligne l'acteur. *«Ethan a un talent rare pour se tirer des situations les plus délicates. C'est un aspect auquel je tenais beaucoup. On devait également sentir qu'il se trouve dans une situation émotionnelle très dure, qu'il est près de craquer sous le poids de ses épreuves. Si vous n'adhérez pas aux émotions du personnage, la scène, aussi spectaculaire soit-elle, tombe à plat. Car le suspense vient finalement de l'acteur, de ses tripes»*. Un discours classique, dont la mise en application nécessite un point de rupture chez le personnage. Entre le héros à la James Bond et le héros hitchcockien au bord de la folie, Tom Cruise fait malheureusement des va-et-vient lassants. Une indécision paradoxalement au centre d'une des meilleures scènes du film, quand Ethan Hunt rejoint un agent de la CIA dans un restaurant après une première mission dévastatrice. Si la mise en scène renvoit directement à la parano hitchcokienne, la conclusion est digne du meilleur **James Bond**, l'espion faisant exploser les vitres d'un gigantesque aquarium. *«C'était un décor superbe, mais la cascade présentait des risques évidents en raison du volume d'eau - environ 16.000 litres - et des nombreux éclats de verre projetés en tous sens par l'explosion»* commente le chef cascadeur Greg Powell. Dans un premier temps, Brian De Palma utilise la doublure casacade de Tom Cruise détalant sous la menace du raz-de-marée. Mais le résultat n'est pas satisfaisant. *«Je suis allé voir Tom Cruise et je lui ai dit qu'on avait vraiment besoin de lui pour que le plan soit convaincant»* se souvient De Palma. *«Tom a marché vers moi, le visage le plus doux, le plus souriant possible, et m'a dit : «Mais Brian, je ne suis qu'un acteur...». J'ai insisté : «Fais-le ! Ne te pose pas de question, fais-le !». Et il l'a fait, alors que les risques, évidemment calculés, étaient bien réels»*.


■ *Ethan Hunt : une équipe réduite à un seul homme* ■

Gary Powell, frère de Greg, en sait quelque chose : jouant l'un des clients du restaurant, il s'est pris dans la jambe un gros éclat de verre malgré un costume renforcé pour parer à de telles éventualités. Une preuve bien tangible de la violence de l'explosion !

«C'est Brian De Palma qui a eu l'idée brillante d'installer la production à Londres et de tourner les premières séquences à Prague, donnant ainsi au film un cachet international. Il a également multiplié les suggestions concernant le casting» ajoute au crédit du réalisateur Tom Cruise. Brian De Palma pioche ainsi dans le réservoir hexagonal et en extrait deux noms : Emmanuel Béart et Jean Réno. C'est en visionnant **Une Femme Française** de son ami Régis Wargnier que De Palma remarque la belle Manon des Sources et lui propose le rôle de Claire, la femme de Jim Phelps. Quant à Jean Réno, le petit nom qu'il s'est fait à Hollywood et son physique qui dégage ont suffit à emporter le morceau et à intégrer l'équipe officieuse de l'IMF en compagnie de Ving Rhames (**Pulp Fiction**, **Striptease**). *«J'ai été évidemment heureux que Brian me propose le rôle de Krieger»*, explique notre Léon national. *«Le personnage a sensiblement évolué entre le moment où j'ai été engagé et le début du tournage. Brian lui a en effet donné un style plus bourru et râleur... sans doute inspiré de mon propre comportement ! Il m'a fourni un minimum d'explications, se contentant de me dire que Krieger était français et qu'il fumait. Je pense qu'il m'avait compris et jugeait superflu de m'en dire plus !»*. Des contours simples et précis, concis comme la façon dont le film, dans une réplique fusante, certifie la citoyenneté française des acteurs et de leur personnage !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

■ *Un dîner qui se boucle par la spectaculaire explosion d'un aquarium géant. Parmi les poissons : Tom Cruise !* ■

PIEGE A GRANDE VITESSE !

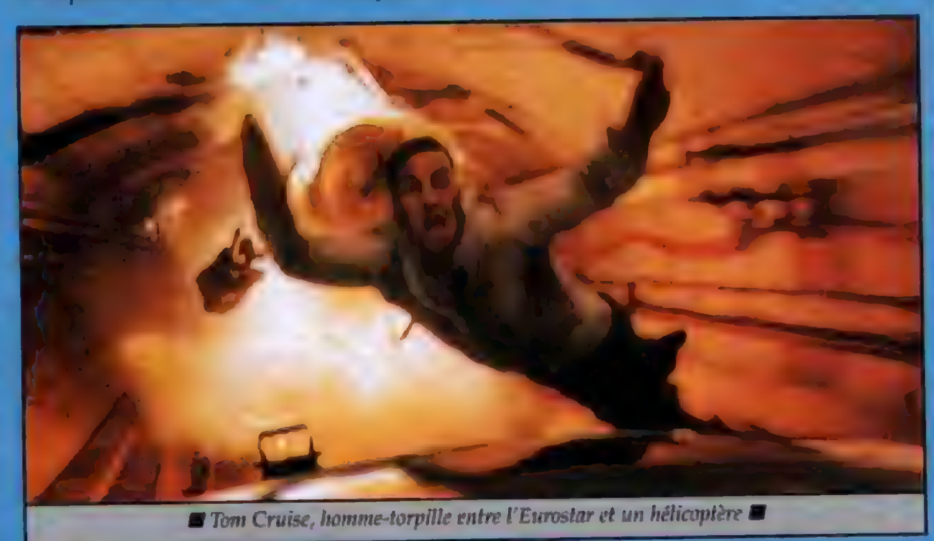

Quand l'Eurostar fait le plein de passagers assis, ne reste plus qu'à s'accrocher !

Alors que le final de la dernière version du scénario de **Mission : Impossible**, écrite par Robert Towne, prévoit uniquement une scène dans la soute à bagages du TGV pour révéler les dessous de la machination, Brian De Palma propose à Tom Cruise de faire grimper les protagonistes sur le toit. *«Je pensais que le film avait besoin d'être équilibré par cette séquence spectaculaire»* explique le réalisateur, dont l'œuvre précédente, **L'Impasse**, se terminait sur une course-poursuite haletante et un héros abattu sur un quai alors qu'il s'apprêtait à fuir... en train ! *«Bien sûr, son prix de revient était affreusement élevé, et nous aurions économisé beaucoup d'argent si je m'étais tu. Tom ne savait quelle décision prendre entre sa volonté, pour sa première production, de ne pas dépasser le budget et son désir, pour sa première production également, de donner naissance au meilleur film possible. Voyant qu'il était dans une position délicate, surtout par rapport aux gens de Paramount avec qui il a souvent discuté à ce sujet, je lui ai dit que ce n'était pas si grave et qu'on allait essayer la fin prévue. Mais Tom savait que cette scène d'action était indispensable, et il a in extremis pris la décision de la tourner»*.

Le résultat à l'écran, stupéfiant, fait instantanément de ces quelques minutes un tournant décisif dans le cinéma d'action. Il y aura notamment un avant et un après **Mission : Impossible** dans la représentation cinématographique de la vitesse. Car De Palma ne choisit pas comme vedette un train Corail fainéant, mais le TGV en personne, soit des motrices capables d'atteindre les 360 km/h en ligne droite. Un défi hallucinant pour un cinéaste qui a pratiquement banalisé dans sa filmographie l'emploi du ralenti comme point de vue dramatique de ses séquences d'action. D'une intelligence cinématographique rare, Brian de Palma n'a pu ignorer les bouleversements du genre depuis les consécrations de John McTiernan et James Cameron, et il leur emboite le pas dans leur capacité à transformer l'impossible en possible. En d'autres termes, à imaginer des situations hyper fictionnelles pour les traiter au premier degré comme des exploits réels. En ce sens, après **Mission : Impossible**, les cinéastes confrontés à une scène de train se poseront désormais la question de savoir si le classique «on-se-bagarre-debout-sur-le-toit-et-on-se-couche-de-justesse-avant-l'entrée-dans-le-tunnel» n'est pas le comble du ridicule. Car De Palma vient tout simplement de torpiller un cliché dont on se souviendra bientôt avec nostalgie. Dans **Mission : Impossible**, l'entrée dans le tunnel s'effectue dans la même position que la poursuite à l'air libre : à plat ventre, fermement accroché aux aspérités de l'habitacle, avec le visage déformé à cause de la vitesse et grimaçant à l'idée de lâcher prise !

Pour mettre en boîte ce morceau d'anthologie, un moment gratifié du thème de la série signé Lalo Schifrin, la production s'installe six semaines dans les studios Pinewood de Londres, plateaux privilégiés d'un certain James Bond, où les techniciens construisent une réplique de la motrice arrière et d'un demi-wagon du TGV. La maquette à échelle réelle est entièrement ceinturée par un écran bleu gigantesque, permettant ensuite l'incrustation du paysage défilant, des images tournées en Irlande par *Cinesite*, la société anglaise qui a épaulé *ILM* dans cette lourde tâche. Quant aux acteurs, Tom Cruise en tête, ils sont soumis à un traitement inédit, mais indispensable à la crédibilité de la séquence. Pour s'entrainer à la chute libre, les parachutistes ont recours à un appareil de simulation constitué d'un ventilateur surpuissant, d'un filet de protection sur lequel se place l'utilisateur et d'un cylindre métallique permettant au souffle une poussée verticale maximale. Pour résumer, le simulateur vous soulève facilement un homme ! Mis au courant de son existence, Tom Cruise et Brian de Palma ne jurent plus que par cette merveille, et l'imposent sur le tournage au prix de quelques contorsions. Monstrueusement bruyant et dégageant une fumée épaisse, le simulateur est en effet inutilisable à proximité des prises de vues. Et, de toute façon, sa taille l'empêche de franchir l'entrée des plateaux de Pinewood ! Il sera donc installé à l'extérieur, un système de très gros tubes se chargeant de conduire l'air au point d'impact voulu : Tom Cruise ! Autant dire que quand l'acteur s'accroche pour ne pas glisser sur le toit du TGV, ce n'est pas du chiqué. A cette soufflerie infernale s'ajoute un système de câbles destiné d'une part à retenir les acteurs en cas de défaillance, d'autre part à leur faire effectuer des figures aériennes du meilleur effet et d'un réalisme saisissant. Du jamais vu !

V.G.


Tom Cruise, homme-torpille entre l'Eurostar et un hélicoptère

Une série culte et d'avant-garde qui aurait bien pu ne jamais voir le jour...



■ ***Mission : Impossible** du temps de sa splendeur : autour de Rollin Hand (Martin Landau), Cinnamon Carter (Barbara Bain), Wally Armitage (Peter Lupus), Barney Collier (Greg Morris) & Jim Phelps (Peter Graves)* ■

MISSION : IMPOSSIBLE

BRUCE GELLER ET SES ESPIONS

SI MISSION : IMPOSSIBLE EST AUJOURD'HUI UNE MÉGA-PRODUCTION HOLLYWOODIENNE, CELA RESTERA TOUJOURS UNE SÉRIE MYTHIQUE DONT LE GÉNÉRIQUE CULMINE PARMI LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA CRÉATION TÉLÉVISUELLE. UNE SÉRIE PROLIFIQUE, EN ÉTAT DE GRÂCE PUIS MALMENÉE PAR SES REPRENEURS, NÉE DE LA VOLONTÉ D'UN HOMME DE RENTRER À HOLLYWOOD ET D'Y FAIRE CARRIÈRE. CET HOMME : BRUCE GELLER, PRÉMATURÉMENT DISPARU EN 1978. UN VISIONNAIRE, L'INSPIRATEUR D'UNE SÉRIE EN AVANCE SUR SON TEMPS, UNE SÉRIE AXÉE SUR UNE ÉQUIPE SOUDÉE COMPOSÉE DE SPÉCIALISTES, ET UNE SCIENCE DU SUSPENSE ET DE LA MANIPULATION SEULEMENT ACCESSIBLE À QUELQUES ÉLUS...

Les années 60, les fameuses «golden sixties». Sur les écrans de cinéma, James Bond dégaine son Walter PPK dès 1962 et c'est l'embrasement. Des espions, il en sort désormais de partout, comme s'il en pleuvait. La télévision ne met pas longtemps à réagir. En Grande-Bretagne apparaissent John Steed et ses diverses compagnes dans un *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* détaché de toute contingence réaliste. Au très britannique 007, les producteurs américains de la petite lucarne répliquent par son double western, James West, super-agent des *Mystères de l'Ouest*. Déboulent parallèlement *Les Espions* (Bill Cosby & Robert Culp), *Des Agents très Spéciaux* nommés Napoleon Solo et Illya Kuryakyn, *Max la Menace*... De l'espionnage à toutes les sauces, pour toutes les sensibilités. Tandis que certains prenaient leur envol public, une série sommeillait encore, attendant que l'on s'intéresse à elle. Son titre : ***Mission : Impossible***.

Derrière ***Mission : Impossible***, il y a un homme. Bruce Geller. Né le 13 octobre 1930 à New York, Bruce Geller aurait pu embrasser la carrière d'avocat. Quoi de plus naturel lorsqu'on est fils d'un juge à la Cour Suprême. Mais son tempérament le pousse à l'écriture après des études de psychologie et de sociologie à l'université de Yale. Il fait ses premières armes sur des émissions jeux, des variétés, des comédies musicales... Rien de bien glorieux. C'est en travaillant sur l'une des plus populaires séries western du moment, ***L'Homme à la Carabine***, que Bruce Geller sort de l'ombre. Engagé par *Four Star Television*, société de production du comédien Dick Powell, il griffonne pour le «Dick Powell Show». Une fois de plus, ce sont deux séries western qui révèlent son talent. D'abord ***The Westerner*** créée par Sam Peckinpah et ***Rawhide*** dont l'un des cow-boys vedettes se nomme Clint Eastwood. Autant de titres qui sortent des normes du moment, des conventions étriquées du héros trop propre sur lui.

Pendant qu'il travaille aux histoires de troupeaux de ***Rawhide***, Bruce Geller s'impatiente. Le cinéma le séduit plus que tout et tarde à le siffler. Afin de précipiter le mouvement, lui et son comparse Bernard Kowalski rédigent ***Brigg's Squad***, l'ancêtre de ***Mission : Impossible***. Un projet qu'ils destinent au grand écran. Ses inspirateurs avoués : deux polars de Jules Dassin, l'un tourné en France (**Du Rififi chez les Hommes** en 1954) et l'autre, **Topkapi**, produit aux Etats-Unis en 1964.



■ ***Mission : Impossible*** *première manière : Dan Briggs (Steven Hill), Cinnamon Carter, Rollin Hand et Barney Collier* ■

D'après un roman d'Auguste le Breton, **Du Rififi chez les Hommes** met en scène un groupe de gangsters ayant chacun leur spécialité, et **Topkapi** décrit avec moult détails l'audacieux vol d'une émeraude dans le plus surveillé des musées d'Istanbul. Deux films qui frappent Bruce Geller au point qu'il en reprend les concepts de la bande organisée, méticuleuse et du casse à priori impossible.

Brigg's Squad présente un groupe de virtuoses du cambriolage à la solde des Forces Spéciales du gouvernement américain. Composée d'éléments au passé obscur mais visiblement chargé, cette brigade intervient sur des affaires sensibles en temps de guerre. Rien de bien recommandable au curriculum-vitae de ces hommes ; ce sont des «méchants» qui usent de méthodes contestables, les frères sophistiqués des **12 Salopards** de Robert Aldrich. Son scénario, Bruce Geller le présente à *Desilu*, la compagnie de production d'une actrice alors extraordinairement populaire aux Etats-Unis, Lucille Ball, vedette du show *I Love Lucy*. Nous sommes en 1965.

Productrice douée d'un flair imparable, Lucille Ball ne croit guère en ***Brigg's Squad***. Ce manuscrit, elle le verrait cependant remanié sous la forme d'épisode-pilote en vue d'une hypothétique série TV. Bruce Geller, soucieux que cette collaboration lui ouvre les portes d'Hollywood, se plie à sa volonté. Si le script présenté la laisse perplexe - elle n'y comprend rien, elle fait confiance à l'instinct de son mari, Gary Morton, moins réservé sur l'avenir de ***Mission : Impossible***. Confiante dans son conjoint, Lucille Ball donne le feu vert au tournage du pilote, contre l'avis de Mike Dann, patron de la chaîne *CBS*.

La chaîne *CBS* ne déroule pas le tapis rouge à Bruce Geller et ***Mission : Impossible***, surtout que le pilote, tourné en six jours, dépasse son budget de 130.000 dollars, une très grosse somme à l'époque. La série fait peur à Mike Dann. Non seulement elle coûte cher, mais, surtout, elle bouscule les habitudes des téléspectateurs par un rythme jugé frénétique. La mollesse et les cadences paisibles étaient alors de rigueur. Martin Landau, le comédien à la mémoire d'éléphant, se souvient très précisément de ce lancement laborieux, incertain quant à l'avenir. *«Il y avait un problème avec CBS car, si je me rappelle bien ce que Bruce Geller m'a dit à l'époque, la chaîne ne disposait que d'une seule tranche horaire et devait choisir entre deux séries possibles. La nôtre, et une série de Robert Altman, qui devint par la suite le grand metteur en scène que l'on sait. Il s'agissait de* **Nightwatch** *dont le héros* ■ ■ ■

bruce geller et ses espions

■■■ *était un détective de Chicago. CBS penchait plutôt pour cette dernière que pour* **Mission : Impossible** *car ses patrons trouvaient notre série trop compliquée. Ils pensaient que si vous vous leviez pour aller aux toilettes, répondre au téléphone ou chercher quelque chose à grignoter dans le réfrigérateur, vous ne comprendriez plus rien en revenant. La télé selon eux, ça devait être plus simple que ça. Lucille Ball est allée voir les gens de CBS pour leur dire que si* **Mission : Impossible** *ne passait pas à l'antenne, son propre show n'y serait pas non plus. En bref, Lucille a fait chanter CBS ! A contre-cœur, CBS a donc programmé* **Mission : Impossible**, *pensant que ça ne marcherait pas, qu'au bout de 13 semaines ça serait fini. Mais William Paley, grand patron de CBS à l'époque, adorait la série et devint un inconditionnel. Même si notre taux d'écoute ne montait pas très haut durant la première saison, nous avons été très bien accueillis par lui et par la critique».* Première manche gagnée donc pour Bruce Geller et son staff de super-agents secrets. **Complot à Santa Costa**, où il s'agit de reprendre à un dictateur sud-américain des têtes nucléaires volées, ouvre la marche, suivi par 27 autres missions à priori impossibles. Eliminer Janos Karq, dirigeant belliqueux des Balkans (**Mémoire**), faire évader un cardinal opposé à un régime totalitaire (**Les Baladins de la Liberté**), veiller à rétablir un vote démocratique à partir d'un scrutin truqué (**Elections à Valeria**), éradiquer un des patrons du Syndicat du Crime (**Coup Monté**), le piratage de la réunion de nostalgiques du nazisme (**La Légende**)... Les missions, encore sous l'influence de Ian Fleming, se suivent et ne se ressemblent pas dans cette première saison de la série de Bruce Geller. La fameuse équipe se compose alors de Cinnamon Carter (Barbara Bain), Rollin Hand (Martin Landau), Barney Collier (Greg Morris) et Willy Armitage (Peter Lupus). Leur chef ? Le discret Dan Briggs (Steven Hill). Jim Phelps, alias Peter Graves, intervient dès la deuxième saison. Mais déjà, les bases de ***Mission : Impossible*** sont clairement définies. Ne reste plus qu'à serrer les boulons, échapper à la coupe de James Bond et des films d'espionnage du moment, à huiler la mécanique de manière à en faire un suspense purement cérébral, purement intellectuel. A éviter l'action, à tout miser sur la tension, l'emboîtement des différentes pièces du puzzle. A ne rien abandonner au hasard. Alfred Hitchcock n'a jamais donné son avis sur ***Mission : Impossible***. Il aurait certainement été riche d'enseignements.



■ ***Mission : Impossible***, *l'équipe de l'après Bruce Geller : partent Cinnamon Carter et Rollin Hand, arrive Paris (Leonard Nimoy)* ■

«Les scénarios étaient écrits avec une grande rigueur intellectuelle. Quand nous les recevions, ils étaient déjà très peaufinés, et nous savions combien ils étaient difficiles à concevoir. Peu de scénaristes se montraient capables de les rédiger. Il ne s'agissait pas d'un récit courant à trois ou cinq personnages. Cela demandait toute sorte d'inventions. Par exemple, il y avait cet ordinateur qui jouait aux échecs et me transmettait les instructions par une oreillette. A cette époque, un ordinateur de cette taille-là en était incapable ; il fallait qu'il soit beaucoup plus gros ! Aujourd'hui, vous avez des jeux d'échecs électroniques qui tiennent dans la poche. A l'époque, notre petit ordinateur, qui n'était pas si petit que ça, se trouvait dans une chambre d'hôtel et c'est Greg Morris qui le manipulait pour me transmettre les informations... Ce genre de gadget n'existait pas encore. **Mission : Impossible** *se tournait vers l'avenir en anticipant sur les inventions de demain. Maintenant, lorsque vous regardez la série, vous vous dites que c'est faisable. Mais au milieu des années 60, nous avions un pied dans le futur».* En un exemple frappant, Martin Landau souligne les innovations de ***Mission : Impossible***. En laissant de côté l'action pure, les cascades et les empoignades, Bruce Geller et ses scénaristes se rabattent sur la technologie, sur une myriade d'appareils étonnants, de gadgets dont même le pourvoyeur de James Bond, le facétieux M, n'aurait jamais eu l'idée. Ce sont là des outils indispensables qui s'épanouissent totalement dans la deuxième saison de la série. Une deuxième saison qui marque l'arrivée de Jim Phelps/Peter Graves. Steven Hill ne faisait-il pas l'affaire ? Le public n'en voulait-il plus ? Non. L'explication à sa disparition soudaine tient exclusivement à sa religion. Juif orthodoxe, Steven Hill refuse de travailler le vendredi. Un méchant handicap pour une série qui se tourne sept jours sur sept.

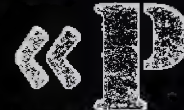
L'installation de Peter Graves dans le rôle de Jim Phelps marque l'âge d'or de ***Mission : Impossible***. Les scénarios sont désormais d'une précision diabolique dans la description des machinations, les protagonistes parfaitement dessinés... Et l'audimat, de faible pour la première saison, gagne d'importantes parts de terrain. La profession applaudit et les récompenses commencent à affluer. L'état de grâce en somme, appuyé par les propos de Martin Landau. *«Quelle merveilleuse expérience de créativité, et quel bonheur de tourner cette série ! J'adorais aller travailler, il régnait une ambiance merveilleuse. Tout était très professionnel, chacun excellait dans son domaine ; il s'agissait donc de conditions idéales pour un comédien. Le plateau était un lieu stimulant, intéressant et créatif».* Et quel pied pour Landau de se métamorphoser à loisir. De se transformer en Hitler, en Martin Borman, en cheik arabe, en chanteur de cabaret, en serveur sourd... D'alterner jusqu'à trois visages différents dans le même épisode, de jouer les faux mages orientaux, les malfrats, les employés du gaz. Le caméléon de l'équipe, c'est lui. L'espion aux mille visages comme les services secrets n'en possèdent certainement pas !

«Lorsque **Mission : Impossible** *est passée pour la première fois à la télévision américaine, très peu de gens savaient ce qu'était la CIA. Deux ou trois fois, Bruce Geller m'a confié qu'il avait reçu des coups de téléphone de Washington, lui disant : «Comment avez-vous appris telle ou telle chose ?». J'ai même lu dans un journal qu'à une certaine époque, les Services Secrets avaient envisagé d'envoyer des cigares empoisonnés à Fidel Castro ! Ça nous a fait beaucoup rire, parce ce que notre manière de procéder était nettement plus complexe. Je me suis dit que si c'était tout ce qu'ils étaient capables d'imaginer, il fallait leur envoyer un de nos scénaristes. En réalité,* **Mission : Impossible** *était une fiction très élaborée, très stylisée. Nous ne partions pas en mission pour assassiner les gens. Les meilleurs épisodes sont ceux où nous disparaissions des lieux sans que personne ne remarque qui nous étions et ce que nous y avions*



■ ***Mission : Impossible***, *6e saison : Jim Phelps, Barney Collier et Casey (Lynda Day George)* ■

fait». Des épisodes pour la plupart répartis entre la deuxième et la troisième saison, l'âge d'or de ***Mission : Impossible***. Les chefs-d'œuvre télévisuels se succèdent au tempo de la musique de Lalo Schifrin. **L'Esclave** où il s'agit d'endiguer un trafic d'esclaves, **Le Sceau** dans lequel il faut voler à un industriel un objet sacré qu'il a lui-même dérobé, **Crimes** et son gangster qu'il faut mettre hors d'état de nuire, **Jugement de Violence** qui prend pour cadre un camp de prisonniers politiques en Amérique du Sud, **Princesse Céline** où il s'agit d'éviter qu'un général fasciste prenne le pouvoir dans une monarchie d'Europe centrale, **L'Exécution** ciblant le racket dans l'alimentation, **L'Hibernation** et ses dix millions de dollars bien cachés, **Opération Intelligence** et son faux agent double, **Extermination** et ses bactéries mutantes, **Le Bunker** et son missile à longue portée... Des sommets d'ingéniosité, de virtuosité dans la mise en scène. La réussite de ***Mission : Impossible*** se fait de plus en plus éclatante. Paradoxalement, c'est à l'aube de la troisième saison que les nuages noirs s'amoncellent. En conflit avec Bruce Geller, les deux scénaristes essentiels de la série, William Read Woodfield et Allan Balter, quittent brutalement le navire. Même si le recrutement du très talentueux Paul Playdon ne laisse rien paraître, la situation s'envenime. Les dépassements de budget, les réductions de coûts qui en résultent, les chicanes entre Bruce Geller et le studio... Tout ceci finit par nuire à ***Mission : Impossible*** et à provoquer un véritable séisme en son sein. Barbara Bain, alors épouse de Martin Landau, se souvient de cette passe difficile.



«Pendant que je jouais dans la série, nous n'avons pas été véritablement touchés par les modifications intervenues dans la production. Au cours de ces trois années, notre principale préoccupation était de tenter de raccourcir les temps de tournage, qui étaient nettement plus longs que pour la plupart des autres séries. Il fallait travailler plus rapidement. Le principal changement est survenu lorsque Bruce Geller a quitté les plateaux, puis lorsque Martin Landau et moi sommes partis. Les personnes qui se sont alors occupées de **Mission : Impossible** *avaient une autre manière de faire. Lorsque le créateur s'en va, votre vision des choses peut radicalement changer. C'est ce qui s'est produit. Les années qui suivirent ont été... différentes. Mais je n'en dirai pas plus à ce sujet. A la fin de la troisième saison, Bruce envisageait de ne plus faire d'épisodes hebdomadaires, mais d'en tourner un petit nombre, très spectaculaires, chaque année. C'est ce qu'il voulait,*

QUE SONT-ILS DEVENUS ?

Né le 18 mars 1925 à Minneapolis, frère du comédien James Arness, Peter Graves exhume Jim Phelps une dernière fois dans ***Mission : Impossible : 20 ans après***. Pilote pédophile porté sur les films de gladiateur dans **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** et sa suite, il coule aujourd'hui une retraite paisible entre sa villa de Santa Monica et sa maison du Lac Tahoe dans le Nevada. Narrateur occasionnel d'émissions consacrées à la justice et aux sciences, il s'est montré à l'écran une dernière fois dans le pilote de la série avortée ***Dumb Criminals***, mésaventures d'un gang d'idiots congénitaux.

Né le 20 juin 1931 à Brooklyn, Martin Landau connaît une long passage à vide après avoir quitté ***Mission : Impossible*** en compagnie de son ex-épouse, Barbara Bain qu'il retrouve sur ***Cosmos 1999***. Identifié à Rollin Hand, il se produit dans des séries B (**Terreur Extraterrestre** et autres) avant que Francis Coppola ne lui demande de figurer dans **Tucker**. C'est le début d'une nouvelle carrière qui passe notamment par le **Crimes et Délits** de Woody Allen et que domine son interprétation de Bela Lugosi, récompensée d'un Oscar, dans **Ed Wood** de Tim Burton. Martin Landau incarne aujourd'hui le menuisier Gepetto dans le **Pinocchio** de Steve Barron.

Née le 13 septembre 1931 à Chicago, Barbara Bain poursuit une carrière très discrète après ***Mission : Impossible***. Hormis sa participation à ***Cosmos 1999***, elle se fait rare sur les écrans de télévision. Elle accepte de figurer dans le pilote d'une série qui ne verra pas le jour, ***Barrington***, en 1986, d'apparaître en tant que vedette invitée dans les séries ***Mike Hammer*** et ***Clair de Lune***. A la télévision, Barbara Bain préfère de loin le théâtre où elle interprète Beckett, Shakespeare et les grands classiques du répertoire. Sur les ondes, elle prête sa voix à des dramatiques radiophoniques. Habitant à Los Angeles, elle participe activement à la promotion de l'art en général et de la danse en particulier, son premier amour.

Né le 27 septembre 1934 à Cleveland, Greg Morris apparaît dans une kyrielle de téléfilms après ***Mission : Impossible*** dont le plus marquant reste **Racines II**. Il se montre également à deux reprises dans ***Mission : Impossible, 20 ans après*** auprès de son fils, Phil. Avant de décéder voici trois mois d'un cancer, Greg Morris s'était imposé comme un farouche combattant de la consommation de drogue. Entre deux conférences, il collectionnait les disques de jazz et en avait enregistré un sobrement titré «Greg Morris for you».

Né en 1937 à Indianapolis, le colosse Peter Lupus, anciennement Rock Stevens dans le péplum italien, ne se consacre que fort peu au cinéma et à la télévision après l'arrêt de ***Mission : Impossible***. On le remarque principalement aux côtés de Leslie Nielsen dans les six épisodes de ***Police Squad***, la série à l'origine de la trilogie **Y-a-t-il un Flic... ?**. Plutôt que de jouer les guest-stars, Peter Lupus, en homme d'affaires avisé, gère ses biens immobiliers, sa salle de gymnastique, ses magasins d'articles de sport et une gamme de produits de santé. Gros bras, mais aussi tête bien pleine !

Né le 26 mai 1931 à Boston, Leonard Nimoy sait s'occuper après sa période ***Mission : Impossible***. Il retrouve le rôle de Monsieur Spock au cinéma, écrit un livre pour clamer qu'il n'est pas un extraterrestre stoïque aux oreilles pointues, figure dans une flopée de films et téléfilms, et devient également le réalisateur à succès de **Trois Hommes et un Bébé**. Ses autres mises en scène (**Le Prix de la Passion**, **Holy Matrimony**...) ne récoltent pas les mêmes lauriers.

Né le 24 février 1922 à Seattle, Steven Hill respecte à ce point les préceptes de sa religion, juif orthodoxe, que sa carrière en subit cruellement les fâcheuses conséquences. Refusant de travailler le vendredi, il disparaît rapidement de ***Mission : Impossible***. Après une période de forte pratique, il retrouve le chemin des studios au début des seventies. Depuis, Steven Hill ne cesse de tourner, tenant des emplois secondaires mais marquants dans de grosses productions (**La Firme**, **Billy Bathgate**, **La Brûlure**, **Le Contrat**...). Régulier de la télévision, il tient un rôle récurrent dans la série ***Law and Order***.

Née le 11 décembre 1944 au Texas, la très poupée Barbie Lynda Day George succède durablement à Barbara Bain dans le rôle de l'élément féminin de ***Mission : Impossible***. La suite de sa carrière s'effectue essentiellement dans des téléfilms et quelques séries de bonne réputation (*Le Riche et le Pauvre*, *Racines*). Après le décès de son mari, le comédien Christopher George, elle se fait plus rare, mais réapparaît dans le rôle de Casey dans un épisode de ***Mission : Impossible, 20 ans après***.

Née le 16 août 1946 à New York, la très belle Lesley Ann Warren n'a pas laissé une trace indélébile dans ***Mission : Impossible***, ou une image aussi récréative que celle de Lynda Day George. Actrice de télévision, elle trouve quelques rôles marquants au cinéma, notamment en poule chanteuse dans **Victor, Victoria** et dans **Choose Me** d'Alan Rudolph. On l'a récemment vue en malade nymphomane de Bruce Willis dans **Color of Night**.

mais, de toute évidence, la chaîne et le studio n'étaient pas de cet avis. La série aurait eu un impact différent. Plus tard, d'autres séries, comme **Columbo**, *ont choisi cette formule».* A ***Mission : Impossible***, *Paramount* et CBS tiennent plus que tout. Freiner le rythme de diffusion équivaut à tuer la poule aux œufs d'or. Intègre, désireux de maintenir un haut niveau de qualité, Bruce Geller claque la porte. Son nom demeure néanmoins au générique.

Que devient Bruce Geller après son départ de la série qu'il a imaginée à la demande de Lucille Ball ? Il reste dans le circuit, met au monde un autre mythe de la télévision américaine, ***Mannix***, produit quelques films sans importance, en réalise quelques-uns, tous inédits à l'exception du téléfilm **Quand les Abeilles Attaqueront**. Bruce Geller meurt le 21 mai 1978 dans un accident d'avion.

Sans Bruce Geller aux commandes, que devient ***Mission : Impossible*** ? La série continue. Solidaires, Martin Landau et Barbara Bain n'ont pas renouvelé leur contrat. Si Martin Landau trouve en Leonard Spock Nimoy un substitut à la hauteur, Barbara Bain a placé la barre tellement haute que les postulantes à sa succession ne font pas long feu. Lee Meriwether, Dina Merrill, Julie Gregg, Michele Carey, Barbara Luna traversent la quatrième saison. Lesley Ann Warren et Linda Day George s'installent dans la cinquième et sixième, tandis qu'un nouveau comparse masculin déboule dans le groupe, l'éphémère Doug Robert (Sam Elliott). Toujours fidèles au poste sont Greg Morris, Peter Lupus et Peter Graves. Leonard Nimoy se donne congé à la sixième saison. Pour les septième et huitième, Peter Graves, considérablement vieilli, reprend courageusement du service et chaperonne un staff rajeuni qui inclut Phil Morris, le propre fils du regretté Greg. Mais ce ***Mission : Impossible, 20 ans après*** sent la récupération. Il aura au moins eu le mérite de servir de trait d'union entre Bruce Geller et le blockbuster des duettistes Tom Cruise/Brian De Palma.

■ Marc TOULLEC ■

La rédaction de cet article doit beaucoup au livre d'Alain Carrazé et Martin Winckler sur ***Mission : Impossible*** paru chez *Huitième Art*.

Vingt-quatre épisodes de ***Mission : Impossible*** sont actuellement disponibles en vidéo (chez *CIC*), à raison de trois épisodes par cassette. Elles rassemblent quelques-uns des fleurons des deuxième et troisième saison (**Le Sceau**, **L'Emeraude**, **Princesse Céline**, **Le Bunker**, **L'Hibernation**, **Opération Intelligence**...). Les copies commercialisées sont en parfait état.

■ ***Mission : Impossible***, *dernière manière : autour de Jim Phelps (Peter Grave), Max Harte (Tony Hamilton), Nicholas Black (Thaao Penghlis), Shannon Reed (Jane Badler) et Grant Collier (Phil Morris)* ■

nos FUNÉRAILLES



Un premier film, DRILLER KILLER en 1979, où il interprète un peintre psychopathe. Des polars «glauques», L'ANGE DE LA VENGEANCE et NEW YORK, 2 HEURES DU MATIN... Un Romeo et Juliette contemporain, CHINA GIRL... Une rédemption longue et douloureuse, BAD LIEUTENANT... Puis un virage soudain... Pas vraiment en odeur de sainteté, autant auprès du public que de ses fans qui ont froidement accueilli SNAKE EYES et surtout THE ADDICTION, Abel Ferrara renaît aujourd'hui, avec THE FUNERAL, au genre qui l'avait consacré en 1990 via son chef-d'œuvre, KING OF NEW YORK.

Nos Funérailles est votre premier film de gangsters depuis *King of New York*. Pourquoi, pendant tout ce temps, avoir abandonné le genre ?

Vous vous trompez : **Snake Eyes** mettait en scène des gangsters particulièrement dangereux... les acteurs !! *(rires)* Plus sérieusement, ils étaient présents en arrière plan dans **Bad Lieutenant** puisqu'ils menaçaient Harvey Keitel et finissaient même par avoir sa peau.

Mais ce n'était pas vraiment un film de genre...

A ce compte-là, **Nos Funérailles** ne l'est pas davantage. Ce n'est pas un de ces films totalement détachés de la réalité et donc un peu vains comme l'était justement **King of New York**. Depuis **Bad Lieutenant**, j'essaie de travailler sur des bases plus réelles, plus personnelles aussi. C'est pour cette raison que **Nos Funérailles** met en scène une famille. Nicky *(Nicholas St. John, son scénariste et ami d'enfance, NDLR)* et moi sommes issus de familles très fortes, très unies. Il a trois frères, moi deux sœurs... C'est un aspect fondamental de nos existences d'autant que, spécialement dans notre cas, le processus de création cinématographique est aussi une affaire de famille.

Comment travaillez-vous avec Nicholas St. John ?

Il n'y a pas de règles. Dans le cas de **Nos Funérailles**, il a écrit le script entièrement seul et me l'a simplement proposé, une fois terminé. Mais il arrive que je participe de façon plus active à l'écriture. La plupart du temps, en fait, les idées surgissent au cours d'une simple conversation. Je ne lui passe jamais commande d'un sujet particulier, ce ne serait pas sain. De son côté, il vient tous les jours sur le plateau, et réécrit certains dialogues, certaines scènes, selon le décor ou les acteurs, au gré de son inspiration.


■ *Chaudes larmes : Chez Tempio (Chris Penn) devant le cadavre de son frère Johnny (Vincent Gallo)* ■

Il semble être le principal instigateur de la thématique chrétienne de votre œuvre.

C'est un croyant. Il croit en Jésus Christ et en son enseignement. En ce qui me concerne, j'essaie, mais c'est beaucoup plus compliqué... *(rires)* En tout cas Walken, dans le film, est à son image. Il croit en la vie après la mort. Il sait qu'il ira en Enfer, et essaye de vivre avec le poids de cette certitude, jour après jour.

Dans *Nos Funérailles*, les membres de la famille Tempio semblent victimes d'une malédiction. Le mal coule dans leurs veines. Vous pensez que le Mal se transmet par le sang ?


■ *Clara (Annabella Sciora) : une épouse résignée à la violence* ■

C'est une question difficile. Est-ce que le Mal est là, à la naissance ? Ou bien est-il simplement dans l'air ? Ce qui est sûr, c'est qu'il est bien présent autour et en chacun de nous, et qu'il nous faut apprendre à l'identifier et à le maîtriser, pour trouver notre place dans ce monde. Dans le film, les trois frères ont été élevés, programmés d'une certaine façon, et il leur est impossible de lutter contre leur nature, et surtout d'en triompher. Walken par exemple hésite, à la fin, sur l'acte à accomplir, il a un vrai cas de conscience. Mais pour trancher, il s'en réfère à son propre sens de la justice, sachant bien que lui-même subira par la suite la justice divine. Mais on a tué son frère. Que feriez-vous à sa place ?

De *Body Snatchers* à *The Addiction*, l'idée de contamination est très présente dans votre œuvre. C'est encore le cas dans *Nos Funérailles*...

Je n'aime pas le terme de contamination... Il a une consonance tellement négative... Plutôt que contaminés, je préfère penser que mes personnages sont investis par le Mal, qu'ils en sont victimes. Parce que d'une certaine façon, les victimes sont toujours consentantes. C'était l'un des thèmes majeurs de **The Addiction**. Les vampires laissaient systématiquement à leurs proies une chance de se refuser à eux, mais elles ne la saisissaient pas, elles se laissaient dominer.

Il y avait sur ce point un parallèle très choquant avec les camps de concentration...

Ce n'était pas notre intention. Je sais bien que si vous vivez en 1942 et que des salopards de la Gestapo investissent votre maison pour vous embarquer, ce n'est pas la même histoire. Mais je persiste à penser qu'il y a au fond de l'être humain une force qui doit lui permettre de repousser le Mal et, dans certaines circons-

VEILLÉE FUNÈBRE

Cette fois on peut en être sûr, l'époque de **China Girl** et **King of New York** est définitivement révolue. **Nos Funérailles**, polar situé dans les années trente, aurait pu sonner le réveil du Ferrara baroque et formaliste, il n'en est rien. Le réalisateur new yorkais enfonce au contraire le clou de l'austérité visuelle, sa marque de fabrique depuis **Bad Lieutenant**. Or ce qui, à l'époque, paraissait lui avoir donné une nouvelle énergie s'est par la suite révélé désastreux et, après le réjouissant intermède **Body Snatchers**, Ferrara a terriblement déçu. **Snake Eyes** et **The Addiction**, interminables dissertations, traduisaient l'essoufflement créatif d'un cinéaste éteint par la drogue et incapable de renouveler ses thèmes. Surprise : ce qui semblait mener Ferrara à l'échec s'est retransformé, dans **Nos Funérailles**, en formule gagnante.
Le film se déroule presque intégralement durant la veillée funèbre du corps de Johnny Tempio (Vincent Gallo), cadet d'une redoutable famille de mafieux, assassiné par un inconnu. Ses frères Ray, l'aîné, (Christopher Walken, livide) et Chez, le détraqué, (Chris Penn, meilleur que jamais), se plongent dans leurs souvenirs et préparent les représailles... Ce sujet somme toute assez classique, Ferrara le traite en épousant le plus souvent le point de vue des femmes, instaurant ainsi une distance très inhabituelle dans un film de gangsters. Toujours en retrait, elles observent leurs hommes qui, rongés par leur désir de vengeance, vont précipiter leur perte.

Il est permis d'être irrité par les délires chrétiens de Nicholas St. John, l'envahissant scénariste de Ferrara. Cette fois pourtant, et même si l'arrière-plan religieux est toujours aussi explicite, ce sont l'attachement aux personnages et la puissance de l'intrigue qui priment. Et Ferrara, cinéaste viscéral bien plus que conceptuel, trouve là un matériau à sa mesure, prétexte à quelques très belles séquences (Walken tentant maladroitement de cacher les impacts de balles sur le corps de son frère, la chanson entonnée par Chris Penn dans son bar...), jusqu'au final tétanisant dont la violence sèche et inattendue rappelle le meilleur cinéma des années soixante-dix. Pas des funérailles, non. Une renaissance.

■ L.H. ■

Les Films Number One présentent Christopher Walken & Chris Penn dans une production **C&P Production** *NOS FUNÉRAILLES (THE FUNERAL* - USA - 1996) avec Isabella Rossellini - Vincent Gallo - Annabella Sciora - Benicio Del Toro **photographie de** Ken Kelsch **musique de** Joe Delia **scénario de** Nicholas St. John **produit par** Mary Kane **réalisé par** Abel Ferrara

27 novembre 1996 **1 h 39**

tances, de refuser son statut de victime. C'est le cas des femmes dans **Nos Funérailles.** À priori on peut les voir comme les témoins impuissants de la folie de leurs maris. Il me semble au contraire qu'Annabella Sciora a une sorte d'emprise sur Walken. Il y a cette réplique où elle s'adresse à la fiancée de Vincent Gallo et lui dit: «Réjouis-toi de sa mort. Au moins tu ne seras pas la femme de l'un d'entre eux...». Ce n'est pas une attitude de victime.

De quel frère vous sentez-vous le plus proche ?

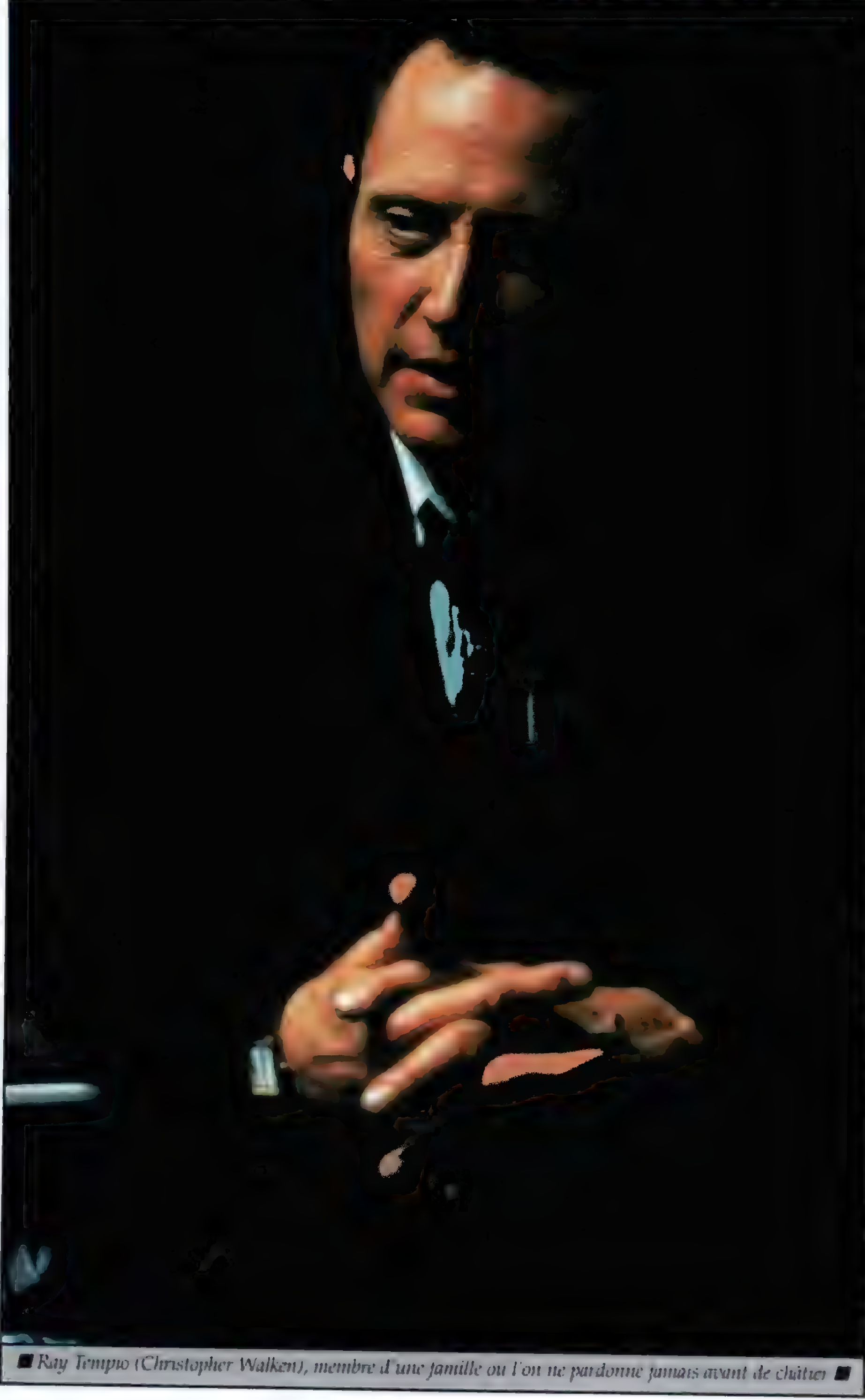
Johnny, celui qu'interprète Vincent Gallo.

Vous partagez ses opinions politiques ? *(Dans le film, Gallo soutient les syndicats et le parti communiste, NDLR)*

Ouaip. Je suis un gauchiste en limousine. *(rires)*

Est-ce pour cela que vous avez choisi de situer le film dans les années trente ?

Non. La raison principale était que nous tenions à ce que le cercueil se trouve à l'intérieur de la maison et que les membres de la famille arrivent peu à peu pour veiller le corps et lui rendre hommage. Or, ça ne se fait plus trop de nos jours... En outre, jusqu'ici nous n'avions fait que des films contemporains. Nous voulions cette fois parler de nos grands-pères, de nos racines.



■ *Ray Tempio (Christopher Walken), membre d'une famille où l'on ne pardonne jamais avant de châtier* ■

Qu'avez-vous retenu de votre travail avec un grand studio, sur *Body Snatchers* ?

Qu'il faut rester à New York *(rires)* !! Non, en réalité je savais à quoi m'attendre, j'étais conscient de ce que cela impliquait. Mais j'aimais vraiment le sujet et l'idée de faire un remake. C'était pour moi une opportunité fabuleuse de travailler sur un gros budget, en scope, bref de changer d'air et de conditions de travail. Il n'y a vraiment rien à regretter de cette expérience.

Parlez nous de votre relation avec Christopher Walken. Il n'est jamais aussi bon que lorsque vous le dirigez...

Je ne sais pas. C'est un acteur brillant et il a fait des compositions remarquables dans d'autres films. Il est vrai cependant que nous avons une complicité particulière. J'ai tourné trois films avec lui et il y a comme une alchimie qui fait que je sais comment l'utiliser au mieux de ses possibilités, comme un mort-vivant.

Vous avez réalisé un clip de Mylène Farmer. Béatrice Dalle joue dans votre prochain film, *The Blackout*. Est ce une coïncidence ou êtes-vous spécialement attiré par la France ?

En tant que cinéaste j'ai tellement appris de ce pays... De Jean Vigo à Godard, le cinéma français est probablement ma principale influence. En plus, mes films sont toujours très bien accueillis par la critique et le public français. C'est le dernier endroit où le cinéma n'est pas considéré comme un simple divertissement, comme de la sous-culture. J'ai vraiment le sentiment d'y être mieux compris que dans mon propre pays.

■ Propos recueillis par **Léonard HADDAD** ■

Le come-back militant du héros mythique de NEW YORK 1997 !



■ *Snake Plissken (Kurt Russell) sur sa grosse bécane, le moyen de locomotion préféré des rebelles !* ■

LOS ANGELES 2013



1981 : Kurt Russell sort brutalement du monde des sucreries DISNEY en incarnant l'un des héros les moins héroïques du cinéma américain : Snake Plissken, ancien médaillé de guerre reconverti dans le grand banditisme. Snake Plissken, c'est le rebelle borgne de NEW YORK 1997, un film signé John Carpenter. Le cinéaste qui dirige deux ans auparavant le même Russell métamorphosé en King dans LE ROMAN D'ELVIS. Une collaboration et une amitié qui se traduisent encore par THE THING, LES AVENTURES DE JACK BURTON et désormais LOS ANGELES 2013, la séquelle tant attendue, tant désirée de NEW YORK 1997. Une suite retardataire dans laquelle le comédien retrouve son personnage fétiche, une sorte de pistolero futuriste, entre Mad Max et l'Homme sans Nom des westerns de Sergio Leone. Un anti-héros stoïque nettement moins loquace que son interprète...

Il semble que votre carrière se divise en deux parties bien distinctes : la «gentille» d'avant *New York 1997*, et l'après *New York 1997* justement, moins familiale que la précédente...

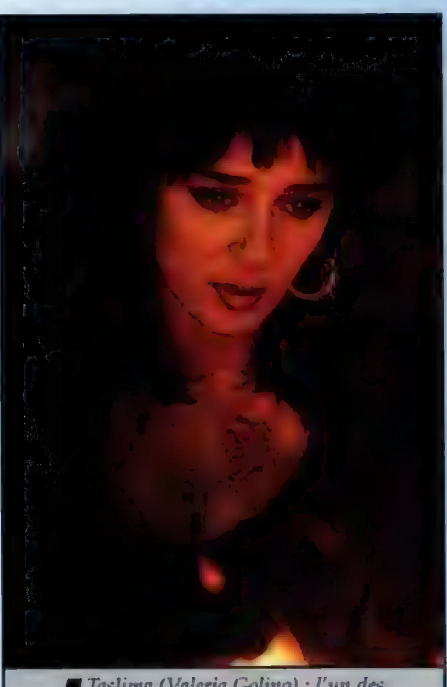
J'imagine effectivement que j'ai une drôle de carrière, une période très *Walt Disney*, puis les lendemains de New York 1997. Les médias ont toujours été prompts à affirmer que les productions *Disney* n'ont aucune signification, aucun sens. Je ne suis pas branché sur cette longueur d'onde. Elles s'adressent à un public bien spécifique, à une tranche d'âge très précise. Pour ce public-là, ces films ont autant de signification que d'autres films à l'intention d'une audience plus avancée en âge. J'étais très jeune lorsque j'ai travaillé pour les studios *Disney*. Je ne renie pas cette période de ma carrière. Au contraire, j'apprécie nombre des films que j'ai tournés alors. A Hollywood, les rôles vous collent à la peau. Les producteurs oublient même que vous êtes un comédien capable de changer de registre ; ils vous identifient à vos rôles. Les rôles que j'ai tenus chez *Disney* ne me ressemblaient pas plus que Snake Plissken aujourd'hui. Au milieu des années 70, j'ai ainsi réalisé que je devais changer mon fusil d'épaule ; il fallait que j'interprète des personnages différents, nouveaux, que je sorte de cette espèce de captivité confortable. Hollywood ne le voulait pas ; j'étais, moi Kurt Russell, les personnages que j'avais incarnés jusqu'alors ! J'ai alors tourné un téléfilm, **The Deadly Tower**, dans lequel je jouais un tueur fou (1). Un choix contre la volonté de mon agent du moment. **The Deadly Tower** marque un véritable tournant dans ma filmographie. Les suivants sont **Le Roman d'Elvis**, **La Grosse Magouille** et **New York 1997**. Trois films très différents les uns des autres. Le public a alors compris que je pouvais me glisser dans la peau de n'importe quel personnage, que j'étais un vrai comédien. Ce changement de mentalité m'a permis de trouver, pendant les quinze années qui ont suivi **New York 1997**, des rôles toujours différents. J'ai eu la chance de les décrocher dans des films à succès. Des films qui m'ont également permis de renouer avec Snake Plissken dans **Los Angeles 2013**. J'aime Snake Plissken. De tous mes personnages, c'est le seul que j'étais prêt à retrouver dans une séquelle.

Pourquoi avoir attendu quinze ans avant de tourner cette séquelle qu'on vous réclamait le lendemain même de la sortie de *New York 1997* ?

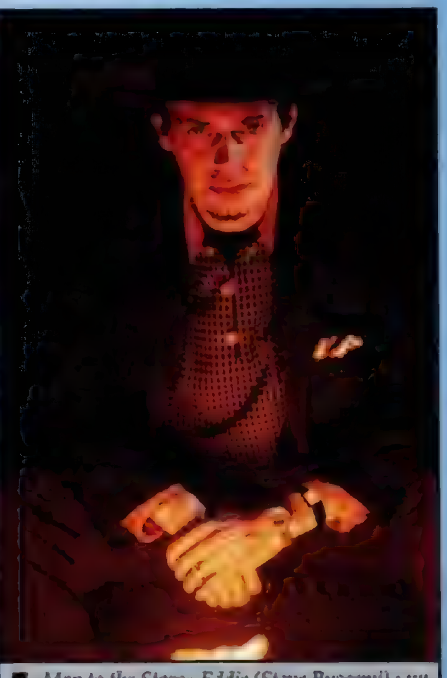
Je n'ai conservé que de bons souvenirs du tournage de **New York 1997**. J'aime Snake Plissken et la mythologie qu'il implique. Après le succès de **New York 1997**, j'étais pressé d'y revenir. J'ai eu l'idée d'un Los Angeles insulaire, séparé du continent. J'ai demandé à un scénariste de rédiger l'histoire, mais le ton adopté ne m'a pas convaincu, loin s'en faut. John Carpenter et moi avons alors décidé d'écrire nous-mêmes le scénario. Bien plus tard, je me suis dit que le moment était enfin venu de renouer avec Snake Plissken. Los Angeles venait d'endurer des émeutes raciales, un tremblement de terre, des inondations, et la guerre des gangs battait son plein. J'ai revu John Carpenter et la productrice Debra Hill. Dans sa cuisine, cinq heures durant, nous avons débattu du projet, des détails de l'histoire... Nous n'avons rencontré aucune difficulté à mettre **Los Angeles 2013** en route. Quinze ans que nous y pensions ! Le premier jour de tournage, nous avions tous l'impression que nous venions de finir **New York 1997**, que nous nous étions juste quittés pour un très long week-end ! De plus, le costume de cuir que je portais dans **New York 1997** m'allait encore comme un gant ! A croire que je n'avais pas pris un seul kilo, ou presque !

Expliquez-nous la psychologie de Snake Plissken. John Carpenter prétend que vous avez mis beaucoup de vous dans le personnage. Est-il le versant ténébreux de votre personnalité ?

Pour chaque personnage que vous interprétez, vous devez systématiquement vous référer à la volonté de l'auteur. Dans le cas de Snake Plissken, j'ai non seulement joué le rôle dans **New York 1997**, mais aussi étroitement participé à l'écriture de **Los Angeles** ■ ■ ■



■ *Taslima (Valeria Golino) : l'un des très rares alliés de Snake Plissken* ■



■ *«Map to the Stars» Eddie (Steve Buscemi) : un imprésario dans la grande tradition showbiz* ■

■ ■ ■ 2013, l'une des expériences les plus enrichissantes que j'ai connues sur un plan professionnel. Je comprenais donc parfaitement qui était Snake Plissken. C'est assez juste de dire qu'il y a quelque chose de moi en lui. Soutenir le contraire serait mentir. Debra Hill pense que Snake est l'expression de mes mauvais instincts. Pour ma part, je crois qu'il est un alter ego de John Carpenter ! J'adore l'humour pince-sans-rire de John, son point de vue sur le monde, sa haine farouche, presque comique, de l'autorité ! En apparence, mais en apparence seulement, Snake est un héros sans étoffe, en une dimension... Je pense néanmoins que c'est le rôle le plus complexe que j'ai interprété à ce jour ! Il est impossible de deviner ses pensées. Dans les méandres les plus ténébreux de mon âme, une partie de moi voudrait lui ressembler, agir sans entrave, sans la moindre attache. Oui, une partie de ma propre personnalité voudrait ressembler à ce fils de pute ! En fait, pour élaborer Snake Plissken, John Carpenter s'est inspiré d'un ami à l'université, un rebelle absolu. C'est très libérateur pour un comédien d'incarner un type pour qui rien ni personne ne compte réellement. Un type par conséquent inaccessible, incorruptible. Un personnage vraiment unique, socialement irrécupérable. Vous ne pouvez pas l'approcher, vous ne le comprendrez jamais et il n'est pas question qu'il devienne votre ami. Snake Plissken n'est pas quelqu'un de qui vous pouvez dépendre et, paradoxalement, vous aimeriez qu'il soit à vos côtés dans les passes difficiles. Une situation rarissime pour le public, car Snake Plissken ne donne jamais l'occasion de se faire aimer. D'ailleurs, **Los Angeles 2013** ne fournit pas plus d'alibi à son comportement que **New York 1997**. Les films ne commencent pas sur des images de sa famille ou d'amis de régiment exterminés par des méchants qu'il s'empressera ensuite de châtier. Snake Plissken est un sociopathe. C'est l'homme le plus dangereux du monde parce qu'il se moque de savoir qui vit, qui meurt... Il n'est ni vraiment bon ni réellement méchant. Voilà tout ce qui lui importe : vivre 60 secondes supplémentaires. Pour cette raison, à l'instar des vieux codes en vigueur dans les westerns, il vit replié sur lui-même et se tient implacablement à son art de vivre. Selon moi, Snake Plissken est admirable parce que politiquement inexistant. Ce n'est pourtant pas le cas de **Los Angeles 2013**. Du moins, je l'espère ! A John Carpenter et à moi, Snake Plissken permet néanmoins de mettre en perspective notre vision des Etats-Unis en particulier et du monde en général. **Los Angeles 2013** n'est pas un exposé politique, mais un point de vue.

Dans votre interprétation de Snake Plissken, ne vous êtes-vous pas quelque peu inspiré des pistoleros sans foi ni loi que Clint Eastwood incarnait dans les westerns de Sergio Leone ?

Dans un certain sens oui. Je suis un grand admirateur des westerns de Sergio Leone. La manière dont j'interprète Snake Plissken s'inspire effectivement un peu de Clint Eastwood. Lorsque John Carpenter a engagé Lee Van Cleef

■ Plissken aux bons soins du chirurgien fou (Bruce Campbell) en quête de pièces de rechange ! ■

HOTEL CALIFORNIA !

Quinze ans que les fans supplient John Carpenter de tourner une suite à **New York 1997**. Quinze ans que le cinéaste se fait désirer. Alors, le jour où *Paramount* rend public le feu vert donné à **Los Angeles 2013**, la frustration prend fin et l'attente commence. Un compte à rebours durant lequel germent toutes les promesses, les rumeurs les plus folles sur une séquelle énorme, démesurée comparée au modèle. A John Carpenter, le studio, rassuré par les récents scores de Kurt Russell au box-office, donne les moyens de ses ambitions, à savoir un budget de cinquante millions de dollars.

La première de ses ambitions consiste modestement à démolir Los Angeles, La Mecque du cinéma, musée vivant de tous les symboles de l'Amérique. En 1998, un séisme de force 9 ravage la cité, immédiatement suivi d'un raz-de-marée qui nettoie les décombres. Une portion de Los Angeles se sépare du continent et les eaux du Pacifique se chargent de transformer ce bout de terre en île. Une île mise à profit par des autorités de plus en plus séduites par le jeu d'un pouvoir totalitaire, puritain et politiquement correct. Jusqu'au fanatisme. Jusqu'à l'intégrisme. Un ordre nouveau naît. Strictement interdit de fumer, de se nourrir de viande rouge, d'entretenir des relations sexuelles hors mariage, d'affirmer son homosexualité, de vénérer un dieu qui ne soit pas celui de la Bible... Tous ceux qui ne respectent pas scrupuleusement la loi des Ayatollah américains tombent sous le coup d'une condamnation sévère : la réclusion à perpétuité, en compagnie des prisonniers de droit commun, sur l'île de Los Angeles devenue un Alcatraz à ciel ouvert. Ceux qui ne tiennent pas à y séjourner ont toujours le choix : un mot de leur part et ils grillent sur la chaise électrique !

Fidèle à lui-même, à la fois taciturne et goguenard, Snake Plissken intègre la colonie pénitentiaire. Pour y purger une peine bien méritée ? Pas vraiment. Quoique guère consentant, Plissken doit remplir une mission jumelle de celle dont il s'acquitte en 1997. Motivé par un virus qui ne lui laisse que dix heures de répit avant d'envahir son organisme, le desperado se lance sur les traces du maître de Los Angeles, Cuervo Jones, un simili-Che Guevara prônant la révolution. A ses côtés : Utopia, la fille délurée du président des Etats-Unis. Avant de planter son rancunier papa, Utopia aura eu le temps de lui chiper une merveille électronique capable de neutraliser toutes les sources d'énergie de la planète. Qui possède cette boîte noire peut plonger la Terre dans les ténèbres et revenir au temps de la «Guerre du Feu»...

Dans la faune de Los Angeles où subsistent les vestiges archéologiques du passé, Snake Plissken vit une aventure entre science-fiction post-**Mad Max** et virulente satire sociale. Une drôle d'aventure picaresque que les Américains n'ont pas fêtée comme prévu. *Paramount* présageait un succès et **Los Angeles 2013** fait un flop retentissant. Regrettable mais somme toute logique. On ne peut pas se ruer à **Independence Day**, trépigner à la volée de bois vert que prennent ces couillons d'aliens et, parallèlement, se pâmer de contentement au retour d'un Snake Plissken acariâtre. Impossible. Le premier prône les valeurs américaines dans ce qu'elles présentent de plus détestable, le second les passe au laminoir. Un jeu de massacre qui écorche au passage le politiquement correct, la restriction des libertés au nom de la liberté justement, les chirurgiens esthétiques, les imprésarios occupés à retourner leur veste... John Carpenter et ses complices (Kurt Russell et la productrice Debra Hill) règlent leur compte aux icônes de deux siècles de civilisation. Une attaque souvent dure, cynique, qui résonne comme un aveu. Le renoncement à une citoyenneté ? Le cinéaste, aigri, s'en défend pourtant. Il aime son pays. Mais pas ce qu'il risque de devenir si la roue continue de tourner dans le sens des George Bush, des Ronald Reagan. D'un Bill Clinton même. Il le dit sans mâcher ses mots. Ses images ? Moins brillantes qu'à l'accoutumé, comme si le fond l'intéressait désormais plus que la forme. Comme si la surenchère dans le spectaculaire pesait de tout le poids de sa vanité sur ses épaules de vieil anar. Comme s'il n'avait justement pas envie de satisfaire, de gaver les pro-**Independence Day**.

Imparfait, inégal, alternant le meilleur et le ringard, **Los Angeles 2013** reste un film qu'il faut voir. Qu'il faut soutenir. Pour faire barrage à la sottise cosmique d'**Independence Day**.

■ M.T. ■

UIP présente Kurt Russell dans une production **Paramount Pictures/Rysher Entertainment** *LOS ANGELES 2013 (ESCAPE FROM L.A.* - USA - 1996) avec Stacy Keach - Steve Buscemi - Peter Fonda - George Corraface - Pam Grier - Valeria Golino - Cliff Robertson - Michelle Forbes - Jeff Imada - Bruce Campbell - Paul Bartel - A.J. Langer - Robert Carradine **photographie de** Gary B. Kibbe **musique de** Shirley Walker & John Carpenter **scénario de** John Carpenter - Kurt Russell - Debra Hill d'après les personnages créés par John Carpenter & Nick Castle **produit par** Debra Hill & Kurt Russell **réalisé par** John Carpenter

13 novembre 1996 **1 h 41**

■ *Entre basket et surf : le deltaplane, l'un des sports pratiqués par Snake Plissken dans* **Los Angeles 2013** ■

pour **New York 1997**, c'était sans doute pour reconnaître sa dette envers **Le Bon, la Brute et le Truand** et **Pour Quelques Dollars de Plus**. Je lui ai immédiatement annoncé que je voulais retrouver la couleur, le ton de ces films à travers mon jeu. Aujourd'hui, les westerns de Sergio Leone constituent des mythes, à l'image de leurs personnages. Ses héros ne subissent jamais d'humiliation, tandis que Snake Plissken, lui, est constamment bafoué et soumis. Voilà toute la différence entre Clint Eastwood et lui. Il est en permanence humilié, opprimé, et c'est certainement pourquoi le public souhaite plus ardemment encore assister à son triomphe. Toute personne contrainte de chevaucher une planche de surf sur une déferlante pour sauver sa peau est humiliée. Toute personne obligée de saisir l'entre-jambe de son copain pour vérifier sa réelle identité est humiliée. Toute personne à qui on inocule un virus mortel au terme d'un compte à rebours de 10 heures est humiliée. Plissken est d'autant plus humilié qu'on l'oblige à accomplir ce qu'il ne ferait pas de sa propre autorité... Il doit constamment faire face à l'humiliation. Il s'agit là d'un des thèmes principaux de **New York 1997** et de **Los Angeles 2013**. Cela situe Snake Plissken à un rang très à part chez les héros et le rend pas très attrayant pour nombre d'interprètes potentiels. Je pense qu'il subsiste beaucoup d'humour et de dignité dans un personnage qui survit à d'incessantes humiliations.


■ *Cuervo Jones (George Corraface) : sosie de Che Guevara et caïd en chef de l'île de Los Angeles* ■

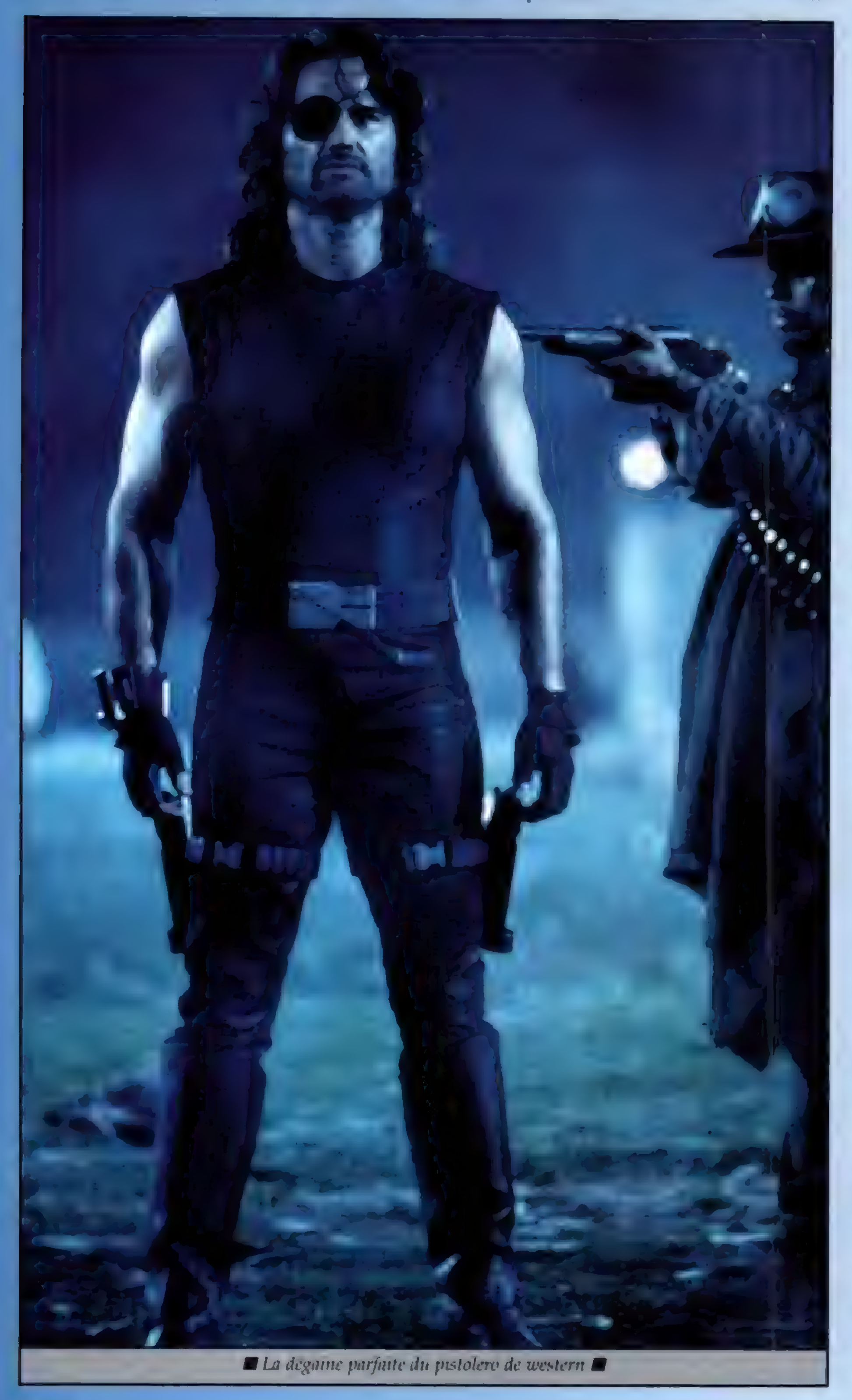
Dans *New York 1997*, le moindre intervenant s'étonne de la survie de Snake Plissken en ces termes : *«Oh, je te croyais mort !»*. Dans *Los Angeles 2013*, les protagonistes l'interpellent systématiquement par : *«Je te croyais plus grand !»*....

Une progression naturelle très simple à justifier. Dans **New York 1997**, tous les malfrats et criminels le connaissent au moins de réputation. Chez les repris de justice et même les flics, Snake Plissken est quelqu'un de célèbre, une véritable légende. S'il bénéficie d'une grande notoriété dans ce monde à part entière, il est quasiment inconnu, anonyme à l'extérieur. C'est un héros de guerre, mais quelle importance ça a ? Les criminels ont eu vent de rumeurs selon lesquelles la police l'aurait abattu. D'où cette petite phrase qui l'accueille là où il va dans cet univers clos. Parce qu'il a sauvé la vie du Président des Etats-Unis, Snake Plissken est soudain devenu quelqu'un de très médiatique, une star à part entière. Pourquoi ? Parce que, après **New York 1997**, sont apparues la vidéo, les chaînes de télévision câblées et la transmission par satellite. Grâce à ces innovations techniques, toute l'Amérique et une partie de la planète ont pu assister à la fuite d'O.J. Simpson au volant de sa voiture. J'ai alors pensé : «Voilà donc ce que veut mon pays, regarder cette merde en direct à la télévision !». Après quoi, est née une chaîne télé essentiellement consacrée à la police. Snake Plissken y aurait certainement tenu la vedette. En quinze ans, il a été reconnu coupable de 27 nouveaux crimes, certains d'ordre moral. De quoi justifier son omniprésence sur les écrans de télévision. Des écrans qui ont tendance à devenir de plus en plus grands d'ailleurs, à prendre parfois des proportions gigantesques. Véritable vedette sur cette chaîne policière et ailleurs, Snake Plissken serait ainsi perçu comme un géant, un type qui atteindrait facilement les deux mètres. Aujourd'hui, dans **Los Angeles 2013**, lorsque les gens le voient en chair et en os, ils sont surpris de rencontrer un homme de taille normale. Une ■ ■ ■

■ ■ ■ situation qui se présente souvent à moi. Les gens me disent ainsi : «Ah, je pensais que vous étiez plus grand !». Une humiliation de plus à l'actif de Snake ; elle lui enseigne l'humilité. Tout **Los Angeles 2013** prend racines dans la réalité de la société dans laquelle il vit et l'évolution des mœurs, de la technologie depuis 1997.

***New York 1997* et *Los Angeles 2013* ne sont guère charitables envers les Etats-Unis et tout particulièrement leur Président. Dans le premier film, le locataire de la Maison Blanche est un pleutre. Dans le second un authentique fasciste...**

N'oubliez pas que **New York 1997** et **Los Angeles 2013** sont des films de science-fiction, un genre, parmi d'autres, que John et moi adorons. Lorsque vous mettez en scène une histoire qui s'y rapporte, vous vous devez d'en connaître les règles, les possibilités que le genre vous offre. Ainsi, la science-fiction vous permet de dépeindre un monde situé entre le possible et l'improbable, d'y intégrer un personnage chargé de vous alerter sur certaines des orientations que prennent nos sociétés contemporaines. Ce qui fait que **New York 1997** est profondément enraciné dans son époque, dans les années 80. Je trouve stimulant de constater que, quinze ans plus tard, le public peut s'y replonger, le regarder objectivement malgré le décalage qu'amènent les années. Le tout n'est pas d'emballer un film qui soit simplement un divertissement, mais de poser cette question : «Ne trouvez-vous pas que **Los Angeles 2013** soit en même temps extrêmement drôle et extrêmement effrayant dans ses prédictions sur l'avenir ?». Le futur que le film décrit est une satire des événements actuels, du politiquement correct. Que penseraient Thomas Jefferson et Benjamin Franklin, deux des pionniers de la naissance des Etats-Unis, s'ils se retrouvaient à notre époque, dans une société où la dernière convention des Démocrates gravite autour de la triste histoire de la sœur du vice-président décédée pour avoir trop fumé ? Que penseraient-ils de ces politiciens qui récupèrent cette mort pour prôner l'anti-tabagisme le plus virulent et l'interdiction absolue aux citoyens de ce pays de fumer ? Bien sûr, tout le monde doit être informé sur les méfaits du tabac, mais je n'accepterai jamais que quelqu'un me dise si je dois ou non fumer. Les Etats-Unis ont été fondés sur des principes bien simples. Sa constitution souligne que vous êtes libre d'agir, de penser à votre guise, à partir du moment où vous ne blessez et n'offensez personne. La politique actuelle commence à s'en écarter sérieusement, à prêcher l'intolérance. En 1988, j'ai ainsi connu de sérieux ennuis parce que j'ai nourri des SDF en leur donnant de la viande rouge. La presse m'a violemment attaqué : manger de la viande, c'est tuer des animaux, c'est donc politiquement incorrect ! Pendant qu'on me tirait dessus à boulets rouges, la télévision diffusait un reportage au sujet d'une baleine échouée reconduite à la mer par des dizaines de gens. Mes explications ne pouvaient rien contre des images aussi puissantes. Dans le même registre, on assistera sous peu à la disparition de l'industrie de la fourrure aux Etats-Unis. Porter un manteau de vison est très incorrect politiquement. J'abonderais plutôt dans ce sens, à la différence que si une personne porte de la fourrure, je n'irais certainement pas l'insulter. Elle en a le droit. Nos dirigeants ne se préoccupent plus que de nous mettre des bâtons dans les roues, d'entraver nos libertés. Comme s'il existait un ministère pour nous empêcher de tourner en rond, un ministère qui vous fasse ressentir durement le temps que vous passez sur cette planète ! Moi, je veux simplement être libre de mes actes. Si je chevauche une moto les cheveux dans le vent, je veux avoir le droit de ne pas mettre de casque. Si je m'éclate la tête contre un mur, c'est parce que je l'aurai choisi, parce que j'aurai pris mes responsabilités. Je comprends pourquoi les motards se doivent de porter cette protection. Je dirais même à mes enfants : «Si vous voulez faire de la moto, mettez un casque !». S'ils ne suivent pas mes conseils, je le comprendrai parfaitement. Là, ils risquent leur vie, pas celle des autres, comme le ferait un séropositif faisant l'amour sans préservatif. Dans cette situation, vous pouvez tuer quelqu'un. Vous êtes un assassin. Tout ça pour vous dire que **Los Angeles 2013** pose ces questions essentielles : «Jusqu'où irons-nous ? Dans quelle voie s'engage exactement ce pays ?». Et encore, comment de petits morceaux de liberté vont-ils nous être retirés ? De petits, ces fragments deviendront de plus en plus grands.



■ *La dégaine parfaite du pistolero de western* ■

A vous entendre, on a le sentiment que vous n'aimez guère votre pays !

Bien sûr que j'aime mon pays ! Je ne m'attendais pas à ce que les Américains acceptent **Los Angeles 2013** dès sa sortie. Après tout, ils n'ont pas très bien réagi à **New York 1997** en 1981. **Les Aventures de Jack Burton** et **The Thing,** que j'ai également tournés avec John Carpenter, n'ont guère bénéficié d'un accueil généreux. Tous ces films nécessitent un délai de dix ans pour être pleinement appréciés. **Los Angeles 2013** ne déroge pas à la règle. John et moi en sommes conscients. J'aime travailler avec lui car il n'a peur de rien. Il n'a pas peur d'aller à l'encontre des idées reçues, de se mettre le public à dos. Il n'a pas peur de secouer les gens. Dans ce sens, **Los Angeles 2013** est un film typiquement américain, totalement paradoxal. Il s'agit d'abord d'une autocritique, d'une remise en question. Je crois que le gouvernement doit rendre nos vies meilleures, mais cela ne signifie pas que nous devions bâtir un état policier, sécuritaire. C'est le message que fait passer **Los Angeles 2013**.



■ *La chevauchée fantastique façon John Carpenter : à la Mad Max 2 !* ■

Le film traduit également mon inquiétude et celle de John. Si nous n'améliorons pas aujourd'hui notre système de protection sociale et médicale, nous courons droit à la catastrophe, à la marginalisation d'un large pourcentage de nos enfants, de nos petits-enfants.

Une attitude très paradoxale d'autant que vous habitez Los Angeles, que nous n'avez pas brutalement déménagé en écrivant le film. D'un côté, vous tapez sur une ville. De l'autre, vous y vivez confortablement...

Une attitude aussi paradoxale que le microcosme de Los Angeles ! J'y habite et, pourtant, la ville n'est guère à son avantage dans le film. J'assume cette contradiction. Je suis américain, ce qui me donne la possibilité de critiquer les institutions, les lois, les orientations du gouvernement. La nationalité américaine me permet aussi de surmonter n'importe quel sentiment de culpabilité. Il n'existe, dans ce pays, qu'une ligne ténue entre une approche expérimentale de gouverner une société et l'anarchie. C'est d'abord cet examen de la société qui rend un film plus passionnant encore à fabriquer. Un examen nécessaire. Si **Los Angeles 2013** ne s'était pas engagé dans cette direction, nous ne l'aurions pas tourné. Le scénario nous a demandé une demi-douzaine de versions différentes avant que nous trouvions le ton juste. Regrettable que le public américain ne nous ait pas emboîté le pas. De la science-fiction, il n'attendait certainement pas ça. Les messages, les grands débats sur la societé, il les désire dans un film sérieux, contemporain, avec des personnages contemporains auxquels il peut s'identifier. Pour ma part, je soutiens que science-fiction et comédie peuvent véhiculer des questions cruciales. Aussi sombre que peut être un film, c'est le cas de **Los Angeles 2013**, ses créateurs ont toujours la possibilité d'y distiller un humour sardonique, satirique par lequel transitent des interrogations légitimes, qui ne se prêtent pas vraiment à la rigolade. Ces positions font partie intégrante de la carrière de John Carpenter, de la mienne qui reste étroitement liée à la sienne. Tous les films que nous avons tournés ensemble vont dans ce sens. C'est pourquoi ils demeurent longtemps incompris, rejetés. Si **The Thing** est aujourd'hui une œuvre respectée, considérée comme un classique, cela n'a pas toujours été le cas. A l'époque de sa sortie, le public et la critique l'ont dédaigné, ne voulant pas franchir les limites d'une histoire horrifique sur fond de paranoïa. A y regarder de plus près, **The Thing** dit explicitement que ses protagonistes affrontent une créature aussi affreuse, aussi moche que l'humanité peut l'être. Il faut l'être, moche, pour ruiner cette planète comme nous continuons à le faire. Le monstre de **The Thing** renvoie à ce que nous sommes. John et moi sommes très honnêtes envers les histoires que nous racontons. Si, dans **New York 1997**, nous transformons Manhattan en gigantesque pénitencier à ciel ouvert, c'est parce que toute la ville ressemble déjà à une vaste prison. En comparaison, Los Angeles, c'est l'Hôtel California, une prison dorée, quatre étoiles !

Vous sentez-vous prisonnier de Los Angeles, d'Hollywood ? Une nouvelle métaphore à votre actif et à celui de John Carpenter ?

Los Angeles est une prison remplie de détenus libres. Vous pouvez vous y incarcérer quand bon vous semble ! Vous savez qu'un gigantesque séisme menace Los Angeles, qu'il sera particulièrement dévastateur. A ce titre, Los Angeles s'apparente à Pompéi, l'une des villes phares de la Rome Antique. Pourquoi les 22.000 citoyens de Pompéi n'ont-ils pas quitté leur île ? Ils n'étaient pourtant pas sans ignorer que le volcan allait prochainement entrer en irruption. Je vais vous dire pourquoi ils n'ont pas pris les jambes à leur cou. Lorsque vous étudiez les luxueuses maisons, les fresques murales pornographiques, la prospérité ambiante, vous vous dites : «Mais c'était la nouba permanente, la fête toute l'année, la super partouze !». Face à la menace, comment ont réagi les gens de Pompéi ? Ils ont fait ce que tout être humain aurait fait à leur place. Ils sont allés voir le volcan de plus près. Les hommes ont dit à leur épouse : «Chérie, pas de mouron à se faire. Quand ça pétera, on sera loin». Et voilà que ça pète plus tôt que prévu. Des siècles après, les archéologues retrouvent dans les cendres des bonshommes pétrifiés, surpris, l'air de penser : «Oh, putain de merde. On n'avait pas prévu ça !». Même topo à Los Angeles à l'aube du 21ème siècle. Nous sommes là à attendre paisiblement qu'un titanesque tremblement de terre rase la ville et fasse des millions de victimes. Plus tard, d'autres diront : «Mais pourquoi sont-ils restés ?». Je vous le donne en mille. Parce qu'on baigne dans l'euphorie. Parce que c'est en permanence la mégateuf ! Los Angeles, c'est Pompéi !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

(1) Plus précisément Charles Whitman qui, un jour d'été de 1966, causa un véritable carnage parmi les étudiants de l'Université du Texas. Ce «mass murderer» a vraiment existé.

KURT RUSSELL

FICHE DE RENSEIGNEMENTS

Né le 17 mars 1951 à Springfield dans le Massachusetts, Kurt Russell est le fils du joueur de base-ball Bing Russell devenu par la suite l'un des shérifs de la série *Bonanza*. Kurt Russell fait des débuts précoces dans des productions familiales, *Disney* généralement. Il s'essaie, sur les traces de papa, à la profession de joueur de base-ball en 1973. Kurt Russell divorce de la comédienne Season Hubley (sa partenaire dans **New York 1997**), qui lui donne un fils en 1980, pour convoler ensuite avec une autre comédienne, Goldie Hawn, qu'il côtoie pour la première fois sur le plateau de **The One and Only, Genuine, Original, Family Band**, en 1968. Goldie Hawn partage la vedette des comédies inédites dans les salles françaises **Swing Shift** et **Overboard** avec son mari. Deux bides. Depuis, les époux ne se fréquentent plus que dans le privé.

1961 - **It Happened at the World's Fair/Blondes, Brunes Rousses** de Norman Taurog
1963 - *The Travels of Jamie McPheeters* (série TV)
1964 - **Guns of Diablo/Le Californien** Boris Sagal de Jamie McPheeters (TV/épisodes remontés pour le cinéma)
1966 - **Follow me, Boys !/Demain des Hommes** de Norman Tokar
The Adventure of Bullwhip Griffin de James Neilson
Mosby's Marauders de Micheal O'Herlihy
1968 - **The One and Only, Genuine, Original, Family Band** de Michael O'Herlihy
The Horse in the Gray Flannel Suit/Le Cheval aux Sabots d'Or de Norman Tokar
1970 - **The Computer Wore Tennis Shoes** de Robert Butler
1971 - **The Barefoot Executive** de Robert Butler
Fool's Parade de Andrew V. McLaglen
1972 - **Now you See him, Now you Don't** de Robert Butler
1973 - **Charly and the Angel** de Vincent McEveety
1974 - **Superdad** de Vincent McEveety
The New Land (série TV)
1975 - **The Strongest Man in the World** de Vincent McEveety
Search for the Gods/La Recherche des Dieux de Jud Taylor (TV)
The Deadly Tower ou **Sniper** de Jerry Jameson (TV)
1976 - **The Quest/Sur la Piste des Cheyennes** de Lee H. Katzin (pilote + série TV).
1977 - **Christmas Miracle in Caufield, USA** ou **The Christmas Coal Mine Miracle/Le Miracle de la Mine** de Jud Taylor (TV)
1979 - **Elvis/Le Roman d'Elvis** de John Carpenter (TV)
1980 - **Used Cars/La Grosse Magouille** de Robert Zemeckis
Amber Waves de Joseph Sargent (TV)
1981 - **Escape from New York/New York 1997** de John Carpenter
The Fox and the Hound/Rox et Rouky de Art Stevens, Ted Berman & Richard Rich (voix)
1982 - **The Thing**/idem de John Carpenter
1983 - **Silkwood/Le Mystère Silkwood** de Mike Nichols
1984 - **Swing Shift**/idem de Jonathan Demme
1985 - **The Mean Season/Un Eté Pourri** de Philip Borsos
1986 - **The Best of Times** de Roger Spottiswoode
Big Trouble in Little China/Les Aventures de Jack Burton dans les Griffes du Mandarin de John Carpenter
1987 - **Overboard** de Garry Marshall
1988 - **Tequila Sunrise**/idem de Robert Towne
1989 - **Winter People**/idem de Ted Kotcheff
Tango & Cash/idem de Andrei Konchalovsky & Albert Magnoli
1991 - **Backdraft**/idem de Ron Howard
1992 - **Unlawful Entry/Obsession Fatale** de Jonathan Kaplan
Captain Ron/idem de Thom Eberhardt
1993 - **Tombstone**/idem de George Pan Cosmatos
1994 - **StarGate/StarGate, La Porte des Etoiles** de Roland Emmerich
1996 - **Executive Decision/Ultime Décision** de Stuart Baird
Escape from L.A./Los Angeles 2013 de John Carpenter
Breakdown de Jonathan Mostow
1997 - **Soldier** de Paul Anderson

Kurt Russell apparaît également, en tant que vedette invitée, dans les séries *Le Fugitif, Hawaï Police d'Etat, Gunsmoke, Daniel Boone, Gilligan's Island, Lost in Space, The F.B.I.* et *Love American Style*, épisode **Beginner's Luck**.

ONCE A THIEF



Entre deux mégaproductions hollywoodiennes, à savoir BROKEN ARROW et FACE OFF tout deux interprétés par John Travolta, John Woo s'offre un intermède de télé. Une occasion de pratiquer le sport favori de la petite lucarne, filmer dans l'urgence, bricoler, trouver des solutions sur un tempo d'enfer, juguler les débordements de violence, surveiller son vocabulaire... Le très romantique réalisateur de THE KILLER, des SYNDICAT DU CRIME et d'UNE BALLE DANS LA TÊTE commente cette expérience inédite pour lui, d'abord exploitée en vidéo en France...


John Woo : premières armes TV pour un cinéaste sous la pression du chronomètre

Pourquoi avez-vous tourné le remake du film que vous aviez réalisé en 1991 à Hong Kong ? Expliquez-nous cette curieuse initiative...

Ce sont les scénaristes Glenn Davis et William Laurin qui ont eu l'idée de **Once a Thief** sous la forme actuelle. Ils adoraient le film original, ses personnages, et ont senti qu'il y avait là matière à une très bonne série télé. Il y a deux ans et demi, ils sont venus à ma rencontre pour me proposer de parrainer le projet. Au début, je n'étais pas très chaud. Surtout par ignorance. Je ne connaissais absolument pas la production télé. Excepté quelques épisodes d'*Aux Frontières du Réel*, je ne connaissais de la télévision que les journaux d'information. Ayant de nombreux scripts en cours de développement, je n'avais guère de temps à consacrer à **Once a Thief**. Pourtant, j'ai lu son scénario que j'ai jugé intéressant, assez bon même dans la mesure où il mettait l'accent sur un aspect émotionnel que je n'avais pas exploité dans mon film. Devant l'insistance de Glenn Davis et William Laurin, j'ai fini par céder. J'étais également très curieux de travailler pour la télévision, de relever ce défi. Moi qui m'étais habitué à des grosses productions comme **A Toute Epreuve, Chasse à l'Homme** et **Broken Arrow**, j'avais soudain à faire face à des conditions nettement moins confortables. J'ai dû, pour un budget de 4 millions de dollars, boucler le pilote de **Once a Thief** en 25 jours de tournage. Mais ce défi ne constitue pas l'unique raison de ma collaboration. Terence Chang, mon agent et producteur, et moi avons trouvé là matière à concrétiser une vieille ambition. En admettant que je réalise le pilote de **Once a Thief**, que celui-ci obtienne un certain succès, une série serait lancée. En y associant mon nom, je pourrais également en contrôler les aspects créatifs. Et pourquoi pas, dans ce cas, ne pas faire de cette série un banc d'essai pour de jeunes réalisateurs ? **Once a Thief** leur donnerait ainsi la possibilité de travailler, d'apprendre. J'ai longuement discuté avec tant d'étudiants en cinéma qui n'attendaient que ça. Avec de jeunes comédiens aussi. La série *Once a Thief* existe pour leur donner un coup de pouce. Voilà pour les motifs de ma présence à son générique. Quant à l'argent, je m'en fiche. Beaucoup de mes films ayant rapporté pas mal d'argent, je voulais en quelque sorte renvoyer l'ascenseur, faire quelque chose pour les autres.


Marc Ramsey (Ivan Sergei), Li Ann Tsei (Sandrine Holt) et Victor Mansfield (Nicholas Lea) : l'union sacrée contre les triades !

Comment vous êtes-vous adapté aux contraintes d'un tournage pour la télévision. En termes de budget et de temps, cela n'a rien à voir avec un *Broken Arrow* par exemple !

Pas facile du tout. Mais il s'agit là d'un bon entraînement. Il faut travailler rapidement, filmer le plus intelligemment possible en un temps minimum. Contrairement à moi, les techniciens de **Once a Thief** avaient l'habitude de ces rythmes frénétiques. Ils connaissaient aussi mes précédents films, ma manière de bouger la caméra. Nous avons donc trouvé un moyen d'encadrer les plateaux de rails pour permettre les plus longs travellings possibles. Découpés par David Wu, le monteur de **The Killer**, ces images ont donné une multitude de plans utilisables. Sur un tournage pareil, vous devez sans cesse ruser. Moi, je ne facilitais la tâche de personne dans la mesure où j'aime avoir le choix, essayer plusieurs angles de prises de vues, un luxe que la télévision n'offre généralement pas à ses réalisateurs. Pour certaines séquences d'action de **Once a Thief**, nous n'avions guère plus de une ou deux journées de tournage. Pour la scène finale sur les docks, nous ne pouvions pas dépasser les 6 heures. Interdit de tourner après 11 heures du soir. Après, nos explosions auraient réveillé les riverains et la police serait intervenue. De la folie ! Parfois, le décor d'une scène se construisait pendant que je bouclais la précédente sur le plateau d'à côté. Une heure avant de filmer, j'ignorais à quoi il ressemblerait précisément ! Il arrivait que nous tournions, la même journée, dans quatre ou cinq décors différents. Interdit de dépasser les deux, trois ou quatre prises, suivant le calendrier, pour chaque plan ! Grâce au sens de l'organisation des techniciens canadiens, j'ai pu mener **Once à Thief** à son terme. Multiplier les plans, les ima-

ges, les mouvements de caméra comptait énormément à mes yeux car je voulais qu'il ait plus l'air d'un film que d'un téléfilm. D'ailleurs, le chef opérateur Bill Wong et le monteur David Wu, deux collaborateurs de longue date, m'ont aidé à tenir cet engagement.

Ne ressentez-vous pas une certaine frustration à devoir vous plier à cette discipline nouvelle qui, de toute manière, ne bénéficiera pas de la reconnaissance d'un film de cinéma ?

Ce serait mentir que de prétendre qu'une expérience pareille ne passe pas par une certaine frustration. Le côté positif : mettre à contribution le manque de temps pour essayer, expérimenter sans cesse. Je dois aussi avouer que **Once a Thief** m'a offert de cohabiter avec des gens sains, simples et travailleurs. Contrairement à un tournage cinéma, vous ne vous heurtez pas sans cesse à des problèmes d'ego, aux jeux de lutte pour un petit peu plus de pouvoir encore, aux mesquineries... Vous n'avez pas besoin de rendre en permanence compte au studio, de consacrer des heures interminables à des réunions qui se succèdent sans but précis, à toutes ces tergiversations sur le choix de telle ou telle star, de tenir compte de l'avis de tout le monde... C'est la liberté en somme ! S'il tombe des cordes, c'était souvent le cas à Vancouver, vous pouvez immédiatement vous replier sur une autre séquence, un autre décor, improviser. Sur un gros film hollywoodien, les gens se tournent les pouces en attendant que l'averse passe et que ça sèche ! Sur **Once a Thief**, nous mettions directement en application les idées nouvelles sans attendre le feu vert de la production. A Hong Kong, je travaillais ainsi. Ma méthode préférée.

Qui dit télévision, dit aussi censure, autocensure...

La télévision implique une réglementation sévère. Il est strictement interdit de faire couler le sang. Interdit de montrer une arme pointée sur la tête de quelqu'un, d'employer un certain vocabulaire... Nous avons donc trouvé des moyens de décrire autrement l'action, en limitant les concessions au strict minimum. Parfois, il faut savoir préférer l'humour à la violence pure ! Ce sont les dialogues qui m'ont posé le plus de problèmes. Dans tous mes films, surtout ceux produits à Hong Kong, je privilégie les images, le visuel. Pas question de perdre du temps à blablater. Or, c'est le principe même de la télévision. D'abord, j'ai demandé à Glenn Davis et William Laurin de revoir le scénario et d'employer davantage d'images que de mots dans la



■ *Li Ann Tsei : la fille du groupe. Belle, intelligente et armée* ■

narration. Ils m'ont expliqué que la télévision ne le permettait pas, que les spectateurs écoutaient plus qu'ils ne regardaient leur poste. Voilà pourquoi les personnages passent leur temps à expliquer le récit, à rappeler ce qui se passe, à souligner leurs états d'âme... Cette surabondance de dialogues a bien failli me rendre dingue !

Ce nouveau *Once a Thief* est-il rigoureusement fidèle au premier du nom ?

Il existe une différence majeure entre le **Once a Thief** tourné à Hong Kong et le nouveau. Le premier est la combinaison de plusieurs films de François Truffaut, **Jules et Jim** en tête. Les rapports amoureux entre Chow Yun Fat, Leslie Cheung et Cherie Chung sont très romantiques, très européens. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Ivan Sergei, Nicholas Lea et Sandrine Holt entretiennent une relation plus américaine disons, moins complice, moins cérébrale.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■



■ *Un casse acrobatique pour un polar que son auteur souhaite le moins «télé» possible* ■

BAPTEME CATHODIQUE

En 1991, pour se remettre du douloureux échec commercial du traumatisant **Une Balle dans la Tête**, John Woo se tourne vers la comédie policière, branche Jackie Chan. Blindé par la présence au générique des stars Chow Yun Fat, Leslie Cheung et celle, plus modeste, de Cherie Chung, le cinéaste réalise ainsi **Once a Thief** sur un ton très léger, mixant ménage à trois, vaudeville, cambriolage ingénieux et arts martiaux. Une récréation avant de partir à l'assaut d'**A Toute Epreuve**. De manière aussi surprenante qu'incongrue, ce **Once a Thief** made in Hong Kong devient aujourd'hui un téléfilm occidental. Un téléfilm qui reprend l'argument de base du film pour le recycler en prétexte à une série dont les héros forment une sorte d'organisation occulte internationale anti-Triades aux ordres d'une certaine Directrice. Ma première, Li Ann Tsei (Sandrine Holt dont on peut mater les seins dans **Rapa Nui**) est une ancienne voleuse à la solde de la famille Tang. Famille des Triades à laquelle appartenait aussi mon second, Mac Ramsey, fils adoptif du grand patron. Mon troisième : Victor Mansfield (Nicholas Lea, le Krycek d'*Aux Frontières du Réel*), un flic spécialisé dans le double-jeu et les faux-semblants. Tandis que les deux mâles se chamaillent pour les beaux yeux de l'élément féminin, Michael Tang, petit dernier en date d'une lignée de malfrats, délaisse un Hong Kong presque pékinois pour réapparaître à Vancouver. Ambitieux, il complote de voler à un puissant banquier véreux son illicite business. C'est ce bandit en col blanc que le trio doit protéger contre les tueurs de Tang. Un Tang qui renoue violemment avec Li Ann et Mac après une séparation forcée de deux ans. Il n'appréciait guère que son complice convole avec celle que Papa lui avait promise en mariage.

Les contraintes liées à la production télévisée étant ce qu'elles sont, à savoir drastiques côté porte-monnaie et calendrier, les miracles sont rarement possibles. Et, tout grand cinéaste qu'il soit, John Woo ne transforme pas l'ordinaire en or. Sa patte, on la reconnaît immédiatement dans **Once a Thief**. Son style et quelques séquences au glorieux pedigree (les liasses de billets du **Syndicat du Crime**, la scène dansée de l'amorce du **Syndicat du Crime 2**, les tarzanneries d'**A Toute Epreuve**...). Les fans apprécieront davantage que le trop hollywoodien **Broken Arrow**. Les retrouvailles de John Woo avec les gunfights homériques, les ralentis sur fond d'explosion, les arrêts sur image et les travellings déments ne signifient pourtant pas que **Once a Thief** soit de la même eau que **The Killer** ou même **Chasse à l'Homme**. Loin s'en faut. C'est juste un divertissement léger, assez bavard qui, même s'il sort de la fastidieuse routine télé, ne remplace pas une nième vision des fleurons sus-nommés.

■ M.T. ■

Film-Office Vidéo présente une production **Alliance Communications** *ONCE A THIEF* (Canada/USA - 1996) avec Sandrine Holt - Ivan Sergei - Nicholas Lea - Michael Wong - Robert Ito - Alan Scarfe - Jennifer Dale **photographie de** Bill Wong **musique de** Amin Bhatia **scénario de** Glenn Davis & William Laurin **produit par** Wendy Grean - John Woo - Terence Chang **réalisé par** John Woo

actuellement disponible à la location 1 h 36

Une histoire osée d'amours féminines sur fond de sang, d'oseille et de mafia !

BOUND

Il y avait déjà les frangins Coen. Il faudra désormais compter avec les frères Wachowski, Larry et Andy. Sous influence, sans être des «sous-réalisateurs», ils explorent les conventions du film noir en injectant une bonne dose de saphisme dans le récit. Mais BOUND se garde bien de tomber dans l'approche vulgaire de BASIC INSTINCT et ses garces de lesbiennes. Respecteux de leurs personnages, les frères Wachowski croient encore à la force des sentiments...



■ Violet (Jennifer Tilly) emploie la manière forte. Uniquement pour l'appât du gain ? ■

«L*e meilleur tueur du monde veut raccrocher. Mais pour le remplacer il faudra d'abord l'éliminer».* Cette accroche anthologique ornait l'affiche française d'**Assassins** et résumait finalement assez bien l'ineptie d'un script dont le souvenir arrache encore des rires nerveux aux rares infortunés qui ont ouvert leur porte-monnaie pour assister à ce ratage navrant. Alors bien sûr, on avait enterré les responsables de ce sinistre «spectacle» dans la catégorie décidément très peuplée des personnalités «à fuir» d'Hollywood. Erreur. Double erreur, même. Car c'est aux scénaristes d'**Assassins**, Larry et Andy Wachowsky, que l'on doit **Bound**, l'un des meilleurs films américains de la rentrée, une de ces petites séries B devenues si précieuses et si rares à l'heure d'**Independence Day** et autres **Twister**. *«S'il vous plaît, précisez à vos lecteurs que nous avons tout fait pour retirer nos noms du générique d'* ***Assassins****. Malheureusement, sur ce genre de gros budget, seuls les pontes du studio sont habilités à prendre une telle décision».* On comprend déjà mieux. Car la réussite de **Bound** et sa séduction proviennent justement en grande partie de son écriture étonnamment maitrisée et subtile.

Le film conte l'histoire de Violet (Jennifer Tilly, formidable), maîtresse d'un mafieux spécialisé dans le blanchiment de l'argent sale (Cæsar, incarné par Joe Pantoliano). Sa vie bascule lorsqu'elle rencontre un troisième larron qu'elle va tenter d'utiliser pour dérober une valise remplie de petites coupures et refaire sa vie. Ce qui, on s'en doute, n'est pas du goût de Gino, le parrain qu'interprète Richard Sarafian (mais oui, le réalisateur du **Convoi sauvage**). Jusque là, rien de bien original. Il se trouve simplement que le troisième larron en question est une femme, Corky (superbe Gina Gershon, la Cristal de **Showgirls**), et que cela complique singulièrement l'équation. *«Change le sexe des personnages, c'est la clef de tout»* aurait conseillé un jour Howard Hawks à Jean Negulesco. Suivant ce principe, les deux frères transforment en icône lesbienne le personnage classique de l'ex-prisonnier malchanceux embarqué dans une sale affaire par une femme fatale, et s'ouvrent ainsi de vastes possibilités de variations. *«Nous voulions jouer sur les conventions du genre. Il fallait que le spectateur se sente en terrain connu. Dès lors il devenait amusant de lui faire perdre pied, de le surprendre».*



■ Ceasar (Joe Pantoliano) : un mafieux spécialiste du blanchiment de l'argent sale ■

L'homosexualité de Corky rehausse par exemple la suspicion assez traditionnelle qui pèse sur les véritables motivations de Violet - sera-t-elle loyale ou n'est-elle qu'une manipulatrice cynique ? - d'une ambiguïté sur sa nature sexuelle. Le choix des deux comédiennes principales se révèle à ce titre extrêmement judicieux et le contraste entre Jennifer Tilly, sa petite voix sucrée, son allure de petite fille un peu nunuche et le physique plus dur, plus sec de Gina Gershon, évite la caricature type **Gazon Maudit** et sert incontestablement le propos du film. *«Toutes les actrices un peu installées que l'on avait pressenties se sont défilées. Elles trouvaient ces personnages de «gouines» trop risqués pour leur précieuse carrière. On a vraiment eu de la chance de rencontrer Jennifer et Gina qui, elles, ont tout de suite compris qu'à Hollywood on ne leur proposerait pas ce genre de rôles tous les jours».* Dès la première rencontre des deux personnages, dans un ascenseur, les cinéastes jouent sur leur opposition physique et leur étonnante complémentarité, source d'un trouble qu'ils réussissent à maintenir tout au long du film. De même les scènes d'amour possèdent-elles une saveur toute particulière, une vraie signification, d'autant que l'on est vraiment très loin de l'imagerie habituelle destinée à titiller la libido des spectateurs mâles. *«On*

voulait à tout prix éviter ça, le soixante-neuf et toutes ces conneries. Vraiment montrer deux femmes en train de faire l'amour, de façon physique, graphique. L'autre jour on a vu le film au milieu de 1.600 lesbiennes. Et elles ont incroyablement bien réagi à ces scènes. A la fin de la projection elles nous ont carrément portés en triomphe !». On le voit, il ne s'agit pas plus ici de féminisme démagogique à la **Thelma et Louise** que de super-garces type Sharon Stone dans **Basic Instinct** ou Linda Fiorentino dans **Last Seduction**, qui répondent à tous les fantasmes masculins les plus vils. Non, **Bound** raconte l'histoire d'amour de deux vraies femmes qui refusent leur statut d'objets sexuels, de deux héroïnes qui tentent de prendre leur destin en main. *«Nous aimons les femmes fortes et le film noir possède un univers sensuel et stylisé qui a toujours généré des personnages féminins intéressants»*, disent encore les auteurs. La grande idée aura été de traiter leur homosexualité comme une relation symbiotique et d'en avoir ainsi fait un motif cinématographique plutôt que le sujet principal de leur film. En d'autres termes, c'est la force de leur lien qui compte, pas sa nature. D'où le titre («bound» signifie «liées») et quelques plans magnifiques, tel celui des deux femmes séparées par une cloison mais tendant la main l'une vers l'autre, comme si elles pouvaient se voir, se toucher...

Cette réflexion sur le film noir, cette approche intellectuelle des figures narratives du genre rappellent bien sûr les frères Coen, et **Bound** accumule d'ailleurs les références ou du moins des affinités certaines avec les films des deux frangins les plus célèbres du cinéma américain : **Blood Simple** est cité environ douze fois, **Barton Fink** à peine moins et, par instants, on n'est pas si éloigné non plus de **Miller's Crossing**... Pas très habile, on l'admettra, de la part de deux frères cinéastes, cette référence n'invalide pourtant pas **Bound** comme elle pouvait le faire de **Petits Meurtres entre Amis**, par exemple. Car l'attachement aux personnages, la rigueur de leurs contours psychologiques, l'absence aussi de théorisation excessive sont autant de points de divergence avec les auteurs de **Fargo**. Et en définitive **Bound** tient beaucoup plus du vaudeville macabre que de l'implacable mécanique scénaristique de **Blood Simple**. A tel point que l'on a parfois l'impression d'assister à une version tarée d'«Au théâtre ce soir», avec sa valise pleine de fric, ses quiproquos et son unité de lieu... Stylistiquement pourtant, la filiation est également évidente et les frères Wachowsky multiplient les plongées directes - en a-t-on déjà vues autant dans un seul et même film ? - ou les travellings sur les objets, entre autres *trademarks* de leurs prestigieux aînés. Sur ce sujet les deux frères bottent en touche : *«C'est tout de même étrange. On nous a beaucoup reproché la stylisation extrême de **Bound**, mais personne ne se plaint de tous ces films tellement plats visuellement qu'ils ressemblent à des émissions de radio».* De fait **Bound** est un film extraordinairement bien produit (comme on peut le dire d'un disque) et bénéficie d'un vernis formel exceptionnel eu égard à son budget très modeste de 4 millions de dollars. La bande son est hallucinante (quels coups de feu !!) et la photo de Bill Pope (**Darkman, L'Armée des Ténèbres**), très contrastée, évoque l'univers des comics que les deux frères connaissent bien - ils en ont notamment écrits pour Clive Barker - et qui semble avoir été une de leurs principales influences pour **Bound**. *«Surtout «Sin City» de Frank Miller»*, précisent-ils, *«et pour cela nous avions besoin de quelqu'un comme Bill, qui possède cette culture sur le bout des doigts et qui, grâce à sa collaboration avec Sam Raimi, savait comment régler les mouvements de caméra un peu tordus que nous avions en tête».*


■ *Des dollars et une femme fatale, ingrédients indispensables à la réussite d'un film noir* ■


■ *Ceasar et sa maîtresse Violet : il y a de l'eau dans le gaz !* ■


■ *Violet et Corky (Gina Gershon), intimement liées et liguées contre les hommes* ■

Inventif, violent, drôle mais jamais parodique, **Bound** n'est pas une révolution, ni un classique instantané. Juste une première œuvre excitante et pleine de promesses. On attend donc beaucoup du prochain film d'Andy et Larry, **Matrix**, une histoire de science-fiction designée par Geoff Darrow (dessinateur du comic book «Hard Boiled») et même du «remake» d'**Assassins** qu'ils ont en projet. *«On y travaille, mais chut, surtout ne le dites à personne...».* Trop tard !

■ **Léonard HADDAD** ■

UGC PH - Castle Rock/Turner présente Jennifer Tilly & Gina Gershon dans une production **Dino De Laurentiis/Summit Entertainment/Newmarket Capital Group** *BOUND* (USA - 1996) avec Joe Pantoliano - Barry Kivel - John P. Ryan - Christopher Meloni - Richard Sarafian **photographie de** Bill Pope **musique de** Don Davis **produit par** Dino De Laurentiis **écrit et réalisé par** Larry et Andy Wachowsky

6 novembre 1996 **1 h 48**

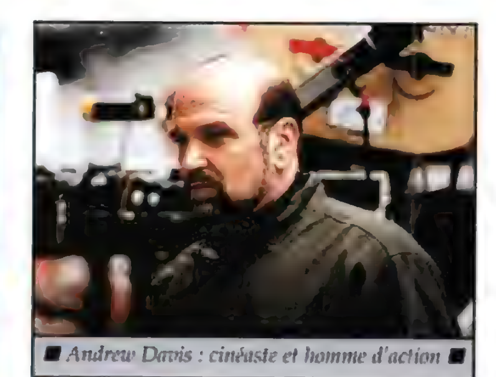
De l'art et la manière d'essayer d'imposer sa marque au royaume de l'anonymat !

POURSUITE

monsieur météo fraîche

ANDREW DAVIS

Ancien journaliste, photographe et opérateur de télévision, Andrew Davis peut se targuer d'en connaître une tranche en matière d'action. Il dirige Steven Seagal à deux reprises (dans NICO et PIÈGE EN HAUTE MER), Harrison Ford (LE FUGITIF), Chuck Norris (SALE TEMPS POUR UN FLIC), Gene Hackman (OPÉRATION CRÉPUSCULE)... Un palmarès éloquent pour ce petit-fils d'immigrants russes et roumains. Adepte de l'auto-stop en France durant sa folle jeunesse, il se fait les griffes sur des spots publicitaires en tant que directeur de la photographie, puis sur un concert filmé d'Elvis Presley, avant d'en venir au cinéma via la série B. La série B qu'il honore dans ses premières mises en scène, dont le thriller horrifique THE FINAL TERROR avec les débutantes Darryl Hannah et Rachel Ward. Loin le temps des vaches maigres. Aujourd'hui, Andrew Davis compte parmi les cinéastes sur lesquels Hollywood mise gros...


■ Andrew Davis : cinéaste et homme d'action ■

A Hollywood, lorsqu'il s'agit de produire un blockbuster pétaradant, quelques noms de réalisateurs viennent aux oreilles des huiles des studios. Le premier choix : John McTiernan, James Cameron. Le choix opportuniste : Jan de Bont. Le choix risqué : Renny Harlin, naufragé de **L'Ile aux Pirates**. Le choix pantouflard : John Badham, Walter Hill, Peter Hyams, Richard Donner... Dans quelle catégorie se situe Andrew Davis ? Difficile à dire, sans doute dans à peu près toutes selon la réussite ou l'échec de son dernier rejeton. Au rayon opportuniste après **Piège en Haute Mer**. Pas loin du premier choix après **Le Fugitif**. Plus proche du pantouflard après **Poursuite**. La réussite d'un film d'Andrew Davis dépend essentiellement de la qualité de son scénario. **Sale Temps pour un Flic** par exemple, son entrée dans le genre, bénéficie d'un script béton. Classique mais solide. Et pour cause, il était à l'origine destiné à Clint Eastwood. *«L'histoire originelle était très différente de la version actuelle. Devant le refus de Clint Eastwood, nous l'avons revue, entièrement adaptée à la personnalité de Chuck Norris.* ***Sale Temps pour un Flic*** *s'est transformé en enquête se situant à Chicago, avec tout ce que cela implique en flics et trafic de drogue. Sa sortie fut couronnée de succès. Dès lors, les producteurs m'ont exclusivement sollicité pour des films d'action. Lorsque vous rapportez de l'argent aux gens, ceux-ci veulent que vous leur en fassiez gagner toujours plus».* Dans ce domaine, Hollywood ne se plaint pas des services d'Andrew Davis. Modeste série B produite par un studio, **Nico** franchit la barre des 50 millions de dollars au box-office américain tout en installant Steven Seagal sur le piédestal des comédiens rentables. **Le Fugitif** se classe numéro 2 au box-office de l'année 93, **Piège en Haute Mer** bon premier de l'automne 92... Accident de parcours : **Poursuite** se prend une veste. *«Je pense sincèrement que le film est sorti dans une période exécrable. Exploité à la même date,* ***Le Fugitif*** *n'aurait pas obtenu les résultats que l'on connaît. Il y avait d'abord le tout début des Jeux Olympiques entraînant une désaffection du public dans les salles. Après, pour s'être déplacé en masse à* ***Mission : Impossible***, ***Twister*** *et* ***Independence Day***, *le public était gavé d'action et de grand spectacle. Mais* ***Poursuite*** *n'est pas pour autant un film lourdement déficitaire. Les recettes cinéma américaines se sont pas tout. Il faut compter avec l'international, la vidéo devenue très importante aux Etats-Unis, les droits TV... Tout ça rentre dans l'économie d'un film».* Des arguments imparables qui dissimulent mal une réelle déception. Coriace, le réalisateur se sent prêt à remettre le couvert...

La carrière de cinéaste d'Andrew Davis ne s'ouvre cependant pas au son des déflagrations. *«****Stoney Island****, mon premier film, est une comédie musicale autobiographique. Au Festival de Deauville en 1981, il a d'ailleurs été très bien reçu par le public et la critique».* Mais reste néanmoins inédit dans l'hexagone. *«C'est d'ailleurs en le visionnant que le patron d'Orion Pictures m'a envoyé le script de* ***Sale Temps pour un Flic****. Il a jugé que je possédais l'énergie nécessaire à la mise en scène d'un polar».* Un jugement très sûr puisque **Sale Temps pour un Flic** demeure à ce jour le meilleur film de Chuck Norris, une série B sèche et brutale. *«Les films d'action me permettent également de renouer avec ma profession initiale. Avant de venir au cinéma, j'ai été journaliste, photographe de presse et opérateur de télévision. Des boulots où le mouvement compte considérablement, où il s'agit d'aborder des sujets brûlants. J'ai retrouvé ces sensations dans les films d'action. Les drames, les histoires intimistes ne me donneraient pas cette possibilité. Filmer des gens causant autour d'une table ou se regardant les yeux dans les yeux demande un style plus tranquille, plus posé. Moi, j'apprécie le mouvement, la stimulation visuelle».* Et Andrew Davis de détailler le contenu de ses films. **Nico** souligne l'implication de la CIA dans des opérations clandestines de trafic de drogue en Asie, **Opération Crépuscule** souligne les risques d'un complot militaire et d'une troisième guerre mondiale, **Piège en Haute Mer** traite de chantage au nucléaire et **Poursuite** prétend que l'arrivée d'une nouvelle source d'énergie risque de déstabiliser méchamment les sociétés modernes. *«Si quelqu'un développait une technologie révolutionnaire capable de créer une nouvelle source d'énergie, certains lobbies, comme celui du pétrole, feraient tout pour empêcher sa divulgation. Cela ne relève pas de la science-fiction. Si toutes les puissances industrielles de cette planète s'associaient dans la fabrication de cette technologie, on en récol-*


■ Eddie Kasalivich (Keanu Reeves) devant la machine à transformer l'eau en source d'énergie ■

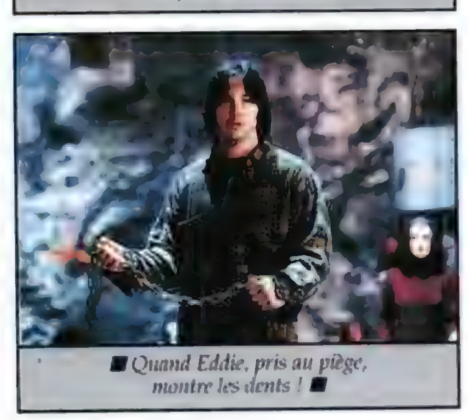
Une explosion apocalyptique à laquelle échappe de peu un jeune scientifique dans les starting-blocks d'une longue course-poursuite

terait à plus ou moins longue échéance les bénéfices. Or, au lieu de s'entendre, les gouvernements recherchent prioritairement l'efficacité, la rentabilité et la croissance. A ce rythme, viendra un jour où efficacité et rentabilité n'auront plus la moindre importance. Ce jour, nous ne pourrons plus respirer tellement l'atmosphère sera polluée. Peu importe alors que le pétrole puisse brûler».

Alarmiste, Andrew Davis tire la sonnette d'alarme. Une sonnette qu'on n'entend pas forcément à la vision de **Poursuite**. «*Tourner des films d'action où seules les explosions, les cascades comptent, cela ne m'intéresse pas le moins du monde. Ça lasse, ça ennuie le public. Ce n'est pas que je me prends pour un auteur, mais j'estime que le divertissement n'empêche pas la réflexion. D'ailleurs, le mot «auteur» ne correspond pas à la réalité hollywoodienne, excepté quelques très fortes personnalités artistiques. Il existe tellement de gens directement impliqués dans un film que vous ne pouvez sérieusement pas revendiquer ce titre. A vrai dire,* ***Opération Crépuscule****,* ***Le Fugitif*** *et* ***Poursuite*** *ne racontent pas des histoires personnelles, qui me sont intimes. Et alors, ce n'est pas pour autant que je me sens l'âme d'un homme d'affaires. Je considère simplement que des gens me confient une grosse somme d'argent. Mon travail : un «motion pictures business». Je dois donc gérer le «motion», le «pictures» et le «business». En vérité, travailler sur de petits films en compagnie d'amis me plairait, nous ferait prendre du bon temps. Même si je ne suis pas un «auteur» comme vous autres Français l'entendez, je pense que chacun de mes films porte ma patte, ma signature».* A quel niveau ? Dans les messages véhiculés ? Non, plutôt dans la topographie, dans le choix des «locations», des décors naturels. Des endroits qui donnent à ses films un cachet plutôt inhabituel dans l'action hollywoodienne, plus proche de la grisaille new-yorkaise de William Friedkin que de l'ensoleillement systématique des polars californiens. «*Comme moi, William Friedkin vient de Chicago, même si* ***French Connection*** *a été réalisé à New York, sur les lieux de l'action. Cependant, je ne crois pas qu'il m'ait considérablement influencé. Je tire davantage mon inspiration de grands cinéastes européens comme Gillo Pontecorvo et sa* ***Bataille d'Alger****, Fellini, Antonioni dont j'apprécie tout particulièrement* ***Le Désert Rouge****, Claude Lelouch dont je retiens surtout* ***La Bonne Année****... Plus encore, c'est le caméraman et documentariste américain Haskell Wexler,*



Leon Ford (Fred Ward) : un agent du FBI plutôt bienveillant



Quand Eddie, pris au piège, montre les dents !

que j'ai assisté sur ***Objectif Vérité****, qui a le plus pesé sur mon style. Pour saisir plus précisément encore ma personnalité de cinéaste, disons que je préfère de loin l'école du néo-réalisme italien, de Vittorio de Sica et du* ***Voleur de Bicyclette****, que l'aspect très studio des films d'Alfred Hitchcock».* Une évidence au vu des films d'Andrew Davis, la plupart étant plus bruts, moins léchés que l'immense majorité des blockbusters hollywoodiens. «*D'ailleurs, je ne suis pas un fan du storyboard. J'apprécie l'improvisation, le tournage à deux caméras lorsque les acteurs jouent. Quand ceux-ci s'écartent du texte, je ne les engueule pas. C'est d'ailleurs en improvisant que Tommy Lee Jones a décroché l'Oscar pour* ***Le Fugitif****. Par contre, pour les séquences spectaculaires, je réclame de nombreux préparatifs. Toujours à propos du* ***Fugitif****, le déraillement du train a nécessité pas moins d'une vingtaine de caméras de taille variable».* Contre seulement quatre pour la scène du pont de Michigan Avenue de **Poursuite** !

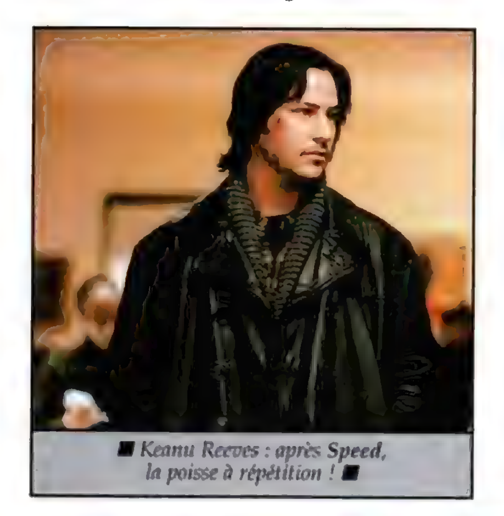
Natif de Chicago, Andrew Davis aime plus que tout sa ville. Il le prouve à six reprises : **Sale Temps pour un Flic**, **Nico**, **Opération Crépuscule**, **Le Fugitif** et **Poursuite** y ont été tournés, du moins en grande partie. «*Je connais Chicago et ses quartiers comme ma poche. J'en connais également toutes les différentes textures. L'architecture y est d'une richesse inouïe. Chicago est une authentique ville américaine, notamment parce qu'elle se situe au centre des Etats-Unis, qu'elle n'a pas subi, au même titre que New York et Los Angeles, des influences culturelles étrangères trop fortes. Los Angeles reçoit l'influence du Pacifique, de l'Amérique Latine et du Mexique. New York baigne dans une atmosphère très européenne. Chicago n'est qu'américaine. De plus, c'est là le plus grand plateau de cinéma du monde. Les autorités coopèrent étroitement avec l'industrie cinématographique. En France, Leos Carax, pour les besoins des* ***Amants***

■ ■ ■ *du **Pont Neuf**, n'a pu bénéficier d'une grande liberté de manœuvre. Son pont, il a dû le reconstruire dans le sud de la France. Le pont levant de **Poursuite** est bien celui de Michigan Avenue et nous a été gracieusement prêté par la Mairie de Chicago le temps qu'il fallait aux prises de vues. De plus, Chicago correspondait au récit de **Poursuite** du fait que la ville renferme une importante communauté scientifique, deux grands laboratoires, des universités qui sont à la pointe de la recherche technologique. C'est là qu'Enrico Fermi a produit la première réaction en chaîne qui marqua le début de l'ère atomique».* Une information qui justifie le titre original de **Poursuite**, **Chain Reaction**, au lieu du **Dead Drop** envisagé au début de la production.

Sa ville natale, Andrew Davis l'adore. Malgré une infidélité récente au profit de Santa Barbara où il tourne l'intimiste **Faux Frères, Vrais Jumeaux** avec Andy Garcia en double exemplaire, il vénère cette sombre mégalopole qu'Al Capone et la Prohibition ont fait rentrer dans la légende. Une passion qu'il communique à Keanu Reeves. *«Andrew m'a fait visiter «sa» ville de long en large et en travers. Il m'a ébloui par son érudition. Il connaît l'histoire de chaque immeuble, le nom de son architecte, de son bâtisseur, du politicien associé à sa construction. Passionné d'histoire et de politique, il est remarquablement informé sur le contexte local, un atout décisif pour **Poursuite**».* Beau de s'installer à Chicago, alias La Cité des



■ *Paul Shannon (Morgan Freeman), un «seigneur» très fort dans l'exercice du double jeu* ■



■ *Keanu Reeves : après Speed, la poisse à répétition !* ■

Vents, autant pour des motifs scénaristiques que plastiques, mais il y a un prix à payer. Exorbitant pour ceux qui se complaisent dans le confort des studios hollywoodiens et les 25 degrés permanents de Los Angeles. Ce n'est manifestement pas le cas d'Andrew Davis, plus baroudeur que fonctionnaire du Septième Art. *«On m'avait charitablement prévenu qu'il serait dément d'y tourner en plein hiver un film d'action avec des cascades sur un lac gelé et un pont métallique, des poursuites dans des souterrains... Mais, après tout, ce film est la description d'un combat, d'une course contre la montre. C'est un film de «survie». Les conditions très rigoureuses dans lesquelles il a été réalisé contribuent à ce climat de tension et le rendent plus palpitant qu'il ne l'aurait été, réalisé ailleurs et à une autre saison».* A l'instar du **Fugitif** et d'**Opération Crépuscule** emballés eux aussi dans des circonstances peu douillettes.

*«Les conditions extrêmes sur **Poursuite** auraient pu décourager même des techniciens aguerris, mais l'équipe a courageusement relevé le défi. Un jour, le froid était si vif que les sapeurs pompiers ont reçu l'ordre de se replier sur leur caserne. Nous, nous avons continué à tourner ! Des amis scientifiques basés au Pôle Nord m'ont envoyé un message électronique pour me dire... qu'il faisait moins froid chez eux ! Ils ne travaillaient jamais à l'extérieur plus d'une heure de suite, alors que nous tournions six heures d'affilée !».* Un vrai goulag pour les frileux. *«Une nuit, la température est tombée à 35 degrés au-dessous de zéro. Et dire que nous doutions que le lac soit gelé en temps et en heure ! Le froid complique le travail à tous les niveaux. Humainement d'abord, lorsque le mercure du baromètre descend si bas que votre peau peut brûler. Question matériel ensuite : le moindre réglage demandait un soin particulièrement méticuleux. Sous l'effet du froid, l'objectif des caméras ne garde pas le point initial. Il faut tout recalibrer en permanence. Les six mètres prévus au départ deviennent huit mètres. Si vous ne le surveillez pas, votre plan peut être bon à jeter à la corbeille. Mais l'équipe de Chicago connaît la musique sur le bout des doigts ; elle était déjà d'**Opération Crépuscule** avec moi, en plein hiver, dans des conditions similaires. Je crois qu'il faut être un peu fou pour me suivre».* Andrew Davis le crierait presque sur tous les toits : il aime ça, crapahuter, tourner à l'arrachée et affronter la tourmente causée par les éléments. Plus satisfaisant que de travailler sur des effets spéciaux. *«Les effets spéciaux digitaux me fascinent, mais ils ne sont pas réels comme le froid, un vent glacial et l'eau. Lorsque vous dirigez vos comédiens suspen-*

A BOUT DE SOUFFLE !

Hollywood fonctionne par des formules, des calculs très simples, pour ne pas dire simplistes, destinés à attirer un maximum de spectateurs dans les salles. L'arithmétique de **Poursuite** est une opération de maternelle. La vedette de **Speed** (Keanu Reeves) + le réalisateur de **Piège en Haute Mer** et du **Fugitif** (Andrew Davis) = l'ouverture de nouveaux comptes en Suisse. Mais aussi simple et efficace que l'addition peut paraître, le box-office est une créature capricieuse, autant que le serpent monétaire européen le fut en son temps. Keanu Reeves en sait quelque chose. Après **Speed**, il ne récolte que des bides. **Johnny Mnemonic**, **Les Vendanges de Feu**, **Feeling Minesota**... Contre toute attente, **Poursuite** termine sa course à un minable 20 millions de dollars de recette. Bien peu en regard de l'investissement de base, dans les 65 patates.

L'explication à ce douloureux échec ? **Poursuite** n'apporte rien, mais alors strictement rien, aux règles du marathon cinématographique. Il ne suffit pas de jeter dans la même marmite des ingrédients juteux pour que le public se rue en masse sur la soupe. Un potage plutôt réchauffé, préparé selon la recette désormais éventée de **Speed** et du **Fugitif**. Une recette qui consiste d'abord à faire courir un comédien, en l'occurrence Keanu Reeves dans le rôle d'Eddie Kasalivich, un étudiant impliqué dans l'élaboration d'une énergie nouvelle dérivée de l'eau, économique et non polluante. Une énergie qui pourrait, en quelques années, se substituer à toutes les autres. Mené dans le milieu universitaire par le Dr. Alistair Barkley et une vingtaine de scientifiques, le projet aboutit. Le soir même, son initiateur, écologiste convaincu qu'il faut le rendre public sans tarder, meurt assassiné, avant que le laboratoire et la zone industrielle désaffectée dans laquelle il se situe n'explosent. Tout indique qu'Eddie est responsable du meurtre et de l'incroyable déflagration. Prétendu agent d'une puissance étrangère, le jeune homme n'a pas d'autre alternative que de fuir. En charmante compagnie de sa collègue Lily Sinclair, sa complice selon le FBI. Faut-il qu'ils s'en remettent à Paul Shannon, leur mentor ? L'homme joue double jeu. Malgré ses obligations, il ménage Eddie, sachant que de sa capture dépend la détention définitive de la formule de la création de cette si précieuse énergie révolutionnaire...

Si la distribution n'intégrait pas Morgan Freeman, en état de grâce depuis **Seven**, **Poursuite** ne présenterait guère d'intérêt. Devant lui s'effacent d'eux-mêmes un Keanu Reeves fade, un Fred Ward cabotin et une Rachel Weisz si mal filmée qu'elle ressemble à un véritable thon... Même s'il aurait tendance à trop tirer sur son cigare et à prendre des airs de conspirateur, Morgan Freeman, impérial, domine **Poursuite** et sa grande aventure de salon. Aussi palpitant que «Fort Boyard», c'est un blockbuster tiède, inodore, incolore et sans saveur.

■ M.T. ■

UFD présente Keanu Reeves & Morgan Freeman dans une production **Zanuck Company/Chicago Pacific Entertainment/20th Century Fox** ***POURSUITE*** *(CHAIN REACTION* - USA - 1996) avec Rachel Weisz - Fred Ward - Kevin Dunn - Brian Cox - Joanna Cassidy - Chelcie Ross **photographie de** Frank Tidy **musique de** Jerry Goldsmith **produit par** Arne L. Schmidt & Andrew Davis **scénario de** Josh Friedman - J.F. Lawton - Michael Bortman d'après un sujet original de Arne L. Schmidt - Rick Seaman - Josh Friedman **réalisé par** Andrew Davis

27 novembre 1996 **1 h 47**

■ Eddie et Lily Sinclair (Rachel Weisz) : en avant pour un duel aéroglisseur/hélicoptère sur un lac gelé ■

dus devant un écran vert, ceux-ci sont isolés de tout ; ils n'ont rien de tangible en face d'eux pour réagir. Ils perdent beaucoup de leur spontanéité. J'ai néanmoins veillé à ce que l'explosion terrible du début de ***Poursuite*** *soit la plus impressionnante jamais vue sur un écran. Je répétais constamment cela aux gens de* Digital Domain *qui ont pris en charge la séquence. Ironiquement, le quartier pulvérisé dans le film est celui de mon enfance, où j'ai grandi».* Un singulier pèlerinage donc, pour une séquence d'un saisissant réalisme sorti des ordinateurs d'une société de trucages dont le principal actionnaire se nomme James Cameron.

«Aussi performants que sont les effets spéciaux, ils ne suffisent pas à la réussite d'un film d'action. L'action, les effets spéciaux constituent la part la plus simple du processus. Pour gagner l'adhésion du public, vous devez aimer les gens, vos personnages. Tout le monde peut provoquer une explosion ou filmer une poursuite, peut importe qui tente d'échapper à qui. Pour fonctionner, l'action doit s'articuler autour d'une idée solide, de protagonistes consistants, qui comptent. Voilà pourquoi je ne suis guère tenté par le côté dessin animé, bande dessinée du genre. Je laisse ça à d'autres, John Woo par exemple, qui excelle dans ce domaine». Des propos qui scellent la personnalité de celui qui les tient. Pourtant, la réussite ne récompense pas les efforts d'Andrew Davis sur **Poursuite**.


■ La séquence du pont levant de Michigan Avenue : l'un des clous de **Poursuite** ■

Tout *«gosse de Chicago»* qu'il fait, *«avec ce côté rude, un peu prolo et, en même temps, doté d'une grande finesse physique»*, Keanu Reeves ne possède pas l'étoffe d'un héros, ne serait-ce que d'un héros ordinaire, d'un monsieur-tout-le monde contraint de se surpasser, sur le modèle d'Harrison Ford dans **Le Fugitif**. Andrew Davis a beau insister sur les mérites d'un acteur *«qui ne portait pas de gants et de chapeau malgré des températures effroyablement basses»*, qui a suivi deux semaines durant des cours de physique à l'Université de Chicago, sa prestation plafonne très bas. Surtout comparée à celle de Morgan Freeman qui tire toutes les couvertures, les draps et le reste à lui. Dans une histoire bidouillée par une dizaine de scénaristes différents en fonction jusque sur le plateau, son personnage surnage, combinaison de charisme, de cynisme, de générosité et de fourberie hypocrite.

«Paul Shannon, le rôle en question, n'a rien du dur, du méchant classique. D'ailleurs, Morgan Freeman ne pourrait interpréter un salaud à l'heure actuelle. Il est bien trop aimé du public après ***Miss Daisy et son Chauffeur***, ***Les Evadés*** *et* ***Seven***. *Il peut néanmoins susciter la peur. Paul Shannon est un personnage très paradoxal. Tout ce qu'il dit et accomplit dans* ***Poursuite*** *demeure très logique, très crédible. Il partage à la fois les rêves d'un professeur assassiné pour avoir mis au point cette nouvelle source d'énergie et les motivations de ses meurtriers, des industriels qui redoutent de voir leur société plonger dans le chaos du jour au lendemain».* Soucieux de réalisme, d'authenticité, il faut l'être, non seulement pour se risquer à un tournage dans des températures polaires, mais aussi pour admettre que le bien et le mal peuvent cohabiter dans un même individu. Un bon point sur le cahier d'Andrew Davis ; il lui permet, in extremis, de sauver les meubles.

■ Marc TOULLEC ■

Un thriller hispanique pris dans l'engrenage d'un cinéma assassin...



TESIS

Le snuff-movie : le cinéma de l'atroce, de l'interdit. Le porno de la violence qui consiste à supplicier puis à exécuter les «comédiens» d'un spectacle destiné à une poignée de pervers capables de débourser des sommes importantes pour se rincer les yeux et se vidanger la tête. C'est ce sujet qu'aborde Alejandro Amenabar, un débutant de 23 ans, dans son premier film pour le cinéma. Un suspense où il fait preuve d'une belle maîtrise tout en refusant de sombrer dans la complaisance malsaine de, justement, ce qu'il cherche à condamner...

L'Ecureuil Rouge, Personne ne Parlera de nous quand nous Serons Mortes, La Madre Muerta, Action Mutante... Le cinéma espagnol, sous l'effet de la perfusion de sang neuf, bouge, «émancipé» par les frasques mélodramatiques de Pedro Almodovar. Auprès de Julio Medem, Alex de la Iglesia, Juanma Baja Ulloa et Augustin Diaz Yanes, il faut désormais ranger Alejandro Amenabar. Le fils prodigue de la cinématographie nationale. A 23 ans, ex-assistant en effets spéciaux de la société *Dreams Factory*, bardé de prix pour ses courts métrages vidéo amateurs, Alejandro Amenabar ne manque pas d'audace. Pour son premier long métrage, il s'attaque à un sujet aussi délicat que le snuff-movie, ce cinéma ultra-clandestin qui consiste à mettre à mort des «comédiens» recrutés de force. Des spectacles pour pervers et allumés, membres de cercles très privés. *«Selon la majorité des gens, le snuff-movie est une légende urbaine, une chimère. Pas du tout, ces films existent bel et bien»* soutient mordicus Alejandro Amenadar.

Le snuff-movie : un thème rarement abordé au cinéma. Il y a bien le récent **Témoin Muet**, mais le sujet se prêtait là à un traitement léger, à un suspense tournant finalement à la dérision. Il y aura prochainement **The Brave** de et avec Johnny Depp, dans lequel un jeune père accepte, pour tirer sa famille de la panade financière, de se sacrifier dans un de ces snuff-movies. *«Des snuff-movies, je n'en ai jamais vus, mais je sais qu'ils existent. D'ailleurs, je ne veux pas visionner ce type d'images dégradantes, malsaines. L'idée de* **Tesis** *m'est venue à la lecture du livre «La pornographie et les autres perversions optiques» qui consacre un chapitre au sujet. Ce que montrent les snuff-movies représente le sommet de la violence. Le snuff-movie est un genre de cinéma dont on parle de plus en plus et qui prolifère surtout au Nord de l'Europe et aux Etats-Unis, paradoxalement dans les pays soi-disant les plus développés et les plus civilisés. Ces films sont distribués dans des circuits clandestins et véhiculent d'importantes sommes d'argent».* Le prix à payer pour le plaisir de l'interdit, de la violation d'un tabou ultime. *«Je ne parviens pas à comprendre les gens attirés par les snuff-movies, sinon qu'ils libèrent des pulsions morbides. Cela revient à jouer les voyeurs lorsque, automobilistes, vous ralentissez pour contempler les dégâts d'un accident de la route, les cadavres mutilés. Se complaire dans la vision de certaines images particulièrement insoutenables diffusées aux journaux télévisés relève de la même fascination».* Une fascination que manifeste d'abord Angela, étudiante en sciences et communication de l'image, lorsqu'elle essaie d'apercevoir le corps sectionné en deux d'un suicidé du métro. Sa thèse de fin d'études, elle la consacre à la violence dans le domaine de l'audiovisuel. C'est en tentant de lui fournir de la documentation que le professeur Figueora découvre, dans une pièce en retrait de la vidéothèque de l'université, une collection de cassettes. Un infarctus le sanctionne de sa curiosité. In extremis, Angela enlève du magnétoscope la cassette fatale. Avec Chema, grand amateur de films gore et d'excès sur pellicule, elle découvre l'insoutenable spectacle, la mutilation, puis l'assassinat d'une jeune femme d'une balle dans la tête, avant que le tueur cagoulé ne tronçonne son cadavre. L'identité de la victime ne leur échappe pas longtemps. Il s'agit d'une élève disparue de l'université. Menant leur propre enquête, Angela et Chema soupçonnent Bosco, un autre étudiant, genre beau ténébreux, de ne pas être étranger au tournage des snuff-movies. Sans la complicité d'un professeur, son implication paraît peu probable. N'étant pas insensible au charme de ce Bosco qu'elle redoute pourtant, Angela joue avec le feu...

Tesis, film gore, film super-violent, trempant dans l'hémoglobine et les viscères ? Se réclamant de Steven Spielberg, de Stanley Kubrick, de Francis Coppola et non des plus notoires équarrisseurs du cinéma horrifique italien, Ruggero Deodato en tête, Alejandro Amenabar rejette l'étiquette gore, l'estampille «sang et tripaille». *«Je parle de la violence, mais je ne la montre pas. Le montage permet de savoir tout ce qui se passe sans que cela soit insupportable. C'est justement ce qui différencie* **Tesis** *d'autres films illustrant le même sujet. Je ne dénonce pas pour autant le cinéma expressément violent. Mais arriver à combiner la cruauté du message avec la sensibilité du public est justement l'un de mes principaux paris».* A ce titre, le jeune cinéaste mise beaucoup sur la bande son. Plus que les images du snuff-movie, davantage aperçues que véritablement vues, il joue sur le son, les cris déchirants et le vacarme de la tronçonneuse. L'imagination de chacun se charge de reconstituer le supplice infligé à la victime. *«Je pense qu'on peut aborder un thème terrible, comme celui-ci, sans nécessairement provoquer un scandale.* **Tesis** *n'exploite pas la violence. Il peut être vu, pas par un enfant évidemment, mais par des gens*



■ *Angela (Ana Torrent) : une attitude très Jessica Harper dans* ***Suspiria*** ■

■ *Angela en passe d'être elle aussi «actrice» et victime d'un snuff-movie* ■

adultes et sensibles capables de comprendre que ce que je raconte est grave, sans pour autant sortir traumatisés et furieux de la salle».

Guère porté sur les effets spéciaux saignants et sur un vibrant hommage aux maîtres du gore, Alejandro Amenabar résiste à la tentation du voyeurisme. Il ne se laisse pas séduire pas la bonne vieille formule déculpabilisante : «pour mieux condamner la violence, quoi de plus efficace que de la montrer ?». Alejandro Amenabar ne la montre pas ou presque. *«De toute manière, je préfère insister sur la tension, le suspense psychologique et la suggestion. A ce titre, beaucoup de gens m'ont fait remarquer que **Tesis** ressemblait aux films de Brian de Palma. Si c'est le cas, la parenté n'a rien d'intentionnel. Je ne connais de lui que **Pulsions**, **Hi Mom** et **Les Incorruptibles**. Je n'ai pas vu ses autres films, aussi étrange que cela puisse paraître. Je crois que certaines personnes me comparent à Brian de Palma parce que j'aime manipuler les spectateurs, les entraîner là où bon me chante. Dans une salle de cinéma, j'aime être manipulé, être mené par le bout du nez, être sans cesse surpris. J'ai, tout simplement, tenté de transmettre ces sensations à travers mon propre film».*

La virtuosité du réalisateur de **Mission : Impossible**, lorsqu'il œuvrait dans le thriller et le fantastique, Alejandro Amenabar n'est cependant pas loin de la démontrer à travers des images d'une exceptionnelle maîtrise pour un premier long métrage. Difficile à mettre en chantier ce **Tesis** ? Son auteur aurait-il bravé le traditionnel parcours du combattant avant de parvenir à monter un budget riquiqui à force d'obstination et de recours au système D ? *«Je n'ai enduré rien de tout ça en fait. J'ai d'abord écrit le scénario que j'ai ensuite envoyé à Jose Luis Cuerda, un réalisateur très connu en Espagne, lui offrant de le produire. Et ça a merveilleusement marché ! Jose Luis a aimé le script, m'a appelé pour me le dire».* Comme sur des roulettes en somme. D'une facilité déconcertante. Décidément placé sur une bonne étoile, **Tesis** dépasse, à sa sortie en Espagne, le succès de **El Dia de la Bestia** d'Alex de la Iglesia, pourtant l'un des grands hits du cinéma national. *«Je n'explique pas ce triomphe, mais je crois cependant que le public est sensible au visuel, au soin que la nouvelle génération de cinéastes espagnols apporte aux images. Nous travaillons à l'américaine dans l'enchaînement des plans, au niveau de l'aspect purement technique aussi. Vrai que le style de **Tesis** n'a rien d'espagnol. Par contre, sur le fond, à travers son point de vue moral sur la violence, il demeure profondément européen».* Alejandro Amenabar le revendique haut et fort.

Honnête, Alejandro Amenabar ne dissimule pas que **Tesis**, malgré le tapis rouge qui mène à sa réalisation, n'a pas toujours été une partie de plaisir. Confronté à l'écriture d'un scénario, un novice, même doué, peine, sue sang et eau, envoie des rames entières de papier à la corbeille. *«Au stade de la rédaction, je visualisais clairement le climat du film, mais ce fut extrêmement difficile d'articuler la trame et les rebondissements de l'intrigue. Je me suis rendu compte, au fur et à mesure que j'écrivais le scénario, que la dénonciation du snuff devenait quelque peu secondaire. Je crois finalement que **Tesis** parle de l'image en général, la belle et la terrifiante, la réelle et la fictive. C'est un film sur les apparences qui, aujourd'hui plus que jamais, règnent dans notre société. Si j'avais à le reprendre à partir de zéro, je me focaliserais davantage sur le scénario. La première partie est trop longue à mon goût. Trop de ping-pong entre Angela et Bosco, trop de temps passé à le suspecter, à douter de lui».* **Tesis** dure deux heures dix et son auteur sait qu'une légère amputation de quelques minutes ne lui aurait pas fait de mal. A 23 ans, la faute reste pardonnable. *«Quelques fois, sur le plateau, il m'arrivait de penser que si tout cela tournait mal, j'allais me retrouver en prison !».* Pour avoir osé toucher au snuff-movie ? Faudrait déjà y enfermer ceux qui filment la mort de leurs contemporains, histoire de satisfaire quelques sexualités déviantes et de ramasser un gros paquet d'oseille.



■ *Angela fascinée par l'ambigu Bosco (Eduardo Noriega). Une séduction trouble et dangereuse* ■

■ **Marc TOULLEC** ■

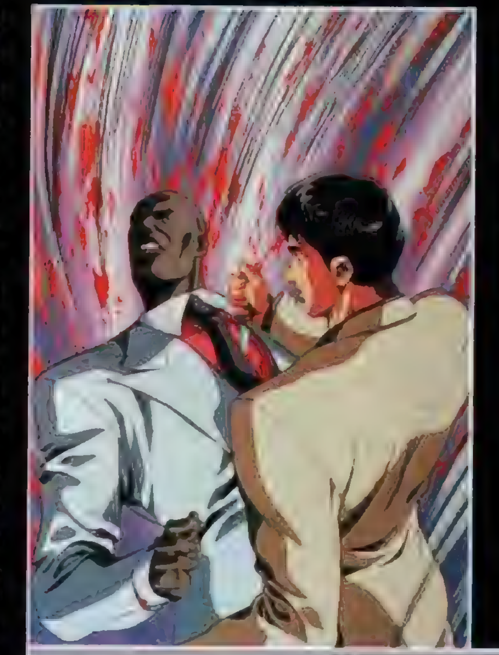
Colifilms Distribution & **Mima Fleurent** présentent Ana Torrent dans une production **Las Producctiones Del Escorpion** ***TESIS*** (Espagne - 1995) avec Fele Martinez - Eduardo Noriega - Miguel Picazo - Nieves Herranz - Rosa Elorriaga **photographie de** Hans Burmann **musique de** Alejandro Amenabar & Mariano Marin **produit par** José Luis Cuerda **écrit et réalisé par** Alejandro Amenabar

7 décembre 1996 **2 h 10**

Avant le film «live», il y avait un manga aussi fameux que controversé...

Crying Freeman

Véritable phénomène de société au Japon, Crying Freeman devient en quelques années un personnage culte dans le monde entier (ou presque). Sorte d'équivalent adulte de Dragonball, du moins en termes de notoriété, ses motivations sont pourtant nettement moins humanistes que celles du gnome volant de Toriyama. La sortie en France des six OAV qui lui sont consacrés permettront de juger que, derrière la séduction indiscutable de ce tueur larmoyant, tout n'est pas si rose...





Le Freeman en action : arme blanche ou coup de pied fouetté, les mêmes résultats saignants !

Voilà ce qu'on appelle un «pur produit d'exploitation». A l'origine, Crying Freeman est un personnage de manga créé conjointement par le scénariste Kazuo Koike et le dessinateur Ryoichi Ikegami (mais l'ignoriez-vous encore ?). Le tandem est rôdé depuis de nombreuses années, les commandes de manga pour adultes affluent sur leur répondeur car les deux hommes sont connus pour être prolifiques. Poussant toujours plus loin le bouchon dans le duel sans fin qu'ils mènent contre la censure locale, ils finissent par imaginer, en 1986, leur personnage le plus ambigu, qui deviendra aussi le plus célèbre : Yo Hinomura alias «Crying Freeman». Publiées sous forme de feuilleton graphique dans un magazine pour jeunes hommes, les aventures de cet assassin trop émotif ont pour but de capturer l'attention du lecteur en quelques pages. Et c'est peu dire que les auteurs mettent le paquet pour arriver à leurs fins. Audacieux surdosage de sexe, d'ultra-violence et de romance à l'eau de rose, «Crying Freeman» réussit là où d'autres ont échoué sous couvert d'une fausse naïveté très habilement affichée. Loin d'écœurer le lecteur par sa barbarie sans limite et une immoralité qu'on peut juger scandaleuse, le récit répond à son désir de défoulements interdits soigneusement camouflé derrière des prétextes aussi fins que roublards. Le «héros» tue et baise tout ce qui bouge (parfois les deux en même temps) pour le plus grand plaisir du lecteur en manque d'émotions fortes, mais il commet toujours ces actes plus où moins condamnables en parfaite innocence. Toute l'astuce est là. Le manga connaît évidemment un succès phénoménal, si bien qu'une adaptation en dessin animé est très vite envisagée. Déjà productrice d'une autre adaptation d'un manga signé Koike/Ikegami, la célèbre compagnie *Toei* décide donc, par le biais de sa filiale *Animation*, de lancer en 1988 une transposition de «Crying Freeman». Il s'agit d'un OAV (Original Animation for Video) de cinquante minutes qui reprend fidèlement le premier volume du manga intitulé **Portrait d'un Assassin**. Suivront cinq autres épisodes, tous d'une durée équivalente, qui illustreront tout aussi fidèlement les cinq volumes suivants de la série complète.

Fidélité est bien le maître mot de cette version animée de «Crying Freeman». Quatre réalisateurs-superviseurs se succèdent aux commandes des OAV pour s'assurer de la parfaite reproduction de chaque aspect du manga. Trait, physionomie des personnages, scénario, dialogues, tout est reproduit avec soin pour que le résultat réponde parfaitement aux exigences des fans de la série. Dessins inanimés avez-vous donc une âme? C'est la question qu'on pourrait se poser dès lors que les auteurs de ces OAV ont tout de même poussé le vice jusqu'à bannir presque intégralement tout mouvement de leur adaptation. Par respect de l'œuvre originale sans doute. Reste que ces dessins animés manquent cruellement d'animation. On peut parfois compter des minutes entières sans qu'un seul cello n'amorce l'ombre d'un mouvement. Même les voix sont souvent «off», le visage des personnages restant, à l'occasion, prostré dans un imperturbable mutisme. Enfin, dernier point noir à ce tableau déjà bien chargé : la musique. Traumatisante ritournelle assenée au synthé par un maniaque du nom de Hiroaki Yoshino, elle représente le seul apport spécifiquement «audiovisuel» du projet. Dommage. Quant à la mise en scène proprement dite, elle privilégie le récit dans sa linéarité, illustrant chaque séquence de manière simplifiée en éliminant toutes les subtilités narratives du manga tels que les montages parallèles où les illustrations littérales de faits rapportés par les personnages (en particulier les très belles planches représentant la mafia évoquée par le Yakuza Shimazaki dans le premier volume).

Mais alors, d'où vient cet étonnant pouvoir de fascination absolu qu'exerce **Crying Freeman**, tant dans sa version animée que dans le manga ? Tout simplement de l'exploitation démesurée (et encore une fois particulièrement habile) qui y est faite des pulsions sexuelles inconscientes du spectateur ciblé. Revenons à l'histoire : une jeune Japonaise, riche héritière mais encore vierge à vingt-neuf ans (!), assiste à un meurtre commis par un adonis qui répond au sobriquet très cool de Crying Freeman. Double raison à cela : d'abord, il pleure à chaque fois qu'il exécute un contrat. Ensuite, il porte le nom de code «homme libre», parce qu'il appartient à une lignée d'invincibles assassins dévoués à la cause des 108 Dragons, une Triade chinoise spécialisée dans le racket, le meurtre, le trafic de drogue et la prostitution. Vaste programme... Chargé d'éliminer la jeune fille, il ne peut, pour la première fois, s'y résoudre et brise le sceau hypnotique qui l'oblige à commettre tant d'atrocités. A la demande de la «victime», il pousse même la galanterie jusqu'à lui ravir sa fleur (sachant que lui-même est puceau), puis s'enfuit avec



■ *Yo Hinomura, alias Crying Freeman , le tueur à la gâchette et à la larme faciles* ■

elle. Déjouant les pièges tendus par les Yakuzas lancés à ses trousses, il finit par devenir le chef des 108 Dragons et, aux côtés de la jeune femme devenue sa légitime épouse, entreprend une croisade criminelle (cette fois tout à fait volontaire) contre des affreux de tous poils, très souvent étrangers et, bien entendu, férocement barbares.

Racisme, misogynie, homosexualité latente, érotisme, sadisme, tous les ingrédients sont donc réunis pour stimuler les instincts les plus refoulés des jeunes mâles nippons (et occidentaux d'ailleurs, le succès mondial de **Crying Freeman** étant là pour le prouver). Comme dit plus haut, tous les prétextes sont bons pour anéantir la moindre notion de morale, de distinction entre bien et mal afin de créer un parfait exutoire, un défoulement voulu bénéfique. Le pire, c'est que ça marche ! L'astuce du conditionnement hypnotique (d'ailleurs abandonnée au bout de quelques épisodes, une fois l'amoralité totale du personnage acceptée de tous), est un exemple frappant du souhait des auteurs de trouver une parade au caractère extrêmement malsain de leur travail. Le problème, c'est qu'il s'agit là d'un manga réaliste, ou «Gekiga», qui implique forcément des limites morales que le fantastique peut ignorer plus aisément. La jeunesse et la pureté sexuelle des deux tourtereaux permettant, qui plus est, au public adolescent de s'identifier complètement à eux, **Crying Freeman** se place en déséquilibre perpétuel entre polar romantique façon John Woo et une exploitation salement racoleuse.

Notons que «l'Animé» est très légèrement édulcoré par rapport au manga. Les associations et symboles sexuels y sont donc plus nombreux. Pour en rajouter et détourner les problèmes de censure particulièrement sévères au Japon, les réalisateurs se sont amusés à multiplier les allusions détournées. On admirera ainsi les plans successifs sur la lame du poignard du Freeman et l'œil humide de la jeune Emu qui précèdent leur premier coït. Du grand art qui apporte parfois le soupçon de style et d'élégance manquant à justifier les débordements. Évidemment, seul le premier épisode (comme dans le manga) manie parfaitement ces «subtilités» que les séquelles abandonneront au profit d'une vulgarité beaucoup plus explicite. Un bon point tout de même pour «l'Animé» : celui-ci n'atteint jamais les tréfonds de sadisme pornographique des derniers volumes du manga. Un bienfait dû à l'autocensure des auteurs plus qu'à la censure officielle. On reste ici malgré tout dans le domaine du divertissement grand public, même s'il s'agit là d'une œuvre destinée exclusivement aux adultes !

■ **Hervé DANTE** ■



■ *Freeman et Emu : une séance très érotique de tatouage* ■

EN BREF

Rapide synthèse de l'historique de Crying Freeman. En 1973, Kazuo Koike et Ryoichi Ikegami travaillent ensemble pour la première fois. Ils publient le manga «Aiueo Boy» dans le magazine *Weekly Gendai*. Ils collaborent ensuite sur de nombreuses séries, toutes traitées sur le mode réaliste, contemporain ou historique. En 1986, ils publient dans le magazine *Big Comic Spirits* le premier épisode de «Crying Freeman». Le succès est foudroyant et le manga obtiendra même les honneurs d'une traduction US. *Toei Animation* met alors en chantier le premier Animé en 1988. Il est réalisé par Daisuke Nishio, un modeste faiseur du «pool» *Toei*. Un deuxième épisode : **L'Ennemi Intérieur**, réalisé par Nobutaka Nishizawa suit et les deux OAV sont associés pour une sortie en salles qui se place un temps en tête du box-office nippon. Au gré des sorties du manga, les autres OAV sont respectivement concoctés par Johei Matsura (**Retribution**) puis Shigemori Yamauchi, qui a travaillé sur la série ***Dragonball Z*** et enchaîne les trois derniers. Le succès est énorme et se propage de l'Asie tout entière jusqu'à l'occident. A Hong Kong, deux films «piratent» le manga et, en 1995, une adaptation live officielle est mise en chantier par le réalisateur Christophe Gans. Pour l'instant, et de loin, ce qui est arrivé de mieux à Crying Freeman.

■ **H.D.** ■

TF1 Vidéo & Metropolitan présentent une production **Toei Animation** *CRYING FREEMAN* (Japon - 1988) **musique de** Hiroaki Yoshino **scénarios d'après les personnages créés par** Kazuo Koike & Ryoichi Ikegami **produit par** Shoko Takahashi - Tetsuhiko Koibuchi - Akira Sasaki - Tomirou Kuriyama

N°1 : *PORTRAIT D'UN ASSASSIN* **scénario de** Higashi Shimizu **réalisé par** Daisuke Nishio

N°2 : *LES OMBRES DE LA MORT (1ère partie)* **scénario de** Tatsunosuke Ohno **réalisé par** Nobutaka Nishizawa

N°3 : *LES OMBRES DE LA MORT (2ème partie)* **scénario de** Higashi Shimizu **réalisé par** Johei Matsuura

N°4 : *LE GOUT DE LA VENGEANCE* **scénario de** Higashi Shimizu **réalisé par** Shigeyasu Yamauchi

actuellement disponible à la vente **4 x 50mn**

(PS : **Crying Freeman** sera disponible en VO sous-titrée dès décembre chez *HK Vidéo*)


■ Nick Nolte ■

les hommes de l'ombre

Des premiers films de la trempe de **L'Âme des Guerriers**, on en voit un ou deux dans l'année. Ils sont rares et précieux. En succombant à l'appel des sirènes d'Hollywood, le réalisateur néo-zélandais Lee Tamahori vient de signer un second film rare, à ranger celui-ci au rayon gamelle monumentale. Un projet pourtant intéressant : raconter les frasques de la «Hat Squad», un quatuor de flics peu portés sur les sentiments et sévissant, en toute légalité, dans le Los Angeles des années cinquante. Premier choix aberrant : le refus du cinémascope. Outre le fait que **Les Hommes de l'Ombre** semble pré-pan & scanné à cause d'une mise en scène mollassonne, les quatre malheureux malabars choisis pour former cette brigade de choc (Nick Nolte, Chazz Palminteri, Michael Madsen et Chris Penn) se marchent sur les pieds dès qu'il s'agit de bouger dans le plan. La «chorégraphie» se limite par conséquent souvent à un concours d'immobilisme, dont le gagnant serait celui qui réussirait le mieux à cacher le décor. Mais l'échec du film tient surtout à l'incapacité de Lee Tamahori de raconter une histoire. Parti pour être une version ripoux des **Incorruptibles**, **Les Hommes de l'Ombre** efface progressivement trois des molosses de la «Hat Squad», ne gardant que Max Hoover (Nick Nolte), compromis dans une affaire de meurtre sordide. Ayant eu une aventure avec la jeune victime (Jennifer Connely dans un rôle particulièrement déshabillé), Hoover prend l'affaire très à cœur, désirant avant tout protéger son mariage. De ce scénario sans aucun mystère menant le héros dans un centre militaire d'essais nucléaires, Lee Tamahori tire une morale sur l'adultère au ras des pâquerettes : «Si tu trompes ta femme, évite d'être filmé» ! Flirtant souvent avec le ridicule, terrassant d'ennui, **Les Hommes de l'Ombre** se signale par quelques scènes très brutales. Dans **L'Âme des Guerriers**, elles faisaient peur. Ici, elles font rire. A Lee Tamahori désormais de rappeler au public, à Hollywood ou ailleurs, qu'il n'est pas un bourrin.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

UFD présente Nick Nolte dans une production **Metro-Goldwyn-Mayer Pictures/Largo Entertainment** ***LES HOMMES DE L'OMBRE*** (***MULHOLLAND FALLS*** - USA - 1995) avec Melanie Griffith - Chazz Palminteri - Michael Madsen - Chris Penn - Treat Williams - Jennifer Connelly - John Malkovich **photographie de** Haskell Wexler **musique de** Dave Grusin **scénario de** Pete Dexter d'après une histoire originale de Pete Dexter & Floyd Mutrux **produit par** Richard D. Zanuck & Lili Fini Zanuck **réalisé par** Lee Tamahori

4 septembre 1996 **1 h 47**

le droit de tuer ?

Après **Le Client**, la nouvelle association entre l'adaptateur-réalisateur Joel Schumacher et le romancier-scénariste John Grisham. Comme le titre français l'indique assez bien, il s'agit ici de débattre de l'auto-justice, et de prouver qu'une vengeance sous la forme d'un double meurtre avec préméditation n'est pas forcément condamnable. Il y a quelques années, Hollywood ne prenait pas de gants pour traiter du sujet, et **Le Justicier de Minuit** montrait par exemple papy Bronson chassant le voyou avec une absence d'esprit critique et une sécheresse qui laissaient le spectateur devant l'évidence : «Ah ben ça, c'est du film faf !». Aujourd'hui, il faut voir les circonvolutions morales, le degré de sophistication scénaristique, et les subtils bouleversements sociaux utilisés par «les gens de cinéma» pour faire passer la pilule. Explications.
Soit une bourgade du Mississippi toujours en proie à de forts relents de racisme. Soit deux rednecks gorgés de bière violant une petite fille noire. Soit le père de la victime, un ouvrier noir doutant de l'impartialité des tribunaux dans le Sud des Etats-Unis et butant les coupables alors qu'ils s'apprêtaient à comparaître. Soit son avocat, un jeune Blanc brillant, sympa, quoique un peu coincé dans ses préjugés juridiques et raciaux. Soit celle qui deviendra son assistante, une étudiante incollable et totalement libérale. Soit un procureur ambitieux, tentant de prouver que l'accusé est coupable de meurtre avec préméditation... Vous voyez où ils veulent en venir ? Soit encore un jury uniquement constitué de Blancs, plus le frère d'un des violeurs, qui rallie le Ku Klux Klan et sème la terreur autour du procès. Sans oublier quelques Noirs, dont un pasteur, mettant de l'huile sur le feu en insistant, au nom de leur communauté, pour que l'accusé soit défendu par un Noir...
Vous avez toutes les cartes en main d'un film qui, au-delà du débat qu'il promet et contourne évidemment, présente une radiographie assez «intéressante» de la société américaine. Intéressante comme un traité d'ethnologie dont les auteurs, John Grisham et Joel Schumacher, seraient également les premiers spécimens à étudier. Car la façon tortueuse dont ils s'autoconvainquent de la justesse du verdict rendu transpire autant l'aveuglement sincère (nous œuvrons pour la bonne cause) que la démagogie la plus crasse (dans notre beau pays, les Noirs, eux aussi, ont le droit, voire le devoir de se faire justice). Immuable dans son déballage de bons sentiments et entretenant adroitement la confusion voire le mélange des idées à des fins récupératrices et commerciales, **Le Droit de Tuer ?** épouse donc parfaitement la mécanique de tous ces talk-shows et autres pseudo-débats orientés qui polluent la télévision d'aujourd'hui. A l'actif du film, un casting impressionnant et apparemment très concerné par le propos du film. Conséquences : belles interprétations... mais talents gâchés.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Warner Bros. présente Sandra Bullock - Samuel L. Jackson - Matthew McConaughey - Kevin Spacey dans une production **Warner Bros./Regency Enterprises** ***LE DROIT DE TUER ?*** (***A TIME TO KILL*** - USA - 1996) avec Brenda Fricker - Oliver Platt - Charles S. Dutton - Ashley Judd - Kieffer Sutherland - Donald Sutherland **photographie de** Peter Menzies Jr. **musique de** Elliot Goldenthal **scénario de** Akiva Goldsman d'après le roman de John Grisham **produit par** Arnon Milchan - Michael Nathanson - Hunt Lowry - John Grisham **réalisé par** Joel Schumacher

13 novembre 1996 **2 h 29**


■ *Matthew McConaughey, Oliver Platt & Donald Sutherland* ■


■ *Laurence Fishburne* ■

liens d'acier

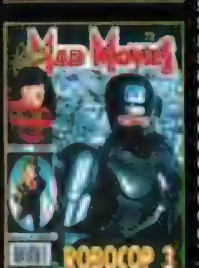
Pour son troisième long métrage, Kevin Hooks (**Passager 57**) marche sur les traces des **Spécialistes** et tente à la manière de James Cameron avec son **True Lies**, de transformer ce simple film français du début des années 80 en cocktail explosif d'action. Stephen Baldwin prend les traits de Gérard Lanvin en pirate de l'informatique pourchassé par la mafia cubaine et Laurence Fishburne ceux de Bernard Giraudeau, son ange gardien. Nanti d'un budget hollywoodien confortable, fort heureusement pour le spectateur, **Liens d'Acier** ne ressemble pas, dans la forme, au film de Patrice Leconte. La petite virée des deux fugitifs français se transforme ici en chasse à l'homme haletante soutenue par de nombreuses poursuites en voitures, explosions et gunfights, ces derniers devenus de rigueur depuis qu'un certain cinéma de Hong Kong s'est fait connaître. Kevin Hooks mène son action tambour battant et laisse peu de répit à ses deux héros, véritables cibles mouvantes. Le but des scénaristes devait être de garder un rythme soutenu, de relancer l'action par tous les moyens possibles et imaginables ; à tel point que lorsque nos deux «taulards» ne sont pas pris entre les feux des autorités et de la mafia, ils se foutent sur la gueule. Un moyen devenu bien trop classique de servir une bagarre, mais qui participe parallèlement à l'humour du film. Humour qui se transforme rapidement en ridicule involontaire, et qui paraît toujours en décalage avec le contenu du film. Lorsqu'il s'agit de faire rire l'audience ou de la faire s'intéresser aux protagonistes via des éléments psychologiques mal développés, l'entreprise échoue. C'est régulièrement ce qui arrive lorsque l'on essaye de travestir une série B explosive en pseudo film intelligent. Au diable la psychologie scénaristique, à laquelle on préfèrera largement des méchants bien sadiques, des gunfights empruntés à l'école John Woo et des explosions à gogo. Pour peu que la mise en scène décolle et le montage électrise, on y trouve notre compte ; c'est précisément là que Kevin Hooks marque un point. **Liens d'Acier** aurait pu être l'un des exemples de ce genre aujourd'hui quelque peu déchu : celui du film d'action propre aux années 90 traité comme un polar des seventies. Dommage qu'à force de jongler entre les décennies, il ne retrouve la subtilité ni de l'un, ni de l'autre.

■ Damien GRANGER ■

UIP présente Laurence Fishburne dans une production **Metro-Goldwyn-Mayer Pictures** ***LIENS D'ACIER*** (***FLED*** - USA - 1996) avec Stephen Baldwyn - Will Patton - Robert John Burke - Robert Hooks - Victor Rivers - David Dukes - Salma Hayek **photographie de** Matthew F. Leonetti **musique de** Graeme Revell **scénario de** Preston A. Whitmore II **produit par** Frank Mancuso Jr **réalisé par** Kevin Hooks

27 novembre 1996 **1 h 45**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

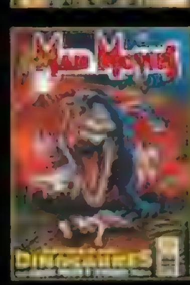


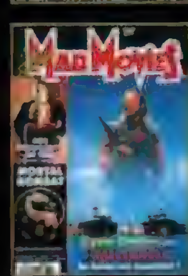


MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 X-Files 3e saison, «Nos 100 meilleurs films Fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 X-Files (dossier + poster), Crash, Barbwire, previews









IMPACT









1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo



ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe couverture cartonnée. 240 F (port compris).
Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS, 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64
65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Les studios n'en peuvent plus des caprices de Macaulay Culkin et de ses rapaces de parents. D'un autre côté, les **Home Alone** rapportent pas mal de fric. Comment couper la tête de la poule aux œufs d'or tout en s'arrangeant pour qu'elle continue à pondre ? Tout simplement en en trouvant une autre ! Le petit Macaulay ne fera pas partie du casting du troisième épisode de la série. Il pourra donc dire : *«Maman, j'ai raté* ***Maman, j'ai Raté l'Avion 3****»* !

■ John Travolta aime bien piloter des petits avions. *«C'est la seule chose qui me détend vraiment»*, a-t-il déclaré récemment. Pas sûr que ce ne soit pas le contraire pour tous ceux qui ont un avion à prendre le jour où Johnny Boy a des envies de décollage. On vient d'apprendre qu'il y a quatre ans, il a failli entrer en collision avec un avion de ligne et ses 180 passagers. Le commandant de bord a évité l'accident de justesse en redressant son Boeing 727 d'urgence. Comme excuse, Travolta a sorti un simple : *«J'avais oublié de faire ma checklist avant le départ»*. Oops !



■ S[illegible] *Commando*. *Tel qu'on [illegible] verra plus jamais : cigare au bec. À classer aux archives !* ■

■ Le cigare de Schwarzie commence à gêner les républicains. Ouvertement affilié au parti de Bob Dole, qui a fait de la campagne anti-tabac l'un de ses chevaux de bataille, Arnold a juré qu'il ne fumerait plus à l'écran. Il devra donc penser à éteindre sa clope avant de massacrer des dizaines de bad guys à la mitraillette. Ça fera plus propre. D'ailleurs, Arnold n'aime pas qu'on le titille sur la question. À la première de **L'Effaceur** à Hollywood, un journaliste lui a demandé ce que Bob Dole (qui fustige sans arrêt la violence au cinéma) penserait du film. Schwarzie a fait semblant de ne pas entendre. Quand le collègue a répété sa question, les gorilles de la star ont expulsé le malheureux de la salle. Pas très beau, Mr Schwarzenngerrsrre, Hswuirtguenezzer Shwouarzzenbergger (ah merde ça faisait longtemps, tiens !)

■ Attention, news très crade, genre potin bas de gamme bien dégueu. Bref, tout ce que j'aime. Les mauvaises langues (dont je ne fais pas partie puisque je me contente de rapporter des faits et rien que des faits - si, si, juré !) racontent que si Keanu Reeves n'a pas repris le volant du bus pour **Speed 2**, ce n'est pas comme il le déclare pour *«mettre un terme à sa carrière de star de film d'action»*, mais parce qu'il n'arrive pas à se débarrasser d'une bonne ceinture de graisse - environ 15 kilos - attrapée en s'adonnant à son régime favori : bière-pizza. Burp... Être gros, passe encore, mais dégueulasse, pas question. Ainsi, les femmes de ménage refusent de faire la chambre de Keanu dans les palaces où il passe. Il en est même au point où il doit leur offrir des pourliches de 500 balles pour qu'elles nettoient sa porcherie. Mais elles refusent quand même tellement c'est crade. Il laisse traîner ses slips sales sur les abats-jours et fait des choses inavouables sur ses draps. Le beau Keanu s'est transformé en personnage de Reiser. Dur !

■ Aux USA, les stars font à peu près n'importe quoi pour faire parler d'elles. Comme le champion tatoué de la NBA Dennis Rodman. Le basketteur-acteur (on le verra dans le nouveau Van Damme **The Colony** réalisé par Tsui Hark) a mis en scène son propre mariage avec... lui-même. Il s'est baladé en robe de mariée dans les rues de New York et a organisé la cérémonie où il s'est dit «oui» à lui-même en écrasant une larme de joie. À la réception, il a beaucoup dansé avec lui-même en faisant bien attention de ne pas se marcher sur les pieds et on l'a vu s'enlacer tendrement. Par contre, rien n'a filtré de sa lune de miel !

■ Oliver Stone s'est pris un beau taquet de la part de l'écrivain Gore Vidal. À un dîner, ils se sont rencontré et Stone s'est jeté sur l'auteur en lui disant : *«Je vous admire beaucoup. Je travaille actuellement sur une biographie d'Alexandre le Grand. Peut-être pourriez-vous collaborer à l'écriture...»*. Vidal l'a regardé avec un petit sourire en coin et lui a sorti calmement : *«Je ne travaillerai jamais pour vous. Vous avez déformé la vérité sur Kennedy et Nixon, et il vous manque la seule qualité dont a besoin un réalisateur : le talent»*. Gaffe quand même à ce que Stone ne fasse pas un film sur Vidal !

■ George Lucas tourne parano grave. Pour préserver le secret total et absolu, il garde tout le temps sur lui la seule et unique copie du scénario de **Star Wars 4**. Et ce 24 heures sur 24. Il couche avec, se lave avec, mange avec et ne le laisse jamais à la vue de quiconque. On dit même qu'il aurait une aventure avec et que sa femme menacerait de le quitter.

■ Le producteur de séries télé Aaron Spelling (***Beverly Hills***, ***Melrose Place***...) en a marre des mauvaises critiques mais prend ça avec philosophie. Il a récemment déclaré : *«Je pourrais faire* ***La Bible*** *avec le cast et le metteur en scène d'origine, je me prendrais quand même dans la figure des critiques du genre : gnangnan, mal dirigé, déjà vu...»*. Un homme lucide !

■ Le dernier Festival de Venise aurait dû être rebaptisé Festival de la Gaffe. Andie McDowell, qui venait présenter **Mes Doubles, ma Femme et moi**, en a fait une très belle. Elle croise dans les couloirs la réalisatrice américaine Allison Anders et lui lance : *«J'adorerais travailler avec vous. Je vous trouve géniale. J'ai complètement craqué en voyant votre film* ***Household Saints****»*. Et Allison Anders, qui ne manque pas d'humour, a explosé de rire et continué sa route sous le regard interloqué de la belle Andie, laquelle a compris, bien plus tard, qu'elle avait gaffé. **Household Saints** est un film de Nancy Savoca et Allison Anders n'a rien à voir là-dedans. Raté, Andie !

Ennio Morricone ne s'arrange pas vraiment avec l'âge (déjà, il y a quelques années, il avait très mal pris qu'un journaliste français commence son interview par : *«Cher Sergio Leone...»* !). Il a plaqué une jeune hôtesse du festival contre un mur en hurlant, parce que la pauvre fille ne l'avait pas reconnu et l'empêchait de s'asseoir à une bonne place dans la salle. La «ragazza» est partie en sanglots. Ce qui n'a pas empêché le compositeur de continuer à lui gueuler dessus. Un vieillard charmant !

Mais c'est peu de chose par rapport à ce qui est arrivé au jeune acteur américain Dave Buzzota, interprète d'un petit film indépendant intitulé **Layers Ain't Cheap**. Ravi d'être invité en Italie, il débarque dans la Cité des Doges pour s'apercevoir que personne ne l'y attendait. Il était le seul à représenter le film : pas d'autre acteur, pas de réalisateur, pas d'attaché de presse, pas de producteur, personne. Il a dû affronter seul sa première conférence de presse, distribuer des tracts dans le palais et assurer les relations publiques du film. Comme si cela ne suffisait pas, il a appris le jour de la projection du film que la copie était coincée à la douane et que le producteur refusait, de toute façon, de montrer cette version du film avant remontage. Du coup, Dave a décidé de tout laisser tomber et d'aller à la plage. Go to the beach, Dave !

■ Il y a des fois, comme ça, on aimerait changer de métier. Tenez, sur ce numéro, on décide de faire un bel article sur le beau **Mission : Impossible** de Brian de Palma. Déjà, le titre du film aurait dû nous renseigner sur les difficultés à venir :

- De Palma n'assure pas la promotion du film.
- Tom Cruise est inabordable pour la «petite presse» dont nous faisons partie.
- Le film étant sorti depuis longtemps aux États-Unis, pas facile d'obtenir des interviews de personnes travaillant déjà sur d'autres projets.

Toullec, qui ne se laisse jamais abattre, se propose d'interviewer Bruce Geller, le célèbre créateur de la série. Trois semaines de demandes, de recherches, de fax avec les encouragements de la rédaction, qui trouve que c'est une bonne idée. Hélas, la réponse des contacts à Hollywood tombe : Bruce Geller est injoignable. Et pour cause puisque nous apprenons, un peu plus tard, que Geller est décédé dans un accident d'avion en... 1978 ! Ce qui renvoie à la base du travail de journaliste : avant d'interviewer quelqu'un, s'assurer qu'il est bien vivant !

■ **John CHOUMCHOUM** ■



JACKIE CHAN
COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VU !
JACKIE CHAN
LA VIOLENCE D'UNE VILLE...
LA FUREUR D'UN FLIC...
INSPIRÉ DE FAITS RÉELS.
CRIME STORY
DES MORCEAUX DE BRAVOURE AUSSI APOCALYPTIQUES
QUE L'EXPLOSION D'UN QUARTIER ENTIER DE HONG-KONG.
CRIME STORY, LE POLAR
QUE HOLLYWOOD N'A JAMAIS OSÉ.
SIDONIS PRODUCTIONS
Découpez ou photocopiez ce bon de commande et renvoyez le à : SIDONIS PRODUCTION 11 RUE MARIUS FRANAY 92210 SAINT CLOUD
indiquez ci-dessous le nombre de cassettes commandées au prix unitaire de 109 Francs
(+ participation aux frais d'envoi :29 F = 1 ou 2 cassettes, 37 F = 3 cassettes ou plus)
R.C.S. : B394093710
❏ 500177
CRIME STORY
❏ M. ❏ Mme. ❏ Mlle.
Nom : ....
Prénom : ....
Adresses : ....
....
Ville :.............. Code Postale :
Tél :......................
Je régle la somme de .... F
à l'ordre de SIDONIS PRODUCTION par :
❏ Chèque Bancaire ❏ Chèque Postal ❏ Mandat lettre
❏ Carte Bancaire
❏ Expire le : mois année
Signature du titulaire :

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC



▲ *Christopher Reeve dans Chassé-Croisé* ▲

Des acteurs ? Ed Harris - Tia Carrere - Eric Roberts - Christopher Reeve - Scott Glenn - Michael Rooker - Roddy Piper - Jeff Speakman - Gary Daniels

Des réalisateurs ? Joe Dante - Mark Lester - Brian Grant - Paul Ziller - Michael Schroeder - Paul Ziller

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

chassé-croisé

Un thriller machiavélique et d'autant plus troublant qu'il présente Christopher Reeve tel qu'on l'a vu à la dernière cérémonie des Oscars et à l'investiture démocrate de Bill Clinton, à savoir cloué sur une chaise roulante à la suite d'une chute de cheval. Tourné peu avant **Le Village des Damnés**, le dernier film «valide» de l'ex-Superman, **Chassé-Croisé**, le met dans la peau de Dempsey Cain, un flic d'exception, méthodique, doué d'une espèce de sixième sens. Cocufié par son petit frère, flic lui aussi, il se retrouve paralysé des jambes pour avoir pris une balle lors de l'assaut mené contre un gang mexicain responsable de l'assassinat de deux «bleus» de la police. Désespéré, Cain monte un savant stratagème pour quitter ce bas monde. Une assurance d'un million de dollars, un cambriolage mené par sa femme et son amant, son propre meurtre. Les choses ne se passent pas exactement comme prévu et l'inspecteur Alan Rhineheart soupçonne son confrère handicapé, un collègue qu'il jalouse depuis longtemps, de ne pas vraiment être un pauvre flic gravement blessé dans l'exercice du devoir...
Notamment écrit par le comédien William H. Macy (le mari magouilleur de Fargo), **Chassé-Croisé** débute comme le plus ordinaire des polars pour s'orienter ensuite vers une investigation tortueuse à la *Columbo*, quoique les scénaristes, rétifs au manichéisme et au happy-end, ne tiennent pas réellement à ce que justice soit rendue. Plus brillant sur le papier que dans sa mise en images, **Chassé-Croisé** n'en reste pas moins une bonne série noire, adroite et caustique, qui sort des sentiers battus. La réalité ayant depuis rejoint la fiction, l'interprétation de Christopher Reeve, tout en ambigu charisme, acquiert une douloureuse dimension.

TF1 Vidéo présente *CHASSÉ-CROISÉ (ABOVE SUSPICION* - USA - 1994) avec Christopher Reeve - Joe Mantegna - Kim Cattral - Edward Kerr - William H. Macy - Geoffrey Rivas **réalisé par** Steven Schachter

the zone

Férus d'aviation, les producteurs Kevin M. Kallberg et Oliver G. Hess investissent dans des séries B étroitement liées à leur passion. Ce sont **Interceptor, Final Mission, Opération Aurora** et **The Zone**, leur dernier rejeton en date. Un film sans saveur particulière, sinon celle du conformisme le plus absolu. **The Zone** joue pourtant la carte nouvel espionnage, post-Guerre Froide. Parce que le gangster Lothar Krasna, physicien et trafiquant de tout ce qui rapporte, menace de mettre sur le marché du plutonium récemment converti dans un ancien stock d'armes nucléaires, la CIA s'occupe de son cas. Adepte du chantage au meurtre, l'agence amène Rowdy Welles, ancien pilote de l'Air Force et des Services Secrets recyclé dans le transport aérien de drogue, à collaborer. A ce baroudeur de gagner la république de l'Est où officie Lothar Krasna. Officiellement dans l'import-export de la bière, Welles se met en rapport avec son contact local, Mikaela, avant de tomber dans un premier piège...
L'aviation tient la portion congrue dans **The Zone**. L'accent est plutôt mis sur le commerce des armements nucléaires. Poussive démonstration des dangers qui menacent désormais la paix mondiale à travers les péripéties d'usage, à savoir poursuite pédestre, nez cassé, mallette piégée, explosion d'hélicoptère, chute dans le vide, escarmouches et affrontement final entre ciel et terre. Rien qui ne permette au film de rivaliser avec un **Firefox**, malgré les efforts du réalisateur de distiller un climat austère très derrière le Rideau de Fer. **The Zone** est dédié à la mémoire d'Alexander Godunov décédé peu après le tournage.

Sidonis Productions & **IMATIM** présentent THE ZONE (USA - 1994) avec Robert Davi - Alexander Godunov - Ben Gazzara - Lara Harris - David Gautreaux - Patricia Rive **réalisé par** Barry Zetlin

désigné pour tuer

Dans le domaine du policier de série B, Mark Lester (**Commando, Dans les Griffes du Dragon Rouge**) confirme ses aptitudes deux ans après **Extrême Justice**. Son principal mérite : avoir confié le rôle du tueur David Eckhart à un Scott Glenn aussi monolithique et impitoyable que le Terminator et autrement plus convaincant que le trop gentil Stallone d'**Assassins**. Il abat froidement d'une balle dans la tête la femme avec qui il vient de s'ébattre sous les draps, lâche une serveuse dans le vide du barrage de Hoover après lui avoir soutiré les informations désirées... Très méchant le «Terminal Killer», comme le surnomment ses confrères et commanditaires. Sa mission : exécuter Jerry Logan, modeste chauffeur de taxi en fuite avec un million de dollars provenant de la recette d'un casino de Las Vegas. Contre toute attente, Logan révèle des dons insoupçonnés pour la fuite, à tel point qu'Eckhart demande l'aide d'un autre tueur. L'histoire se complique lorsque son commanditaire avoue avoir tenté de gruger son big boss...
Pas de palabre dans cette course-poursuite haletante filmée dans un style très sec. Pas de palabre et beaucoup de violence, surtout lorsque Derik Mills, le tueur de secours, trempe les pieds de Jerry Logan dans une bassine d'eau bouillante pour l'empêcher de filer à l'anglaise. Complaisant ? Bien sûr, surtout que Mark Lester accompagne les sévices d'une généreuse rasade d'humour noir, histoire d'aggraver encore son cas. Si l'idylle entre le nouveau millionnaire et une jolie infirmière (merci **Echec et Mort**) handicape quelque peu le récit, l'ensemble, efficace et rapide, constitue un très honorable spectacle.

Delta Vidéo & **IMATIM** présentent *DÉSIGNÉ POUR TUER* (*NIGHT OF THE RUNNING MAN* - USA - 1995) avec Scott Glenn - Andrew McCarthy - Janet Gunn - John Glover - Wayne Newton **réalisé par** Mark L. Lester



▲ *Robert Davi dans The Zone* ▲



▲ *Scott Glenn dans Désigné pour Tuer* ▲



▲ Roddy Piper dans *Témoin en Fuite* ▲

RODDY PIPER SOUFFLE LE CHAUD ET LE FROID

à propos de témoin en fuite et terminal rush

Sur les traces de Hulk Hogan, Roddy Piper, mégastar du catch américain, tente l'aventure cinématographique. Très modestement d'abord, dans la série Z batracienne **Hell Comes to Frogtown** et **Body Slam**, mayonnaise cinématographique constituée de rock'n roll et de lutte. Si Roddy Piper bénéficie soudain d'une certaine attention, c'est exclusivement pour son rôle d'ouvrier nomade, grand pourfendeur d'aliens d'**Invasion Los Angeles** de John Carpenter. Suivent la comédie carcérale **Buy & Cell**, un ersatz des **Guerriers de la Nuit (Jungleground)**, un double numéro de buddy-movie avec Billy Blanks (**Back in Action** et **Epreuve Mortelle**), de l'action guerrière rayon ninja ramboïde (**Immortal Combat**)... Comédien limité, Roddy Piper compense ses carences par une indéniable présence physique et une solide expérience du combat mano à mano. Il en fait une assez éclatante démonstration dans **Témoin en Fuite**, production *Image Organization*, boîte par laquelle passèrent déjà Jeff Wincott et autre Lorenzo Lamas. Il s'agit tout bêtement d'un démarquage du **Fugitif**. Pas de toubib en fuite, mais un certain Franck Stanton, garagiste de son état. Envoyé trois ans dans un pénitencier à sécurité minimum pour l'homicide involontaire du chauffard ivre responsable de la mort de sa femme, il détale lorsque deux gardiens le prennent en chasse. La raison ? Stanton vient d'assister au meurtre d'un détenu condamné pour magouilles financières. Pour se disculper, il doit confondre les véritables coupables, compromettre la très vénale épouse du défunt et son bras armé, Vince Mallick, ex-flic responsable d'une agence de protection...
Une série B rondement menée comme on dit, à savoir que le réalisateur fonce continuellement, ne laisse jamais à Roddy Piper le temps de se reposer. Il court, il cogne dur, il slalome entre les balles... Un véritable parcours de marathonien ! En dépit de ficelles un peu grosses, l'ensemble se tient dans l'appréciable moyenne du genre, grâce surtout à un montage vif et aux dispositions de Monsieur Piper en matière de baston. Pas du chiqué et cela se voit !

Rebelote pour Roddy Piper dans **Terminal Rush** dont il partage la tête d'affiche avec Don «The Dragon» Wilson, héros en titre de cette énième contrefaçon de **Piège de Cristal**. Un ersatz qui part cependant d'une très spectaculaire idée : un groupe de mercenaires investit les entrailles du barrage de Hoover, l'un des plus grands du monde. Si les autorités ne leur versent pas 25 millions de dollars dans les quatre heures, les malfrats menacent non seulement d'exécuter les otages mais aussi de faire sauter l'immense bloc de béton et, par conséquent, de provoquer un véritable raz de marée dans la région. Parce que son père compte parmi les captifs, le flic Jacob Harper s'introduit dans le barrage et, à l'instar de Jeff Speakman dans **Sans Alternative**, récite par cœur le petit Bruce Willis illustré. A lui de démolir Dekker et son lieutenant Bartel interprété par un Roddy Piper plus cabotin que d'ordinaire. Les cheveux en pétard, les yeux maquillés, Roddy Piper éructe, s'emporte, prend visiblement son pied à jouer les vilains aussi folkloriques que sadiques... Un personnage haut en couleurs pour un film sans saveur particulière, très routinier dans les fusillades et les empoignades. Coutumier du genre (**Une Balle dans la Peau** et **Traqués** avec Jeff Wincott), Damian Lee fait pourtant des efforts. Musique persistante, flashes-back chichiteux, ralentis... Le réalisateur voudrait bien que son film ne rentre pas dans le rang de la série B ordinaire. Mais un budget serré et l'impossibilité technique de véritablement exploiter un cadre pourtant très spectaculaire (voir l'entrée en matière d'**Universal Soldier**) parasitent ses nobles ambitions.

20th Century Fox Home Entertainment présente *TEMOIN EN FUITE (MARKED MAN* - Canada - 1995) avec Roddy Piper - Miles O'Keeffe - Jane Wheeler - Alina Thompson - Chris Bolton - Dennis O'Connor **réalisé par** Marc Voizard

Free Dolphin Entertainment & IMATIM présentent *TERMINAL RUSH* (USA - 1996) avec Don «The Dragon» Wilson - Roddy Piper - Michael Anderson - Brian Warren - Brett Halsey - Kate Greenhouse **réalisé par** Damian Lee



▲ Roddy Piper dans *Terminal Rush* ▲



▲ *Eric Roberts & Tia Carrere dans* ***Immortals*** ▲

immortals

Admettons que Quentin Tarantino n'ait pas percé avec **Reservoir Dogs**. Dans ce cas, **Immortals** n'aurait jamais vu le jour. Sous la coupe de la palabre et de l'ultra-violence, le film présente un gang pour le moins surprenant. Son chef, Jack, s'entoure d'une dizaine de truands plutôt minables, sans envergure particulière. Des smicards du crime. Arnaqueur, violeur, braqueur, faussaire... Toutes les spécialités y passent, réparties entre un homosexuel, un horrible macho, une femme enceinte, un débile léger et quelques autres. Mais cette association de malfaiteurs comme chien et chat serait encore très ordinaire si ses membres n'étaient pas de grands malades. Sida, tumeur au cerveau, cancer du sein pour cause de silicone, cœur fragile... Tous paraissent condamnés à manger les pissenlits par la racine à moyenne échéance. Rusé, Jack leur organise un quadruple casse consistant à soustraire quatre valises bourrées d'oseille au caïd Dominic Battiste. Le parrain et ses gorilles ne tardent pas à débarquer dans le night-club tenu par Jack avant que les forces de police ne l'assiègent...
Jadis au service de Dona Summers et Olivia Newton-John, Brian Grant ne lésine pas sur les chamailleries, les bons mots et les situations cocasses pour rivaliser avec son inspirateur. Faut voir l'un des malfrats sortir sa vieille mère sur les lieux du crime pour ne pas la laisser seule, le Forrest Gump de service hésiter entre plusieurs otages possibles et choisir une junkie grimée en Cléopâtre, la bande de Jack et les sbires de Battiste se mettre en joue dans une invraisemblable mêlée avant de se canarder... Des efforts louables, généreusement arrosés d'hémoglobine. Mais la mayonnaise ne prend guère. Les dialogues, voulus percutants, versent dans le verbiage systématique, les comédiens cabotinent à qui mieux-mieux et la mise en images, quoique appliquée, se traîne à plagier celle de **Reservoir Dogs**.

Delta Vidéo & IMATIM présentent *IMMORTALS (THE IMMORTALS* - USA - 1995) avec Eric Roberts - Tia Carrere - Tony Curtis - Joe Pantoliano - William Forsythe - Clarence Williams III - Chris Rock - Brian Finney - Kevin Bernhardt **réalisé par** Brian Grant



▲ *Amy Madigan et Ed Harris dans* ***Les Cavaliers du Diable*** ▲

les cavaliers de la mort

Tout téléfilm *Turner* qu'il soit, avec tout ce que cela implique en images standardisées et éclairages «plats», **Les Cavaliers de la Mort** est un joli western. Sous la double influence de John Ford dont il aspire à retrouver la sérénité et du Clint Eastwood sage de **Pale Rider**, l'ex-comédien Charles Haid raconte l'archétypale histoire du cow-boy en provenance de nulle-part. Le cow-boy a un nom : Lassiter. Et une mission vengeresse : depuis quatorze ans, il traque le prédicateur qui entraîna jadis sa sœur vers la mort. Lorsqu'il arrive sur les terres de Jane Withersteen, il se heurte immédiatement aux suppôts d'une communauté religieuse sous l'autorité du Pasteur Dyer, l'homme qu'il traque depuis plus d'une décade. Il se heurte aussi à l'agressif soupirant d'une Jane Withersteen qui s'éprend de son sauveur providentiel...
De belles images mettant autant en valeur la beauté sauvage de la nature, des sanctuaires indiens que les silhouettes au milieu du cadre, constituent l'un des attraits principaux des **Cavaliers de la Mort**. De ce fait, ce téléfilm retrouve dans ses meilleurs moments, le temps d'un plan, la fibre de grands classiques tel **La Prisonnière du Désert**. Autre qualité : l'interprétation de Ed Harris et Amy Madigan, couple à la ville comme à l'écran. Ils se sont tellement engagés dans **Les Cavaliers de la Mort** qu'ils tiennent d'ailleurs un poste important dans la production.

Warner Home Vidéo présente *LES CAVALIERS DU DIABLE (RIDERS OF THE PURPLE SAGE* - USA - 1996) avec Ed Harris - Amy Madigan - Henry Thomas - Robin Tunney - Norbert Weisser - G.D. Spradlin **réalisé par** Charles Haid

▲ *Joan Chen & Anne Heche dans Sex Business* ▲

sex business

Difficile de regarder ce film sans éprouver un certain malaise puisque son réalisateur-scénariste, Donald Cammell (**Performance, Génération Protéus**), s'est suicidé le 23 avril dernier, désespéré que son producteur, *Nu Image*, spécialiste de l'action de série B, ait totalement remanié **Sex Business**. Tellement remonté, démonté, qu'il ne porte plus sa signature, mais celle d'un certain Franklin Brauner. Probablement un prête-nom bidon. En l'état, **Sex Business** brille par son incohérence, le récit et les personnages perdant beaucoup de logique dans l'opération de «sauvegarde» commerciale orchestrée par un producteur sans conscience. Il y est question de Bruno Buckingham, un haut financier passé maître dans le blanchiment d'argent de la pègre. Son chauffeur garde du corps, Tony, est en fait un agent du FBI chargé de le faire tomber. Se greffent sur cette intrigue deux femmes. La première, Alex Lee, exerce la profession de call-girl la nuit et, le jour, travaille dans une banque. Une banque où la deuxième, Virginia Chow, ex-épouse de Buckingham, vient déposer un énorme chèque au titre de sa prétendue société, une fabrique de chaussures basée à Hong Kong. Alex et Virginia tombent presque instantanément dans les bras l'une de l'autre, après quoi, c'est Tony qui use de son influence pour abuser sexuellement de la poule de luxe. De ces relations troubles, motivées par le pouvoir, naît une sorte de pièce de boulevard dont le final sombre dans la facilité du polar ordinaire... Dur donc de juger **Sex Business**, sachant que le résultat final ne ressemble vraiment pas au film que Donald Cammell avait gambergé. Lui survivent des images stylisées, de la perversité atténuée et deux scènes assez croustillantes. L'une, saphique, entre la blonde Anne Heche et Joan Chen et l'autre, son pendant masculin, dans laquelle Christopher Walken ordonne, sous la menace, à Steven Bauer de lui enfiler un préservatif avant de s'apprêter à le sodomiser devant un témoin de sexe féminin.

Delta Vidéo & IMATIM présentent ***SEX BUSINESS (THE WILD SIDE** - USA - 1995)* avec Anne Heche - Christopher Walken - Joan Chen - Steven Bauer - Allen Garfield **réalisé par** Franklin Brauner (??) & Donald Cammell

GARY DANIELS : GOD SAVE THE FIGHT

à propos de hawk, rage & deadly target

Dans le petit monde des arts martiaux et de la castagne de série B, Gary Daniels représente la Grande-Bretagne. Authentique champion de kick-boxing et vrai cinéphile (il adore le cinéma de Hong Kong et on l'a remarqué dans la file d'attente de l'avant-première de **Crying Freeman** à Cannes), Gary Daniels prend aujourd'hui des parts de marché aux «anciens» que sont Don «The Dragon» Wilson, Lorenzo Lamas et autre Jeff Wincott. Après des débuts plus que modestes dans des séries Z made in Hong Kong (dont **Capital Punishment**), quelques combats avec Jackie Chan (dans **Niki Larson**), il se laisse tenter par l'offre des producteurs hollywoodiens. Pour *PM Entertainment*, il tourne ainsi **FirePower**, **Rage** et **Deadly Target**. Pour *Moonstone* **Knight** et **Hawk**. Pour *First Look Pictures* **North Star la Légende de Ken le Survivant** et **Heatseeker**. **White Tiger** pour *Keystone Pictures*... De quoi largement approvisionner les vidéo-clubs en bastons surréalistes et cartons saignants.



▲ *Gary Daniels dans* ***Deadly Target*** ▲

Dans **Hawk**, Gary Daniels met à profit un personnage développé sur un projet avorté (**Union Jack**). Le rôle à l'abandon devient celui, quasiment identique, d'Eric Kelly, alias Hawk, membre des services spéciaux anglais et ancien commando. A peine a-t-il appris que son demi-frère flic a été assassiné de l'autre côté de l'Atlantique qu'il se rend sur les lieux du drame. Constatant que la police piétine, il mène sa propre enquête au grand désespoir de Lizzie Hampton, officiellement chargée de l'investigation. Avec la complicité d'un gang chinois régulièrement décimé, il découvre que l'ex-marine Garr manipule un groupe de skinheads qui le fournissent en donneurs involontaires d'organes.
Un scénario très élémentaire pour ce **Hawk**, prétexte à une cascade de violences. Violences de Hawk d'abord, sadique en besogne, puisqu'il n'hésite pas à faire flamber au napalm un skinhead. Le meilleur du film : un couple de tueurs pittoresques, le métisse adepte de l'Opinel géant et son complice, un gros bonhomme bigleux et dégarni, à qui il tranche malencontreusement deux doigts et une oreille. Une petite note «tarantinoesque» dans un film d'action très regardable. Pas le temps de se morfondre d'ennui d'ailleurs. A l'image des productions *PM Entertainment* que sont **Rage** et **Deadly Target**.

L'uniforme de Hawk, Gary Daniels le troque dans **Rage** pour la tenue ordinaire de ville d'un instituteur lui aussi très quelconque. Pris en otage par un Mexicain fuyant un flic véreux, Alex Gayner se retrouve malgré lui impliqué dans une sombre affaire de cobayes humains. Il le devient à son tour. Après qu'on lui a inoculé une substance destinée à transformer le simple troufion en super-soldat, il parvient à s'évader. Dès lors, Alex Gayner devient la proie de toutes les polices du pays, l'homme à abattre surtout qu'il pourrait compromettre les autorités, une agence «spéciale» du FBI et un sénateur. Grâce à Harry Hanson, un vieux briscard de la télévision confiant dans son innocence, il parvient à se disculper...
Rage, c'est du pur *PM Entertainment*, plutôt dans la bonne moyenne de la firme. Joseph Merhi, qui connaît son métier, enfile les cascades, très spectaculaires mais totalement invraisemblables, comme des perles. De la tôle froissée, il y en a à profusion dans **Rage**, ainsi que des gnons, des coquards, des cascades au ralenti. Et les pétoires crachent un maximum de plomb. Bref, visiblement motivé par le succès du **Fugitif**, Joseph Merhi n'a qu'une ambition : éviter que son film ne contienne un seul temps mort. Objectif atteint.



▲ *Gary Daniels dans* ***Hawk*** ▲

Dommage cependant que la rapidité du tournage ne lui laisse guère le temps de peaufiner tout ça, d'éviter que des passants se promènent paisiblement dans le centre commercial du dénouement alors que ça tire et que ça cogne tout azimut !

Toujours en provenance de chez *PM*, **Deadly Target** ne laisse pas à penser que ses scénaristes se sont particulièrement creusés les méninges. Flic de Hong Kong, le sergent Charles Prince arrive à Los Angeles en tant qu'observateur, de témoin à l'appréhension du trafiquant de drogue Chang, avant qu'il ne le rapatrie. Evidemment, l'arrestation foire et Chang file à l'anglaise pour s'en aller mettre Chinatown à feu et à sang, histoire d'asseoir son pouvoir et de remplacer les vieux parrains des Triades. Sommé de quitter les Etats-Unis par le Capitaine Peters, Prince colle au train du jeune malfrat chinois. Il fait copain-copain avec un flic américain, Jenson, avant d'en découdre sur un cargo à quai. Enquête faisant, il flirte avec la délicieuse Diana Cheng, croupier dans un casino de la pègre, une idylle sirupeuse qui atteint son nirvana dans une balade au milieu des rosiers et dans un bain moussant...
A l'exception de quelques intermèdes romantiques, **Deadly Target** se conforme à l'étiquette de son producteur dont le mot d'ordre est action à tout prix. En dépit du bon sens très souvent. Qu'importe la logique, du moment que ça flingue, que les tables basses volent en éclats, que les voitures en flammes décollent du sol, que Gary Daniels montre ses muscles et lève la jambe le plus souvent possible. Plutôt moins douée, ou roublarde c'est selon, que son patron Joseph Merhi, Charla Driver remplit scrupuleusement son contrat, obéissant au mot près au cahier des charges de *PM Entertainment*.

TF1 Vidéo & Union Films présentent *HAWK (HAWK'S VENGEANCE* - Canada - 1996) avec Gary Daniels - Jayne Heitmeyer - Georgia Chang - Vlasta Vrana - Charles Biddle Jr **réalisé par** Marc Voizard

Sidonis Productions & IMATIM présentent *RAGE* (USA - 1995) avec Gary Daniels - Kenneth Tygar - Fiona Hutchinson - Jillian McWhirter - Mark Metcalf **réalisé par** Joseph Merhi

Sidonis Productions & *IMATIM* présentent *DEADLY TARGET* (USA - 1994) avec Gary Daniels - Ken McLeod - Susan Byun - Byron Mann - James Lew - Max Gail - Aki Aleong - Al Leong **réalisé par** Charla Driver



▲ Kelly Gallant dans Superfights ▲

RETOUR DE BASTON
à propos de superfights et shootfighter 2

Il n'est pas si loin le temps où les étals des vidéo-clubs regorgeaient des retombées du succès international de Van Damme. Ne manquaient alors pas les **King of the Ring**, **Blood Hands**, **Kickboxer King**, **Karaté Cop**, **Best of the Best**... Une liste impressionnante de sous-produits variablement torchés par des artisans rabâchant inlassablement les mêmes intrigues réchauffées. Alors que le filon kickboxing s'épuise sérieusement, que les séries **Kickboxer** et **Best of the Best** arrivent en fin de course (mais deux **Bloodsport** sont encore attendus !), surviennent deux retardataires. Deux séries B d'un autre âge, deux reliques de l'âge d'or de la castagne. Ce sont **Superfights** et **Shootfighter 2**.

Production Hong Kong tournée aux Etats-Unis, **Superfights** met en scène Jack Cody, un jeune athlète autodidacte qui apprend le combat en imitant Bruce Lee et consort. Parce qu'une caméra de surveillance a enregistré son combat contre trois fripouilles, Jack devient la coqueluche des médias. Pris sous contrat par le douteux Robert Sawyer, il est désormais le champion le plus renommé de son écurie de cogneurs-nés, une bête de ring entraînée par une Angel que le réalisateur souhaiterait faire passer pour un canon. Des efforts vains. Grâce à pépé Wong, le grand-père de sa petite amie, Jack apprend les vrais arts martiaux et délaisse les stéroïdes dont Sawyer gave ses poulains. Des poulains d'ailleurs employés dans son entreprise de racket. Lorsque son manager lui ordonne de perdre un match, Jack ne s'incline pas. Les hostilités commencent...

Le manichéisme triomphe dans **Superfights**. Les méchants sont des fripouilles incurables, le héros fourvoyé et la jeune fiancée très vertueuse. Mené à vive allure et ponctué de combats hargneux sur le modèle folklorique des matches américains de catch, le film n'est reste pas moins très bête. Des images qu'on croirait extraites d'une pub pour dentifrice ou pour un Gymnase Club quelconque et la chanson «Superfights» en font une éclatante démonstration. Excepté les pirouettes très Shaolin d'un grand-père malicieux, **Superfights** ne présente guère d'intérêt pour les non aficionados du genre.

Shootfighter 2 ne brille guère par son originalité. Quoique honnêtement emballé par un artisan aguerri, il bégaie l'un des scripts les plus rentabilisés du film de kickboxing. Parce que son fils flic perd la vie en enquêtant sur des combats clandestins de kickboxing organisés à Miami, l'inspecteur Rollins monte une expéditon anti-Lance Stuart, l'initiateur de ses mises à mort «sportives». Un manager douteux tire de prison, trois anciens athlètes pourtant bien décidés à ne pas réintégrer l'arène de la mort et Shingo, le propre frère de Stuart, forment ce commando de gros bras. Mais les choses ne ne déroulent pas exactement comme prévu et tous se retrouvent à lutter pour leur peau devant un public aussi rupin qu'hystérique. L'un contre l'autre parfois...

Ce n'est certainement pas **Shootfighter 2** qui va insuffler plusieurs pintes de sang neuf à la castagne post-Van Damme. Bien que le kickboxing se nomme désormais shootfighting (cherchez la nuance !), les coups bas et manchettes dévastatrices ne dérogent pas à la règle. Les adversaires non plus. Il y a les barbares (dont un Oncle Sam en tenue d'apparat et un homme des cavernes rongeant un os !) et les autres, les gentils, toujours prompts à épargner la vie du rival. Les spectateurs misent gros et le spectacle se boucle sur l'affrontement des frères Stuart qui règlent un vieux compte. Dans le rôle du bon, le massif Bolo Yeung, plus monolithique et moins causant que jamais, affiche une forme éclatante malgré une cinquantaine bien sonnée. Nombreux et violents, parfois percutants et sadiques, les combats sont à l'image de cette série B : efficaces et chichement pourvus côté nouveauté.

20th Century Fox Home Entertainment présente *SUPERFIGHTS* (Hong Kong - 1995) avec Brandon Gaines - Keith Vitali - Faye Yu - Chuck Jeffreys - Kelly Gallant - Cliff Lenderman **réalisé par** Keith W. Strandberg

Film-Office présente *SHOOTFIGHTER 2* (USA - 1996) avec Michael Bernardo - Bolo Yeung - William Zabka - Chase Randolph - Joe Son **réalisé par** Paul Ziller



▲ Bolo Yeung dans Shootfighter 2 ▲



▲ De gauche à droite : Holly Fields, Julie Bowen & Jenny Lewis dans ***Runaway*** ▲

runaway

La saga «Rebel Highway» perdure après **Jailbreakers**, **Motorcycle Gang**, **Girls in Prison** et **La Fureur du Risque**. Amoureux du cinéma des drive-in, Joe Dante y apporte tout naturellement sa pierre, mission qu'il avait au préalable remplie en signant le nostalgique **Panique sur Florida Beach**. La nostalgie est également au menu de **Runaway**, chronique des années 50 bercée par de vieux standards des juke-box. Voisin de palier du puissant et très pulp **Girls in Prison** de John McNaughton, **Runaway** conte les déboires tragicomiques de trois amies, Angie, Marie et Laura. Solidaires de la détresse de Mary, mise enceinte et abandonnée par son boy-friend, les deux autres imaginent un savant stratagème pour enlever l'infidèle du centre de recrutement de la Navy et le pousser au mariage. Elles font croire à leur propre kidnapping, volent une voiture et foncent vers San Diego. Chemin faisant, le trio rencontre des flics libidineux et alcooliques, des tueurs fous, de farouches chasseurs d'agents russes en pleine forêt... Pendant ce temps, un détective aussi roublard qu'astucieux (impayable Dick Miller) les piste de loin.

Plutôt flemmard et indolent, Joe Dante se laisse porter par une intrigue qui ne semble exister que pour punaiser quelques affiches de film au mur, diffuser un extrait de **I Was a Teenage Werewolf** sur l'écran d'un drive-in, aligner les private-jokes et les apparitions sous forme de clin d'œil (les époux Corman autour d'un barbecue, le producteur Sam Arkoff)... Le réalisateur de **Hurlements** et **L'Aventure Intérieure** se fait plaisir. Ceux qui partagent sa sensibilité devraient apprécier, les autres trouver tout ceci périmé depuis un moment déjà.

Film Office & Metropolitan Filmexport présentent *RUNAWAY* (*RUNAWAY DAUGHTERS* - USA - 1994) avec Julie Bowen - Holly Fields - Jenny Lewis - Dick Miller - Paul Rudd - Chris Young - Leo Rossi - Julie & Roger Corman - Dee Wallace Stone - Christopher Stone - Robert Picardo - Belinda Balaski - Sam Arkoff - Fabian - John Astin **réalisé par** Joe Dante



▲ Frank Zagarino dans ***Outraged Fugitive*** ▲

outraged fugitive

Quand il ne joue pas les androïdes ariens dans la série **Shadowchaser**, Frank Zagarino s'adonne à l'une de ses fonctions favorites, celle de pseudo croisement entre Rambo et Van Damme. Dans cette production indonésienne confectionnée sur mesure pour les vidéo-clubs, il interprète John Carter, vétéran de la Guerre du Golfe avant qu'une bavure ne l'oblige à intégrer les Casques Bleus en Somalie. Une bavure et trois ans plus tard, Carter promène son blues dans les rues de Djakarta. Histoire de subsister, il cogne dans des combats clandestins. La rencontre du malfrat Wolf Larsen, ancien Marine également, et de Tania, sa concubine, lui valent de s'immiscer dans une guerre des gangs et un trafic d'héroïne doublé d'une traite des blanches. Pour ne pas arranger son cas, la police le fiche comme homme de main à la solde de Larsen...

Rien que du gros ordinaire dans cette série B. Des gunfights volés à John Woo, la virtuosité et la haute chorégraphie en moins, de l'action réchauffée qui se clôt tout naturellement sur une poursuite hélicoptère-hors bord, l'indispensable scène d'amour dans une baignoire pleine de mousse... D'inévitables situations clichés dont scénariste et réalisateur font scrupuleusement l'inventaire. L'accumulation de péripéties garantit cependant à **Outraged Fugitive** un certain tempo et lui permet d'éviter l'ennui. Mais pas, nuance, la lassitude !

Film Office présente *OUTRAGED FUGITIVE* (Indonésie - 1994) avec Frank Zagarino - Martin Kove - Ayu Azhari - Advent Bangum - Frans Tumbuan **réalisé par** Robert Anthony



▲ *Jeff Speakman dans* ***Sans Alternative*** ▲

sans alternative

Depuis que son **Arme Parfaite** s'est ramassé en salles, Jeff Speakman rivalise avec les Thomas Ian Griffith et autre Jeff Wincott sur le terrain des action-stars de vidéo-club. Une manière de se consoler de n'avoir pu se hisser au niveau des Seagal et Van Damme. Succédant à **Street Knight** et **The Expert, Sans Alternative** se gare dans la catégorie **Piège de Cristal**. Dans les intentions du moins. Echangez le gratte-ciel de Los Angeles par un centre de recherche top-secret du côté de Tel Aviv en Israël et vous obtenez une copie-carbone du chef-d'œuvre de John McTiernan. Dans ce centre s'introduisent le Colonel Baron et ses hommes, se faisant passer pour des scientifiques américains. Leur objectif : s'emparer d'une nouvelle arme chimique afin d'en tirer une rançon substantielle, un demi-milliard de dollars. Rien que ça. Après avoir décimé les laborantins et gardiens de l'établissement, Baron et ses mercenaires se démènent contre le sergent Dutton Hatfield, attaché à l'ambassade américaine. Flanqué de la belle Dr. Allie Levin, en possession d'un précieux mini-container, Hatfield marche consciencieusement sur les traces de Bruce Willis, entre empoignades et plaisanteries déplacées, avant d'embrayer sur **Speed** dans l'ultime poursuite, en bus, de cette série B plus achanladée que la moyenne.
Il en faut effectivement des moyens pour jouer dans la cour des grands, se mesurer à des productions aussi imposantes qu'**Ultime Décision**. Sans posséder la pointure des plus chevronnés artisans hollywoodiens de l'action, Rick Avery, faute de talent véritable, les imite correctement. A John McTiernan, il emprunte le méchant classieux et les balèzes à sa botte. A James Cameron des plans entiers. On connaît plus mauvaises références. Bref, **Sans Alternative**, c'est de l'ersatz de bonne facture, dont on retiendra surtout la présence d'une prometteuse nouvelle venue du nom de Rochelle Swanson.

Delta Vidéo & IMATIM présentent *SANS ALTERNATIVE (DEADLY TAKEOVER* - USA - 1995) avec Jeff Speakman - Ron Silver - Rochelle Swanson - Jack Adelist - Jonathan Sagalle **réalisé par** Rick Avery

▲ *Michael Rooker dans* ***American Yakuza II*** ▲

american yakuza II

Gros succès mondial en vidéo, **American Yakuza** génère tout naturellement une séquelle. Une fois n'est pas coutume, celle-ci distance de loin un honnête modèle. Nouvelle combinaison au buddy-movie : le flic américain grincheux, impulsif, et le gangster nippon, froid, d'un calme souverain. Le yankee, c'est Bob Malone dont le mauvais caractère et les violentes initiatives lui valent de réguliers séjours au violon. Le Japonais, c'est Kôji, en déplacement professionnel à Los Angeles où il doit éliminer le mafioso Rudy DeLorenzo. Motif : cet adipeux bouffeur de pasta n'aurait pas remboursé une somme importante à la pègre japonaise. D'abord otages de Kôji, Malone et sa fille Chelsea finissent par se rallier à sa cause, surtout que le flic Dussecq joue double-jeu...
Réalisé, écrit et monté par le débutant Roger Nygard (quelques épisodes de la série ***Les Monstres***, la comédie **High Strung**), **American Yakuza II**, même s'il s'approvisionne chez John Woo et Quentin Tarantino, adopte un ton original, mélange de polar dur et d'aventures picaresques. Roger Nygard met ainsi en scène des protagonistes aussi déments que ce braqueur hystérique bradé de dynamite dont Kôji tranche la main pour lui prendre un détonateur, ou ce prétendu SDF paralytique comptabilisant le magot que pourrait lui rapporter la découverte de quelques pièces de monnaie toutes les heures... Cerise sur le gâteau : le complice de Kôji, un yakuza soutenant mordicus qu'Elvis Presley n'est pas mort. Et le King lui adresse un sourire dans un instant fatal ! Côté action, **American Yakuza II** s'offre des cartons nerveux, un montage percutant et quelques fusillades de bonne tenue, telle celle où, aveuglés par le phosphore contenu dans un pack de bière, les molosses de DeLuca se font copieusement décimer par Malone et Kôji.

TF1 Vidéo présente *AMERICAN YAKUZA II (BACK TO BACK, AMERICAN YAKUZA II* - USA - 1995) avec Michael Rooker - Ryo Ishibashi - John Laughlin - Danielle Harris - Tim Thomerson - Vincent Schiavelli - Koh Takagusi -Bobcat Goldthwait **réalisé par** Roger Nygard



▲ *Tawny Kitaen dans* ***Le Jeu du Vice*** ▲

LE PETIT LAPIN FAIT SON CINÉMA

à propos du jeu du vice et de pulsions fatales

Playboy, c'était déjà un le pionnier des magazines masculins de charme, une chaîne de télévision câblée aux Etats-Unis, des saynètes cochonnes et mondaines empilées dans des cassettes vidéo labellisées sous le sceau du petit lapin coquin, K7 où se produit notamment Pamela Anderson dans une édition spéciale... *Playboy* passe à la vitesse supérieure en produisant des films. Des films conçus pour le marché vidéo, très très loin du porno ordinaire. Des films dont l'érotisme vise surtout à ne choquer personne. Pas question de dévoiler les pilosités. Ces dames montrent seulement fesses et seins tandis que les bellâtres de service exposent exclusivement le verso. Auto-censure de rigueur donc dans ces titres dont les figures obligatoires se nomment effeuillages, gentilles perversions, sorties dans un club de strip-tease où règne la silicone et présence systématique d'ex-playmates plus ou moins défraîchies dans le moindre rôle, y compris de figuration.

Premier de la série *Playboy Films*, **Le Jeu du Vice** donne dans l'ascension sociale, l'arrivisme et le pouvoir corrupteur de l'argent. Version déshabillée de **Working Girl**, il se déroule sur fond de fusion entre deux géants américains de la communication. Branle-bas dans la boîte du vétéran Gil Braman dont l'ambitieuse Karen Stone brigue la succession. Prête à tout pour accéder au poste de vice-présidente, elle met à profit les problèmes de ménage de son rival, David Burgess, dont la femme, Sara, cherche à réveiller la libido défaillante. Parfaite salope, Karen pousse Gil Braman dans les bras de Sara Burgess et, de leur courte étreinte, exploite quelques clichés compromettants grâce à un privé peu scrupuleux... Promis par le titre, les jeux du vice se résument en fait à bien peu de choses. Quelques coups de cravache sur le fessier d'un George Hamilton tellement lifté qu'il en devient inquiétant, du voyeurisme et des dessous affolants pour Tawny Kitaen (la Gwendoline de Just Jaeckin) et Shannon Whirry, nouvelle égérie du thriller sexy depuis **Animal Instinct**. Très belles dames dont la bonne trentaine aérobiquée rayonne dans des scènes chaudes mais pas trop. Bref, **Le Jeu du Vice** est un produit d'une remarquable futilité. Un prétexte d'une heure trente à l'image de **Pulsions Fatales**, deuxième aventure vaguement cinématographique du petit lapin d'Hugh Heffner. Là, un serial killer travesti en femme sévit dans les peep-shows et les clubs très privés. Parce que sa maman le maquillait et l'habillait en fille, il passe sa psychose sur des beautés pas farouches. La police réagit en offrant à Holly Jacobsen le rôle de la brebis attendant que le grand méchant loup vienne la croquer. Suspendue pour avoir descendu un tueur d'enfant, elle reprend du service pour aguicher le dingue, boulot qui passe par des photos de charme et la cabine d'un peep-show...

A raison d'une séquence sexy toutes les dix minutes, **Pulsions Fatales** déroule le récit le plus convenu de la création. Aussi convenu que les fesses de Courtney Taylor sont plates, aussi prévisible que les dialogues donnent à ricaner (*«A la cour de Napoléon, les courtisanes se promenaient les seins nus»* annonce un Paul Sorvino qui devrait vérifier l'exactitude de ses tirades historiques). D'une remarquable fatuité, **Pulsions Fatales** se plie donc aux exigences du label *Playboy* et n'oublie pas un dénouement très moral. Si la sexy Holly Jacobsen accepte de tomber la veste à la demande de son boyfriend flic, c'est après tout pour la bonne cause, pour coincer un cinoque. Bel alibi sur mesure pour les familles américaines.
Prévus pour le bimestre prochain, **Possédée** et **Le Piège de Verre**, deux autres productions *Playboy*, ne devraient pas déroger à la règle de la fesse très soft et du politiquement correct.

20th Century Fox Home Entertainment présente *LE JEU DU VICE (PLAYBACK* - USA - 1995) avec Tawny Kitaen - Charles Grant - Shannon Whirry - George Hamilton - Harry Dean Stanton - Jodi Thelen **réalisé par** Oley Sassone

20th Century Fox Home Entertainment présente *PULSIONS FATALES (COVER ME* - USA - 1995) avec Courtney Taylor - Rick Rossovich - Elliot Gould - Paul Sorvino - Corbin Bernsen **réalisé par** Michael Schroeder



▲ *Courtney Taylor dans* ***Pulsions Fatales*** ▲



OUVREZ-LA !

De Bont est-il bon ?

Non ! Non ! et Non ! Je ne peux pas vous laisser descendre **Twister** de la sorte ! Moi, pauvre étudiant en cinéma, j'essaie de convaincre mes petits camarades (et profs !) que des réalisateurs comme McTiernan, Donner, Spielberg ou ... De Bont sont des auteurs (*tu mélanges un peu torchons et serviettes, non ?*). Et j'ai tout le mal du monde à y parvenir. Aussi, je m'appuie sur des revues comme la vôtre pour crédibiliser mes propos.
Mais voilà, ce mois-ci, vous tirez à boulets de canon sur le dernier De Bont alors que nous avons affaire à un très grand film. Comment vais-je faire pour le prouver ? D'autant plus que toute la presse dite intellectuelle va s'acharner contre lui. Pourtant, cela me paraît évident. D'ailleurs, vous aussi vous l'avez remarqué puisque vous dites qu'«on attend les tornades comme les séquences hard d'un film X». C'est ça ! Car il faut le remarquer, l'amour (au sens physique) semble intéresser au plus haut point De Bont. Ainsi, dans **Speed**, Keanu Reeves est une sorte d'«homme-spermatozoïde» qui veut entrer dans un «bus-ovule» pour le féconder. Il y parvient et c'est la naissance de l'amour : Reeves et Bullock sortent ensemble par le dessous du bus accrochés à un câble comme un nouveau-né sortant du ventre de sa mère accroché au cordon ombilical. Dans **Twister**, c'est légèrement différent. Chaque scène de tornade est une scène d'amour entre Bill et Jo. Problème : ça rate à chaque fois ! Les petits capteurs (ou spermatozoïdes) qui se déversent sur le sol font irrémédiablement penser à l'éjaculation précoce. Et il n'y a qu'à écouter les dialogues pour être persuadé. On a même la scène de jalousie quand Jo, Bill et sa nouvelle fiancée passent dans une tornade. À la suite de cette aventure, Bill et Jo sont proches de l'état de jouissance. Au contraire, Melissa est déboussolée : elle vient d'être témoin de la liaison entre Bill et Jo. La dernière scène marque la réussite de l'acte d'amour. Bill et Jo «s'envoient en l'air», les capsules s'envolent au bon moment (vers le 7ème ciel !) et, à la fin, ils sont exténués. En plus, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais **Speed** et **Twister** se terminent de la même façon : les deux amants sont attachés (symbole du mariage) et s'embrassent devant une assemblée.
Mais bon, j'arrête là mon analyse parce que je suis sûr que je vous emmerde. Pourtant, je pourrais vous parler de la métaphore filmique et des références dans **Speed** et **Twister**, de la relation homme/nature dans **Twister**, etc.
Bref, un peu de respect et ne vous laissez pas aller (comme c'est trop souvent le cas) à de la critique d'humeur au risque de devenir aussi con (oh, pardon !) que tous ceux qui disent que **Jurassic Park**, **Star Wars**, **Indiana Jones** ou **Forrest Gump** ne sont que des produits pour faire du fric ! Ces films sont aussi des œuvres qui trouveront dans le futur leurs défenseurs (et j'en ferai partie) comme Ford, Hitchcock, Hawks ou DeMille ont les leurs aujourd'hui. Allez, sans rancune.

Sébastien Boatto

Malgré toi, qui pense que les intellos vont «s'acharner» sur Jan de Bont, tu viens de rejoindre leur camp. Tu tombes dans le même piège que Les Cahiers du Cinéma*, qui consacre Jan de Bont comme le meilleur réalisateur actuel de films d'action hollywoodiens, pour la seule et unique raison que* ***Speed*** *et* ***Twister*** *se prêtent en effet à l'analyse. On te signale quand même que tout ce que tu dis sur le contenu «masqué» de* ***Speed*** *et* ***Twister*** *(l'amour, le sexe, le mariage traités dans des circonstances extrêmes) est au centre des films de James Cameron, notamment* ***Abyss*** *et* ***True Lies****, ou encore des comédies de Harold Ramis. À la différence que ces deux-là font appel à la dramaturgie pour raconter des histoires sentimentales (prenons un beau scénario, des bons acteurs et essayons d'émouvoir à l'intérieur de l'action et de la comédie), quand Jan de Bont fait exactement le contraire (prenons un scénario à chier, des acteurs transparents, et soudons l'ensemble avec une cohérence conceptuelle et des symboles bien vulgos sur lesquels ne manqueront pas de se pencher, entre autres, «les étudiants en cinéma»). Cette démarche ne nous intéresse pas, et si elle n'enraye pas trop le mécanisme d'action de* ***Speed****, elle plombe selon nous* ***Twister****, film qui ne propose d'autre alternative que l'interprétation poussive de symboles en dessous de la ceinture. Pour résumer, tel quel* ***Twister*** *n'est pas un bon film, mais entre les lignes c'est bien pire !*





■ *La preuve par deux : à gauche, Michel Qissi, le terrible Tong Po de* ***Kickboxer*** *; à droite, son frère Abdel Qissi, combattant valeureux du* ***Grand Tournoi*** ■

vrais-semblants !

Cher *Impact*. Bien conscient que vous ne pouvez connaître l'entourage de toutes les «action stars» qui jalonnent vos pages, je tiens à dire à Marc Toullec (que j'admire pourtant pour ses indéniables connaissances cinématographiques) qu'il a commis une erreur dans la distribution du **Grand Tournoi** avec Jean-Claude Van Damme : Abdel Qissi n'est pas anciennement Michel Qissi, ils sont frères ! Michel Qissi, l'ami d'enfance du Belge castagneur, est bien le sadique Tong Po de **Kickboxer** et acteur de quelques séries B pas terribles (**Kickboxer 3** et autres, ainsi que le rôle d'un des légionnaires chargés de ramener Van Damme dans **Full Contact**). Abdel Qissi, quant à lui, est le terrible Attila dans le même **Full Contact** (les deux noms étant crédités au générique). Cette petite erreur n'est pas méchante, mais pour un fan de Van Damme comme moi, elle mérite d'être signalée. Encore bravo à votre magazine que je dévore depuis le numéro 2 : longue vie à *Impact* !

Franck Sébillaud

Et longue vie, donc, aux frangins Qissi !

hollywood Vs. hong kong

Me trouvant devant la télé aux alentours de 22h45, je me dis : «Tiens, ce soir sur *Canal +*, on passe un film de Jackie Chan, **Police Story**, profite donc de l'occasion pour le regarder !». Et, quelle surprise, le film est excellent (tonique, drôle, inventif), mais je m'aperçois que la scène de poursuite entre Jackie Chan et un bus se termine de la même façon que la scène d'ouverture de **Tango & Cash**. Bizarre ! Je me dépêche de vérifier l'année de **Police Story**, 1985, alors que **Tango & Cash** date de 1989. Pas de doute, le film d'Andrei Konchalovsky a littéralement pompé la scène (au plan et au cadrage près) sur le film de Jackie Chan. Je tiens à préciser que je ne suis pas un fan de cinéma de Hong Kong et plutôt un fan de cinéma américain, mais je ne suis pas pour autant sectaire (heureusement d'ailleurs) et je suis assez étonné de voir de tels procédés : s'inspirer, oui, pomper, non !
Pourtant, on sait que le cinéma d'action US peut être lui aussi inventif et original : la scène de poursuite de **Seven**, la poursuite de voitures de **Jade**, la fusillade en pleine rue de **Heat**... Bien sûr, **Tango & Cash** est un pur produit de cinéma pop-corn hollywoodien, certes plaisant, mais quand même !
A part ça, bon anniversaire (putain, 10 ans !) et au plaisir de vous retrouver régulièrement tout au long des prochains numéros.

Alcino Tomas-Lopes

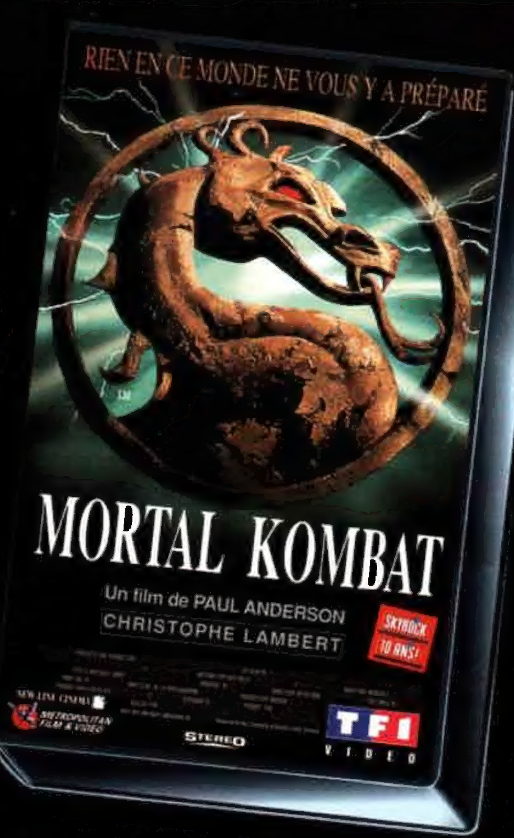
Bien vu pour ce pompage en effet assez grossier. Mais faut-il vraiment s'en offusquer lorsque l'on sait que la cinématographie hongkongaise n'est pas la dernière (loin s'en faut !) à zieuter la copie du voisin ?

PRÉPAREZ-VOUS AU KOMBAT

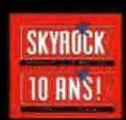


MORTAL KOMBAT

UN CASTING IMPRESSIONNANT,
DES COMBATS SPECTACULAIRES,
UNE DÉBAUCHE D'EFFETS SPÉCIAUX,
UN FILM À VOUS COUPER LE SOUFFLE.



EN VENTE EN
CASSETTE VIDÉO
ET LASERDISC







NEW LINE CINEMA

LA VIDÉO LA PLUS EXPLOSIVE DE L'ANNÉE

